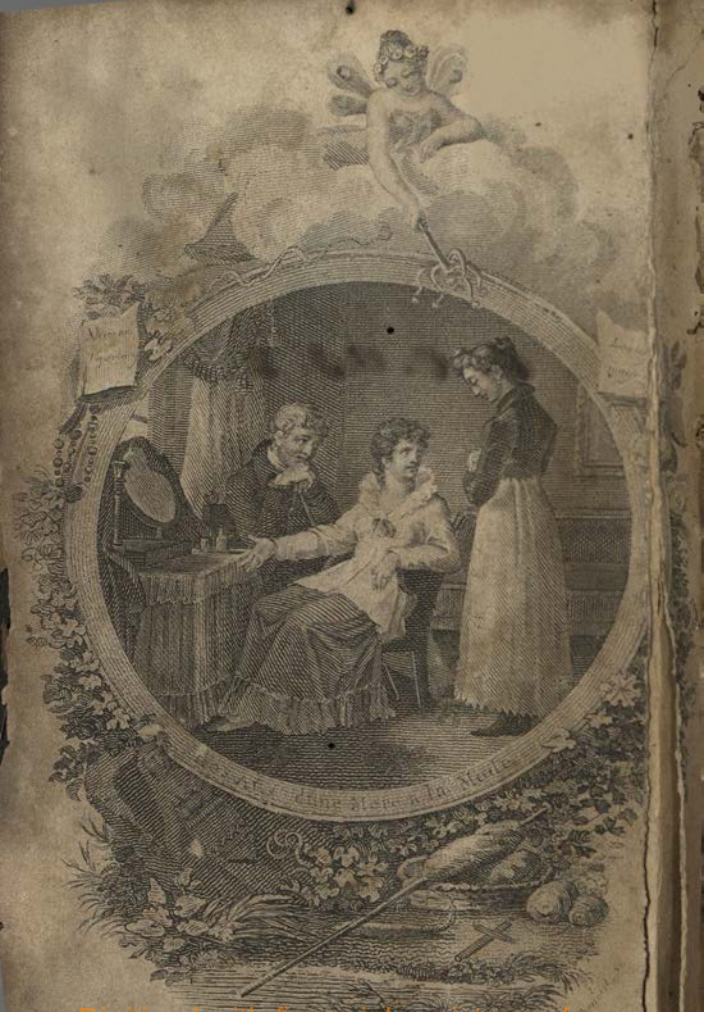
00047797



Digitized with financial assistance from
Hemendra Kothari
on 06 November, 2019

L'HERMITE DE LONDRES,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ANGLAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MOEURS FRANÇAISES

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

47737

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

BOIL., *Art poét.*

TOME PREMIER.

VOL I

BRUXELLES,

AUG. WAHLEN ET COMP^e^, IMP.-LIBRAIRES.

1821.

00047797

L'HERMITE DE LONDRES.

— N° 1er. —

LES SQUARES DE LONDRES.

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie.

CORNEILLE.

En 1580, la reine Élisabeth, pour prévenir la trop grande extension des limites de Londres, où les encouragemens donnés par cette princesse au commerce attiraient un trop grand nombre d'habitans des campagnes, défendit d'y bâtir sur aucun terrain qui ne serait pas à trois mille des portes de la ville. Vingt ans après, l'usage de construire avec de la brique commença; cependant l'empire de l'habitude prévalut encore long-tems après parmi le plus grand nombre. En vain l'épouvantable incendie du 2 septembre 1666 avait-il couvert de cendres et de ruines une immense étendue de terrain, la plupart des habitans s'obsti-

naient à ne point profiter de la leçon du malheur; ils rebâtissaient leurs maisons avec des matériaux du même genre que ceux qui avaient servi d'aliment à la fureur des flammes. Une routine aveugle, plus forte que la voix de l'expérience, leur faisait préférer ce mode de construction, malgré ses dangers. Le gouvernement, à la fin, eut assez d'énergie pour interdire par une ordonnance de police l'emploi du bois et des lattes dans la construction des murailles. Il prescrivit en même tems l'élargissement des rues; de là vient que celles des nouveaux quartiers de la métropole sont spacieuses et bien aérées. On peut affirmer avec vérité qu'elles forment une nouvelle ville.

En 1700, la population de Londres était de 674,350 habitans; cinquante ans après, on en comptait 676,250; en 1802, elle était de 900,900 habitans; en 1811, elle s'élevait à 1,099,103. Toutes les paroisses contiguës sont comprises dans ce dénombrement.

Toute personne qui désire se former une juste idée de Londres doit en parcourir attentivement les nouveaux quartiers; elle y verra le terrain nivelé à grands frais, de longues et larges rues tirées au cordeau. Sans l'air de monotonie que le défaut d'ornemens donne à la façade des maisons, sans la teinte lugubre que leur imprime chaque jour la fumée, je ne crois pas qu'il soit possible de rien voir de plus imposant.

LINCOLN'S-INN-FIELDS.

Des noms illustres assurent à ce *square* * une place distinguée dans le souvenir des Anglais. Le plan en fut dressé par le célèbre Inigo-Jones, qui lui donna l'exacte dimension de la plus grande pyramide d'Égypte. En 1683, le malheureux lord Russel, condamné à mort comme conspirateur, fut amené de la Tour sur cette place, et y fut décapité. Tout près de là, dans *Portsmouth-street*, est la chambre où John Henly donna des lectures publiques. Jamais personne n'a possédé d'aussi vastes connaissances que lui. Aussi était-il rempli de vanité. Ayant un jour reçu un refus du duc de Newcastle pour un service qu'il lui demandait, il dit au prince avec emportement : *Souvenez-vous que j'ai une plume....* — *Fort bien*, lui répondit le duc, *mon frère Charry Pelham la taillera.*

SAINT-JAMES'S-SQUARE.

Ce *square* n'a rien de remarquable que la statue équestre de Guillaume III et la maison où naquit le lord Bathurst, l'ami de Prior, de Rowe, de Congrève, de Swisft, de Gay, de Pope, d'Adisson, etc. Ce lord survécut à tous

* *Places* ou carrés qui se trouvent à Londres en assez grand nombre, et auxquels viennent aboutir plusieurs rues. Les *squares* sont coupés par compartimens, couverts de gazon et d'arbustes. Peu de personnes ont la liberté de s'y promener.

ces hommes célèbres, et il chercha à s'en dédommager vers la fin de sa vie dans la société de Sterne.

Lord Bathurst eut, comme Fontenelle, le rare privilége de conserver tous les agrémens de son esprit jusqu'à sa mort. On rapporte de lui le trait suivant, qui est d'autant plus remarquable qu'il était alors dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Son fils, le chancelier Bathurst, trouvant un soir que l'heure était venue de se retirer, crut devoir en donner l'exemple, en représentant l'âge de son père, qu'il craignait d'incommoder ; il ajouta même que rien n'était plus favorable au maintien de la santé que la régularité dans la manière de vivre. Lorsqu'il eut quitté la table, l'aimable amphytrion dit : « Mes bons amis, puisque le vieux *gentleman* » est parti, *faisons encore sauter un bouchon.* »

Le vin fut pour lui l'élixir de vie : fidèle au culte de Bacchus jusqu'à sa mort, il buvait chaque jour sa bouteille à la fin de son dîner. Deux heures d'exercice à cheval le disposaient habituellement à la prendre avec plaisir. « Il y » a pourtant cinquante ans, observait-il quelquefois gaîment, en invitant ses amis à imiter » son exemple, que le bon docteur Chyne me » disait qu'il n'en fallait plus boire, si je voulais » vivre sept ans de plus. En vérité, le pauvre » docteur était fou. »

SOHO-SQUARE.

Au *midi* et presque à l'extrémité orientale de la rue d'Oxford, est un *square* assez agréable, et qui rappelle le nom d'un personnage illustré par ses malheurs. C'est là qu'est l'hôtel où demeura l'infortuné duc de Montmouth, décapité sous le règne de Charles II, le 15 juillet 1695, à l'âge de trente-cinq ans. Cette place porta d'abord le nom de ce seigneur. Il fut depuis changé par ses amis en celui de *Soho*, qui avait été le mot d'ordre à la funeste bataille de *Sedgemore*, où Montmouth fut vaincu. Plus de six cents de ses partisans furent pendus. Ce fut sur ce *square* qu'habita l'ambassadeur français au tems de la reine Anne. On remarque au coin de *Greek-street* une maison qui fut autrefois le rendez-vous des premiers *fashionables* de Londres, et le temple des plaisirs en tout genre où la célèbre Cormelys attira pendant plusieurs années tout ce que la ville renfermait d'illustres personnages. Cette femme expia sa renommée par une fin malheureuse. Elle termina sa carrière dans la prison de *Fleet-street*, le 19 août 1797. C'est dans cette même rue de *Greek-street* et dans celle de *Grown-street* que fixèrent leur résidence tous les protestans français qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, se trouvèrent dans la nécessité de fuir leur patrie.

GROSWENOR-SQUARE.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur la topographie de Londres s'accordent à mettre ce *square* au-dessus de toutes les places de ce genre. J'en avais donc conçu une idée favorable avant de le visiter, et mon attente n'a point été trompée. La régularité des maisons s'y fait remarquer, et l'ensemble en est imposant. Au milieu du carré, on voit la statue équestre de Georges II. Sans l'incendie qui y éclata le 6 mai 1763, *dans lequel périt* lady Malesworth avec ses enfans et ses domestiques, et le tremblement de terre qui s'y fit sentir en 1750, ce *square* n'aurait rien de remarquable.

CAVENDISH-SQUARE.

Les premières maisons qu'on ait élevées sur ce *square*, en 1715, furent construites d'après les dessins de Tuffnell, *par* le comte de Carnavon, depuis duc de Chandor. Ce sont deux hôtels d'une belle apparence. Ils font face à la statue équestre de Guillaume, duc de Cumberland, qui, quoiqu'elle soit dorée, n'en est pas meilleure pour cela. Le général est représenté dans l'uniforme des gardes. On lit sur le piédestal que cette statue est un hommage rendu à la *vertu* de ce duc par son ami le lieutenant-général Strade. L'amitié, trop favorablement prévenue, scrute rarement le fond du cœur, et l'écrivain impartial doit se garder

d'adopter ses jugemens sans examen. Quelque brillans qu'aient pu être les services rendus à l'Angleterre par le duc de Cumberland, feront-ils jamais excuser sa cruauté? Du pied de ce monument érigé au vainqueur de Culloden, j'entends s'élever les gémissemens d'une foule de malheureux prisonniers qui furent traités d'une manière barbare après cette bataille. Les blessés furent entassés pêle-mêle dans des églises, sans qu'on songeât à panser leurs blessures. Il y avait parmi eux un chirurgien auquel on enleva même les instrumens de son art, afin qu'il ne pût secourir ses infortunés compatriotes. Le sort de ceux qui furent placés à bord du *Jean-de-Leiths* fut encore plus déplorable. On ne leur permettait pas de s'étendre sur les planches; leurs jambes enflèrent d'une façon horrible. L'un d'eux, Jacques Bradshaw déclara en mourant sur l'échafaud *, à *Kennington*, le 8 novembre 1747, que le duc de Cumberland était de tous les ennemis dans les mains desquels il était tombé, le soldat le moins généreux et le moins digne de ce nom.

PORTMAN-SQUARE.

Mary-la-Bonne est parmi les paroisses de Lon-

* Près de cent individus qui avaient embrassé la cause des Stuarts, et au nombre desquels étaient lord Balmerino, Thomas Syddal, Jean Berwick, furent suppliciés et moururent en héros.

dres celle qui peut se glorifier de posséder les plus beaux *squares*. Celui de Portman, au nord d'*Oxford-street*, est le premier dont il convient de parler. Les arbustes, les arbres et les gazons du bosquet sont distribués avec autant de goût que de régularité. On doit recommander aux étrangers de visiter l'hôtel qui fut autrefois occupé par les ambassadeurs français, et qui depuis est devenu la maison de ville du duc d'Athol..... *Angelica Kauffman* et *Cipriani* y ont soutenu leur réputation en traçant sur les lambris et les plafonds des sujets puisés dans les *Géorgiques* et l'*Enéide*. Un autre hôtel, remarquable sur-tout par le nom de la femme célèbre qui l'a occupé, est celui de mistress Montague, auteur des *Lettres sur l'Italie, l'Allemagne, la Turquie*, etc. Cette femme fut, à Londres, la fondatrice d'une société littéraire qui n'était composée que des *dames anglaises* les plus distinguées par leur esprit et leurs connaissances. On donna le nom de *Club des bas bleus* à cette réunion, parce que le seul homme qu'elles y admettaient ne manquait jamais de s'y rendre en bas de cette couleur. Il exerçait dans cette société les fonctions d'arbitre et de juge.

Mais mistress Montague a relevé sa réputation littéraire par un genre de gloire dont elle jouit sans partage; elle a donné à son siècle l'exemple d'une philanthropie aussi courageuse qu'éclairée, en contribuant à la propagation de

l'inoculation et en plaidant avec la plus tendre sollicitude la cause des petits ramoneurs, traités en Angleterre avec si peu d'humanité. Aussi ces enfans des montagnes, pleins de reconnaissance, ne manquaient pas chaque année, le premier mai, de se rendre devant l'hôtel de leur bienfaitrice, et de faire retentir l'air de joyeux *huzza* à sa louange.

MONTAIGU-SQUARE, BRIANSTON-SQUARE.

Ces deux places, presque contiguës, n'offrent rien de remarquable. On est seulement étonné que les architectes ne les aient pas rendues plus dignes du dix-neuvième siècle.

BLOOMSBURY-SQUARE.

Il y eut, en 1780, peu d'endroits à Londres où les séditieux montrèrent plus d'audace et d'acharnement que dans *Bloomsbury-square*. La destruction complète de la maison du lord Mansfield fournit une preuve, alors, de ce dont une multitude furieuse est capable. Après que ces forcenés eurent brisé les croisées et les portes, ils mirent en pièces ce qui meublait ou décorait l'hôtel; la bibliothèque même ne fut point épargnée. Plusieurs milliers de volumes furent jetés dans les flammes; les actes, les manuscrits éprouvèrent le même sort. La visite qu'ils firent aux caves acheva de les enhardir à tout braver; on vit les bouteilles circuler de

main en main parmi la foule, *déjà* ivre de rage. En vain un magistrat lut-il la loi *martiale* (*the riot act*); en vain ordonna-t-il de faire feu à deux reprises différentes; rien ne put les détourner de mettre le comble à leurs excès; leur opiniâtreté triompha de la force armée, au point que les soldats, après avoir inutilement tué sur la place plusieurs des séditieux et en avoir blessé d'autres, finirent par rester spectateurs tranquilles de cette horrible scène.

Le feu venait d'être mis à la maison lorsque les pompiers arrivèrent. Les séditieux ne leur permirent pas de travailler à l'éteindre qu'après que les troupes se furent éloignées. Elles se retirèrent donc, mais sans succès; car la populace s'opposa définitivement à ce que l'on arrêtât les progrès de l'incendie; elle permit seulement d'en préserver la maison du lord Hotham. Du *reste, rien de ce qui faisait* partie de l'habitation du lord Mansfield ne fut sauvé; heureusement ce lord, accompagné de son épouse, avait eu le tems de fuir par une porte dérobée, avant que ces forcenés s'y fussent introduits. La loi ne pouvait laisser impunis d'aussi révoltans outrages à la propriété. Deux des séditieux, qui avaient été pris, furent condamnés à mort et pendus, le 22 juillet, sur ce *square*, à la vue des ruines de l'hôtel.

LEICESTER-SQUARE.

La place qu'occupe ce *square* aboutissait, au commencement du dix-neuvième siècle, à une plaine ouverte qui portait le nom de *Leicester-la-Campagne*. Il offre un bosquet d'assez mince apparence, quoiqu'il soit maintenant orné de la statue de Georges Ier. L'homme qui honore le génie ne manquera pas d'aller voir dans cette place la maison qu'habita Hogarth, et dans laquelle il mourut à l'âge de soixante-sept ans, le 26 octobre 1764. Ce grand peintre a fait pour les Anglais ce qu'Aristophanes fit à Athènes pour corriger les mœurs de son siècle. Il imagina la comédie satirique, et peignit les ridicules et les suites déplorables du vice. Garrick composa l'épitaphe qu'on lit sur le tombeau d'Hogarth, dans le cimetière de *Chiswick*.

LE TEMPLE.

Un écrivain français, *M. Raynouard*, a jeté un grand jour sur l'horrible traitement que les templiers éprouvèrent de la part de la cour de Rome et du roi Philippe-le-Bel. Leurs possessions à Londres s'étendaient le long de la Tamise jusqu'à *Fleet-street*, et aussi loin qu'*Essex-street* dans le *Strand*. Quelque considérables que fussent leurs domaines en cet endroit, ils ne pouvaient entrer en comparaison avec ceux qu'ils possédaient dans l'intérieur du royaume. Leurs richesses étaient déjà parvenues

au point de leur fournir les moyens de traiter splendidement les ambassadeurs étrangers, le nonce du pape, ainsi que les plus éminens personnages de la cour. Les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de s'asseoir à leur table.

Ces lieux, autrefois la résidence d'un des ordres militaires les plus renommés de l'Occident, sont aujourd'hui la demeure des élèves de l'école de droit. La partie nommé le *Bas-Temple* est ornée d'un jardin qui borde la Tamise, et dont la position est fort agréable. Quant à la splendeur et à la magnificence qu'y déployèrent anciennement les templiers, il n'en reste plus que quelques souvenirs dans les hautes classes de la société. On y voit encore les armures qui appartenaient à ces héros de la chrétienté; on y voit aussi les tombeaux des onze chevaliers, qui sont sous le portail, ainsi que celui de Howell, le Scudéry de l'Angleterre. La collection de ses ouvrages formerait plus de cent volumes. On ne va pas à la postérité avec un aussi gros bagage. Le seul de ces ouvrages qui soit aujourd'hui cité est *Londinopolis*. Howell sera peut-être plus connu un jour pour la persécution qu'il souffrit pour la cause des Stuarts, que par ses écrits.

Si les curieux visitent le *Temple* par respect pour l'antiquité, les hommes instruits n'y cherchent pas avec moins d'empressement la maison du célèbre Jonhson, l'un des écrivains les plus distingués et les plus laborieux que l'Angle-

terre ait produits. Il est auteur du Dictionnaire qui porte son *nom*. On connaît de lui une quantité prodigieuse de bons mots. Les biographes ont recueilli sur sa personne une foule d'anecdotes curieuses.

GRAY'S-INN.

La Cité ne possède qu'un très-petit nombre de *squares*; encore y en a-t-il peu d'entre eux qui méritent d'être mentionnés. Les plus considérables par leur étendue *sont ceux de Finsbury* et de *Gray's-inn*. Deux hommes célèbres, chacun dans leur genre, ont demeuré sur celui-ci. Le premier est Smeaton, dont le nom est fameux depuis la reconstruction du phare d'*Edistone*; le second est l'immortel Bacon.

Smeaton, si renommé dans les annales des arts, était d'une telle simplicité de mœurs, que la duchesse de Queensbury crut que personne ne pouvait mieux que lui remplacer dans son amitié le fabuliste Gay, dont la mort l'avait privée.

Bacon y avait fait bâtir un hôtel où il résida tant qu'il vécut. Heureux si ce profond génie n'eût jamais été que philosophe! son nom nous serait alors parvenu dans toute sa gloire, et chacun ne pourrait s'empêcher de citer l'auteur de *la Grande instauration des sciences*, comme le précurseur de Newton.

Je m'arrête d'abord avec respect à la vue des lieux témoins de ses méditations; mais j'en dé-

tourne soudain, malgré moi, mes regards. Je crois le voir y recevant *les cent livres* sterling que le malheureux Aubrey emprunta *d'un* usurier pour le rendre favorable à sa cause. Aubrey était pauvre : il se flattait de pouvoir, au moyen de cette somme, *faire* avancer un procès qu'il avait à la chancellerie. Bacon le lui promit, et se fit un jeu de le tromper.

Une si indigne escroquerie, il faut trancher le mot, envers un infortuné, n'est susceptible d'aucune excuse. Elle fut dévoilée dans l'enquête ordonnée par *la chambre des communes*, en 1621. Les preuves s'accumulèrent contre Bacon, au point qu'il ne fut plus permis de douter qu'il n'eût honteusement trafiqué du pouvoir de sa place. Cette corruption criminelle accrut considérablement sa fortune en peu d'années ; mais le parlement en fit une justice éclatante. Il fut solennellement condamné à être emprisonné *dans la Tour et à une amende de plus d'un million.*

Ainsi termina sa carrière politique un homme qui avait brillé comme un fanal lumineux au milieu des ténèbres de l'ignorance, et dont la reine Elisabeth avait pronostiqué les hautes destinées lorsqu'il était encore enfant, en l'appelant son *petit garde-des-sceaux*. La fin de sa vie publique répondit au début. Il commença par se déshonorer en trahissant un *bienfaiteur* malheureux *; il *finit* par devenir un objet de scandale et de mépris public.

* Le comte d'Essex, qui fut long-tems le favori et

TOWER-HILL.

Après avoir suffisamment fait connaître les places qui méritaient d'être décrites à cause de leur grandeur ou de leur beauté, il me reste à parler d'une dernière dont le nom doit, pour d'autres motifs, vivre dans l'histoire plus longtems que toutes les autres ; cette place est celle de *Tower-hill*. Il paraît que l'usage d'y faire des exécutions remonte au quinzième siècle ; la première n'y eut lieu qu'en 1466. Aujourd'hui, c'est en cet endroit qu'on dresse l'échafaud où doivent être décapités les nobles que la cour des pairs déclare coupables de haute trahison.

Les exécutions les plus remarquables qui aient eu lieu à *Tower-hill* dans les tems modernes, sont celles des lords Kilmarnock, Balmerino et Lovat. Les deux premiers s'étant déclarés pour *Charles Stuart, fils du prince de* Galles, lors de sa descente en Ecosse en 1745, furent arrêtés après la bataille de Culloden, traduits devant la cour des pairs, jugés et décapités le 18 d'août 1746, quelques jours après leur condamnation.

Lord Kilmarnock ne donna pas des preuves d'une aussi grande fermeté d'ame que Balmerino. Il ne put dissimuler son trouble en voyant sur l'échafaud la hache qui devait servir à l'exécution, ainsi que le cercueil où son corps devait

l'amant d'Elisabeth : on sait qu'il eut la tête tranchée.

être déposé. « Ceci est terrible, dit-il à un de ses amis. » Une circonstance imprévue, en suspendant l'exécution pour quelques instans, dut rendre encore à ses yeux les apprêts de la mort plus affreux. Déjà sa tête était placée sur le billot, dans l'attitude convenable pour recevoir le coup, quand le bourreau s'aperçut que le tranchant de la hache porterait sur le collet de sa veste. Il pria, pour cette raison, l'illustre patient de se relever. Le lord Kilmarnock y consentit, quitta sa veste et la remplaça par un gilet : un domestique lui rendit ce dernier service. S'étant remis ensuite sur le billot, sa tête fut d'un seul coup séparée de son corps.

Quand au lord Balmerino, il montra une énergie de caractère et même une tranquillité d'ame qui lui ont mérité l'admiration de la postérité. Plus grand que sa mauvaise fortune, sa résolution fut imperturbable jusqu'au dernier instant de sa vie. « Si les deux nobles lords » étaient mes amis, répondit-il à ceux qui lui » offraient de solliciter sa grâce, ils n'auraient » pas joint mon nom aux leurs dans leur sup- » plique. »

Lord Kilmarnock cria en sortant de la Tour : *Vive le roi Georges !* Mais fidèle à ses principes, le lord Balmerino fit, au contraire, retentir le seul cri qui convînt à la cause pour laquelle il avait combattu : *Vive le roi Jacques !* s'écria-t-il. Pendant qu'il allait à l'échafaud, quelqu'un

d'entre le peuple demanda assez haut pour être entendu lequel des deux était le lord Balmerino : « C'est moi, Monsieur, répartit-il ; à votre » service. »

Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il prit la hache, la considéra, la posa sur son cou, comme s'il eût voulu se familiariser avec le coup qu'il allait recevoir. S'étant ensuite avancé vers l'autre extrémité, il fit remarquer que le char funèbre était trop loin. L'ordre fut aussitôt donné de l'amener plus près, ainsi qu'il le désirait.

Il serait difficile de peindre le calme avec lequel il quitta sa cravate et sa veste ; son sang-froid en les posant sur son cercueil fut inaltérable. Après avoir remplacé la dernière par un gilet de flanelle, il tira son bonnet de nuit de sa poche, le mit sur sa tête et dit : « Je mourrai comme un Ecossais. »

Lorsqu'il eut fini de s'apprêter, il adressa quelques mots à l'exécuteur : puis se tournant vers la multitude, il lui parla en ces termes : « Des personnes trouvent peut-être, en ce mo- » ment, quelque chose de trop hardi dans ma » conduite, mais qu'elles sachent que c'est » l'effet du bon témoignage de ma conscience. » Je la trahirais, si je pouvais manifester la » moindre crainte. »

Après ces paroles, il se mit à genoux dans la position où il devait être frappé, et fit à

haute voix cette prière « : Seigneur, récom- » pense mes amis, pardonne à mes ennemis, » et veuille recevoir mon ame. »

Ayant ensuite posé sa tête sur le billot, il donna le signal à l'exécuteur. Malheureusement son héroïque fermeté avait produit sur celui-ci une impression si profonde, qu'il ne le frappa que d'une main mal assurée; la tête ne tomba qu'au troisième coup.

Telle fut la fin de lord Balmerino, dont le corps, ainsi que celui du lord Kilmarnock, fut transporté à la Tour et enterré dans la chapelle du château : elle ne mérite d'être vue que par rapport aux tombeaux de quelques personnages qui ont eu la tête tranchée.

Plusieurs autres individus subirent encore la peine de mort, pour avoir également pris part à la rébellion; mais il n'en est aucun qui ait inspiré, à cette époque, un plus vif intérêt que James Dawson : c'était un *gentleman* du *Lancashire* qui avait reçu une excellente éducation dans le collége de *Cambridge*. Dawson se trouva, pour son malheur, à *Manchester* quand l'armée du prétendant pénétra jusque dans cette ville. Soit esprit de parti, soit désir de se distinguer dans la carrière militaire, il se joignit aux rebelles, et fut fait capitaine antérieurement à son arrestation. Ce jeune et brave officier avait obtenu d'une dame dont il était épris la promesse de sa foi : il devait même l'épouser aussi-

tôt qu'il aurait recouvré sa liberté. Espérance frivole ! malgré les plus ingénieuses suggestions de l'amour, malgré les démarches réitérées du zèle le plus ardent, le succès trompa leur attente.

Tower-Hill occupe l'espace qui se trouve entre *Trinity-square* et le large fossé qui défend l'accès de la Tour. Le terrain qu'elle occupe embrasse plus de douze acres, et le fossé dont elle est entourée a trois mille cent cinquante-six pieds de tour.

PICCADILLY.

Il n'y a presque point d'étrangers qui n'aient entendu parler de *Piccadilly* comme d'un des plus beaux quartiers de Londres. Il en est peu, en effet, où l'on puisse voir une circulation plus rapide et une scène plus animée. Là, ce sont des diligences remplies de voyageurs qui arrivent des divers comtés de l'Angleterre; ici, d'élégans équipages transportent mollement des *fashionables* dans *Hyde-Parck*, sur le point où il est convenu que le beau monde doit paraître. Les cavaliers s'y mêlent aux voitures, et donnent au tableau plus de vie et de variété. Quant aux piétons qui se promènent sur les côtés, ils produisent le même effet que les personnages placés par les peintres sur les plans inférieurs de leur composition.

Le voyageur qui d'abord a été choqué du peu

de goût qui a présidé aux divers ornemens de la barrière, aperçoit *tout-à-coup* une spacieuse perspective sur deux parcs que sépare une large avenue. L'affluence des cavaliers et des équipages dans la plus vaste allée lui inspire aussitôt le désir de s'y promener.

Je ne puis quitter *Piccadilly* sans payer, au nom de la littérature et des arts, un tribut de reconnaissance à la duchesse de Queensbury, qui résida dans cette rue jusqu'à sa mort. Sensible et généreuse, elle encouragea les talens et adoucit l'infortune des gens de lettres. Elle fut plutôt l'amie de Gay que sa protectrice. On la vit donner des larmes sincères à sa mort, et la place qu'il occupait dans son amitié resta long-tems vacante.

AUTRES SQUARES ET PLACES REMARQUABLES.

Les *squares* sur lesquels je me suis un peu étendu ne sont pas les seuls qui méritent l'attention des curieux; mais je les ai placés au premier rang, à cause des faits historiques ou des anecdotes dont ils rappellent le souvenir. Ce serait mériter un juste reproche que d'omettre les noms des *squares* de *Finsbury*, de *Bloomsbury* et de *Russel*, on peut même dire que dans une ville moins riche en places de ce genre, ceux d'*Hanover* et de *Berkeley* seraient considérés comme des embellissemens dignes de louange; quoique placé tout près de celui de *Groswenor*,

le *square* de *Berkeley* mérite d'être mentionné.

Si je m'abstiens de parler du *square* de *Dorset* et de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas encore achevés; toutefois il ne serait point excusable de laisser dans l'oubli la place de *Burton-Crescent*. La nouveauté de sa forme, qui est semi-circulaire et qui embrasse une étendue de trois cent trente pas, suffirait seule pour faire distinguer ce croissant.

Les hôtels les plus considérables de Londres sont ceux de *Buckhingam*, devenu depuis quelque tems le palais de la reine, de *Northumberland*, de *Burlington*, de *Sommerset*, du *Lord Spencer*, de *Marloborough-House*, de la *Compagnie des Indes*, de l'ancienne et de la nouvelle *Douane*.

— N° II. —

ENTRÉE DANS UN SALON.

J'entends Théodecte de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il approche ; le voilà entré ; il crie, il rit, il éclate ; on bouche ses oreilles ; c'est un tonnerre.

LA BRUYÈRE.

Ce qu'on est habitué à faire, on le fait avec aisance, même avec grâce, ces deux qualités sont sœurs ; cependant, le même homme qui s'acquitte au mieux de sa tâche accoutumée, montrera peut-être la timidité d'un écolier ou *la gaucherie d'un campagnard*, s'il se trouve inopinément obligé de paraître dans un rôle tout-à-fait neuf pour lui. Ainsi nous entendrons un acteur déclamer pendant toute la pièce avec l'éloquence de la passion, et joindre aux intonations les plus justes les gestes les plus expressifs ; mais si, dans le cours de la soirée, il est chargé de réclamer l'indulgence de l'auditoire pour un changement de spectacle ou pour l'absence d'un camarade, il perd son assurance, il a l'air gêné, il hésite à chaque mot, et il a, en s'adressant aux spectateurs, le même em-

barras qu'éprouveraient ceux-ci, s'ils étaient obligés de jouer son rôle sur le théâtre.

Voyez un prédicateur dans la chaire d'où il est habitué à distribuer ses instructions à des paroissiens attentifs qui l'admirent. Avec quel calme il porte les yeux autour de lui! avec quelle aisance il commence son discours! quelle facilité d'élocution! comme il réfute avec force les objections qu'il se fait à lui-même contre les vérités dont il veut pénétrer l'esprit de ses auditeurs! quel art il déploie dans l'enchaînement de ses argumens! comme il frappe avec force au moment où il sait qu'ils ont produit sur ses auditeurs l'effet qu'il en attendait! A présent, voyez ce même homme appelé en témoignage dans une cour de justice; écoutez-le donner son opinion en public sur une matière étrangère à sa profession : il balbutie; un clerc de procureur, un fermier intelligent, s'expliquerait mieux, marcherait plus droit au but.

Placez un homme dont la vie se consacre aux beaux-arts, dans une société de négocians parlant de leurs spéculations : il gardera le silence, plongé dans une sorte d'ignorance profonde tant qu'ils discuteront sur les produits de la Russie ou de l'Inde. Mettez, à son tour, dans une compagnie de connaisseurs celui qui n'a jamais connu que les *prix courants* et la liste des importations et des exportations; que fera-t-il de cette finesse de tact en calcul qui lui a valu

à la bourse la réputation d'homme habile? Il aura peu d'espoir de faire *cent pour cent* de son capital en étudiant le *beau idéal*, le *clair-obscur*, la poésie et les détails qui excitent l'enthousiasme parmi ceux avec lesquels ils se trouve; il est *mécontent* d'un entretien qu'il ne peut partager, craignant de laisser paraître son ignorance, et il voudrait de bon cœur être dans sa maison de banque, au milieu de ses commis, ou assis à son aise dans son café favori, où chacun cherche à lire sur son front le cours des effets publics, la *hausse ou la baisse des marchandises*.

Pour paraître avec le plus d'avantage, il faut être vu à la place qu'on est habitué à remplir. C'est peut-être un peu de cette inquiétude que j'éprouve aujourd'hui pour moi-même qui m'a inspiré ces réflexions. Un premier début comme auteur est une entreprise effrayante, quand même *celui qui s'y hasarde aurait été accoutumé* à commander les applaudissemens du sénat qui l'écoute, ou, ce qui offre moins de crainte, de contradiction, à dicter des lois sur un objet de goût dans le boudoir d'une jolie femme. Attirer sur sa taille et sur sa parure les regards d'un cercle, est tout autre chose que de chercher à fixer les yeux du public sur ses ouvrages; le trait qui excitera des éclats de rire *dans un élégant salon*, ne fera pas mouvoir la physionomie du lecteur dans la boutique d'un libraire, sur-

tout si le tems est humide et chargé de brouillards. Telle critique paraîtra docte ou plaisante dans une loge de *Covent-Garden* ou au parterre de *l'Opéra*, qui ne sera plus qu'insipide et commune aux yeux des aristarques de profession, et elle tombera dans l'oubli, au lieu d'être répétée dans une de ces nombreuses *conversazione* qu'a établies ce siècle de perfectionnement pour nous faire mieux connaître l'ancien art de parler, lequel semble, de nos jours, trop exclusivement regardé comme un pur objet d'agrément.

Les dangers et les difficultés sont cependant le prix des honneurs auxquels aspirent les saints et les héros. Voyez-moi donc, ami Lecteur, hermite par choix, auteur à votre service, et n'ayant d'autre embarras pour commencer que de choisir un sujet qui puisse vous intéresser.

On est si peu adroit quand il s'agit de choisir *un sujet* pour la première fois ! C'est la même chose que d'entrer dans un salon, et (soit dit en passant) c'est une des choses les plus difficiles du monde. Que de chances à courir pour s'en acquitter avec grâce et de manière à prévenir favorablement la compagnie qui s'y trouve ! Il y a mille manières d'y faire son entrée.

Et pourquoi ne pas faire quelques observations à ce sujet? Excellente idée. Cowper demandait un jour à son aimable amie lady Austin : « Sur quoi ferai-je des vers? — Vous voilà bien embarrassé ! lui répondit-elle, faites-en

sur ce sopha. » Et de cette donnée naquit un charmant poëme, *badinage ingénieux* que je ne promets pas à mes lecteurs de pouvoir égaler. Il fut le fruit d'une première pensée, d'une impulsion qu'il suivit; et comme Cowper était lui-même une espèce d'hermite, bien que n'appartenant pas à la même classe que l'Hermite de Londres, et qu'en outre il était sectateur d'Héraclite et non de Démocrite, je ne puis mieux faire que de le prendre pour exemple. Je vais donc *l'imiter* en profitant d'une impression encore fraîche, et en donnant *l'essor* à l'idée qui s'est présentée à mon esprit. Sans perdre plus de tems à délibérer, je vais offrir quelques observations sur les différentes manières d'entrer dans un salon.

Jamais l'expression de la physionomie et la tournure extérieure ne produisent plus d'effet que lorsque nous voyons quelqu'un entrer dans un salon. *Cette entrée est, en quelque sorte*, l'exposition d'une pièce de théâtre, et nous porte, quelquefois injustement, à applaudir ou à blâmer avant d'avoir vu et entendu. Il m'est arrivé si souvent d'être assis dans le coin d'un appartement, immobile comme une statue, que j'ai acquis une expérience assez grande en ce genre; et tout bon observateur que je suis, *ne me laissant ni éblouir par la beauté, ni séduire par la jeunesse, j'ai cédé maintes fois*, sans le vouloir, à une prévention avantageuse ou dé-

favorable *que faisait naître* en moi la manière de se *présenter*.

La modestie accompagnée de dignité (qualités bien difficiles à réunir), voilà ce qui ne manque jamais de me *prévenir* en faveur de celui qui en offre l'apparence. Je dis l'apparence, parce que je sais que le courtisan consommé l'homme qui a reçu une excellente éducation, un voyageur qui a observé et qui est doué de la faculté d'imitation, peuvent se *donner* cet extérieur.

L'homme grave qui entre avec précipitation, le sourcil froncé, l'air sombre, sans fixer les yeux sur personne, et qui semble dire à quelqu'un derrière lui : « Dépêchons-nous ; que je me débarrasse de cet odieux cérémonial », m'a toujours paru suspect. On se dit à soi-même en le voyant *entrer* : « Nous ne serons jamais amis; ce *n'est point* une grande perte. *C'est* un cynique, un stoïcien, un sceptique, peut-être un égoïste; il me tromperait en affaires. Il y a en lui orgueil ou bassesse. » Au contraire, plus vous regardez celui dont j'ai parlé plus haut, plus vous désirez vous lier avec lui.

Mais entre ces deux extrêmes il existe bien des termes moyens. Combien de manières d'exprimer par le regard *et* par le seul *salut* non-seulement le rang que *tient dans* la *société* la personne qui paraît sur la scène, mais encore le degré d'estime qu'on lui accorde dans le

cercle dont elle forme soit un *segment*, soit une *partie intégrante*, et dans lequel elle a un rôle à jouer souvent pour cette nuit seule. Je dis pour cette nuit, parce que je suppose qu'il est ici question d'un dîner, et qu'il n'a jamais lieu dans le grand monde qu'à la nuit; de même que le déjeûner est le repas de l'après-midi, et la visite ou la promenade dite du matin l'amusement du soir.

L'un entre majestueusement et avec un air de condescendance affectée : c'est l'orgueil vêtu d'un habit de fantaisie. Son salut est court et précipité. Il semble dire : « Me voici, il n'est pas trop tard; j'aurais pu vous envoyer une excuse, mais je suis venu pour vous faire honneur et recevoir vos remercîmens de ma complaisance. » Son sourire signifie : « Bonjour, bonjour, restez assis, je ne vous ferai pas sentir ma supériorité, je veux vous mettre à votre aise. »

L'autre arrive d'un pas léger : « Je crains de venir un peu tard, je n'avais pas idée de l'heure qu'il était; j'espère que je ne me suis pas fait attendre trop long-tems. » Il cherche partout un regard, un compliment; salue rapidement à droite et à gauche, serre la main du maître de la maison, court vers la maîtresse d'un air respectueux, quelquefois lui prend aussi la main, se donne une attitude étudiée, distribue des sourires tout autour de lui, enfin pelote en attendant partie. Je reconnais à ces traits le

bel-esprit sur les saillies duquel on compte pour faire les *honneurs* du repas, un homme dont le sel *attique* relève l'agrément d'une fête; ou bien c'*est l'ami* de la maison, ou enfin un jeune protecteur qui ne s'en fait pas trop accroire.

Un troisième vient d'un air nonchalant; il ne dit rien; il faut qu'on lui arrache des réponses qu'il bégaie. Le salut qu'il adresse à la maîtresse du logis semble dire qu'un merveilleux est le gaz qui *éclaire un cercle*, et qu'il sent *qu'il doit être le bienvenu partout*. C'est une poupée à qui l'on prend peu d'intérêt, et il n'est là que pour remplir un fauteuil.

Un quatrième entre lentement; il s'arrête à la porte, il attend qu'on vienne à sa rencontre et qu'on l'introduise dans le cercle. Il dirige ses regards et un profond salut vers le maître et la maîtresse de la maison, et cherche ensuite à se *faire des amis par sa douceur, par ses attentions* obligeantes, par son humilité. Il se place dans un coin, peut-être dans l'embrasure d'une croisée, dans quelque place qui ne le rapproche pas trop des personnages formant le premier plan du tableau. Vous pouvez prononcer que c'est un homme d'un mérite modeste, quelque artiste, un malheureux protégé, un électeur dont on veut s'assurer le suffrage, un homme qui vient dans la maison pour la première fois, ou un parent qui n'est pas surchargé des biens de ce monde.

Enfin, nous pouvons remarquer un homme marchant à grands pas, civil à l'excès, souriant à tout le monde, ayant l'air grave, réfléchi, mystérieux. Il est en habit noir; tous ses doigts sont couverts de bagues, et cinq ou six cachets sont suspendus à la chaîne de sa montre. Ses mains sont blanches, ses cheveux poudrés; il cherche à se faire remarquer, applaudit à tout ce que vous dites, rit d'une plaisanterie avant que de l'avoir entendue, regarde souvent à sa montre, se fait dire qu'on le demande, ou disparaît à la française, c'est-à-dire sans prendre congé de personne. C'est un auteur d'un mérite douteux, un ministre un peu complaisant, ou le médecin de la famille.

Il y a cent autres manières de se présenter, mais j'abuserais de la patience de mes lecteurs en en citant davantage. Je n'ai parlé que des hommes : *les dames ont des attraits qui parlent* assez pour elles. D'ailleurs, toutes les femmes de la haute société se présentent à peu près de même. Un peu plus ou un peu moins d'importance, un peu plus ou un peu moins de défiance d'elles-mêmes, sans aucun mélange de mauvaise honte, sont les seules nuances de différence entre elles; au moins s'il en existe d'autres, elles sont si légères qu'elles ont échappé jusqu'ici même à ma pénétration.

— N° III. —

HYDE-PARK,

LE DIMANCHE.

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.
OVIDE.

On y vient pour voir et pour y être vu.

« JE voudrais qu'il n'y eût pas un seul dimanche dans toute l'année, me disait un jour mon amie lady Marie, dont l'esprit moqueur est quelquefois si piquant. Depuis le papillon à la mode jusqu'au ver de terre, le beau tems et un dimanche font sortir des allées et des passages de la Cité autant d'insectes que la chaleur et l'humidité peuvent en faire éclore au milieu de juin. C'est un tel débordement de populace, que vous ne pouvez monter dans votre calèche sans être coudoyé par les marchandes de modes, les marchands de draps, les courtauds de boutiques qui vous ont servi pendant tout le reste de la semaine. De gauches cavaliers et des femmes à pied parées à toute outrance vous pressent de toutes parts. Cependant on ne peut ni passer toute la journée à l'église, ni se mettre

en prison parce que c'est *dimanche*. Quant à moi, c'est un jour où sans ma harpe et un peu de médisance je ne saurais comment exister. »

Cependant la voiture était à la porte, et lady Marie me proposa d'en occuper un coin, et de faire un tour dans *Hyde-Park* * avec elle et

* Ce parc tant célébré, et qui ne peut sous aucun rapport être comparé avec la plupart de ceux que possède la noblesse anglaise, n'est qu'un vaste emplacement que le gouvernement tient à ferme de la famille Hyde, pour les plaisirs du public. En vain y chercherait-on des avenues, des bosquets, on n'y trouve pas le moindre ombrage pour protéger les promeneurs contre l'épaisse poussière qui y règne continuellement, et qui provient d'une carrière de sable et d'un sol dont la surface est bouleversée. D'un côté, la vue est bornée par une longue muraille en brique qui borde *Park-Lane*; de l'autre paraissent quelques arbres épars qui semblent avoir crû au hasard dans cette plaine immense. La première chose qui frappe les regards, en y arrivant le dimanche, c'est une *longue file de deux cents voitures, depuis la* barrière d'Oxford jusqu'à celle de Piccadilly, sans aucune interruption qui permette aux personnes à pied de la traverser. A peine ces voitures font-elles dix pas en trois ou quatre minutes. *Hyde-Park* n'est point, pour les gens à équipages, une partie de plaisir, c'est un rendez-vous de vanité.

Pénètre-t-on sous le peu d'arbres qui s'y trouvent, on y aperçoit des objets de la plus dégoûtante malpropreté, et des malheureux estropiés et couverts de haillons.

Le lord Chesterfield, le plus célèbre des *fashionables* qu'ait produits l'*Angleterre*, ambitionna jusqu'à la fin de sa vie de paraître dans cette promenade à la mode. Quelques jours avant sa mort il y fut rencontré par un grand

sa jeune sœur, uniquement, me dit-elle, pour montrer à ses amis qu'elle était à Londres.

« Quelle légion de petits-maîtres de comptoirs! poursuivit-elle, comme nous entrions par la porte de *Groswenor*. Que ces gens sont heureux qu'on trouve à louer des chevaux et des cabriolets! il est si facile à ces élégans d'un jour sur cent, de se procurer à bon marché un wisky et un jockey, pour étaler le dimanche leurs étranges figures dans *les promenades fréquentées par les gens du bon ton! ils n'ont qu'à* grapiller un peu dans la caisse, ou augmenter le prix de quelque objet qu'ils ont vendu le samedi à certaines femmes négligentes qui courent les boutiques plutôt dans l'espoir de rencontrer un amant que pour faire des emplettes. Mais le comble de l'horreur, c'est que quelques-uns ont la hardiesse de saluer des dames *qu'ils ne connaissent point, uniquement pour* se donner des airs, ou pour faire regarder comme leurs connaissances les personnes qui se fournissent chez eux.

« Tenez, continua-t-elle, voilà mon plu-

seigneur de ses amis. Celui-ci, surpris d'y voir le comte, à cause de l'état déplorable de sa santé, lui dit : « Milord, que faites-vous ici? — Vous le voyez, répond-il; j'y fais la répétition de mon enterrement. » Lord Chesterfield faisait philosophiquement allusion à sa voiture dépouillée d'ornemens, aux quatre chevaux qui la traînaient, et à la file de carosses dont il était suivi.

massier. N'a-t-il pas *l'air d'un officier-général*, avec ses éperons * ? Il se carre sur *sa bête* avec autant d'importance que s'il était un *des lords* de la trésorerie... Eh ! voici le commis de mon banquier. Il est si roide, si bien lacé dans son corset, qu'on le prendrait pour une momie d'Egypte plutôt que pour un homme ; il a loué quelque jockey sans place, avec une cocarde au chapeau, afin de se faire passer pour militaire. Je ne puis voir patiemment ces créatures ! Depuis long-tems j'*ai* cessé d'*aller à la comédie le* samedi, parce qu'indépendamment de la préférence que je donne à l'opéra, ces insectes de *Cheapside* ** trompent leurs maîtres ce jour-là, ferment leurs boutiques à neuf heures, et vont faire les importans à *Covent-Garden* ou à *Drury-Lane*. Ce sont eux qui viennent bourdonner le dimanche dans le parc ; mais il faut, le triste *lundi, qu'ils retournent à leur comptoir*, et vous

* L'esprit militaire est maintenant le ton dominant en Angleterre. Il y a un demi-siècle, un officier anglais de l'armée de terre eût à peine osé se montrer seul en public, revêtu de son uniforme ; le bas peuple l'aurait couvert de boue. Aujourd'hui, il n'est ni mince courtaud du *Strand*, de *Gornhill* ou de *Fleet-street*, qui ne porte une pelisse à la polonaise, de longs favoris teints en noir, des bottes à la hussarde, et qui ne veuille faire croire, à sa tournure *martiale*, qu'il a fait *au moins* une campagne dans la péninsule.

** Belle rue de la Cité, habitée par les plus riches marchands.

les voyez, la plume derrière l'oreille, calculant ce qu'il faut *qu'ils épargnent* pour leurs extravagances *du dimanche suivant*, vous persécutant pour vous faire acheter le double de ce qu'il vous faut, et vous offrant la main avec empressement pour vous aider à remonter en voiture. »

En ce moment M. Milleflowers s'approcha de notre équipage. Il était parfumé comme un bouquet de tubéreuses ; les couleurs de ses joues étaient rehaussées par l'application d'un rouge végétal. Je le *sentis comme les marins sentent l'approche des îles qui produisent les épices.* Deux fausses dents de devant faisaient honte à leurs voisines par la blancheur et le poli de leur ivoire, et son haleine exhalait l'odeur de la myrrhe et de l'encens dont les païens faisaient usage dans leurs temples. Il fit presque entrer la tête de son cheval par la portière de la voiture, ce qui *me parut* un peu brusque et contraire au *savoir-vivre ; mais je m'aperçus que mon amie* ne s'en offensait point. Il sourit d'un air affecté, plaça son chapeau avec grâce, arrangea ses cheveux, d'abord pour montrer la blancheur de sa main, et ensuite pour faire remarquer une frisure qui, toute simple qu'elle était, lui avait coûté au moins deux heures de soins dans la matinée. Il mit son cheval au pas pour accompagner notre équipage, qui suivait la file ; et son *fouet* sous le bras et la tête à demi *dans la* voiture, *il* fixa sur lady Marie un regard qui me parut impu-

dent, d'un air moitié courtisan, moitié familier.

« Quel beau cheval ! s'écria lady Marie. — Oui, dit Milleflowers, il est d'une des meilleures races d'Europe, et il saute admirablement. »

Je n'en doutais nullement, car à la manière dont il présentait souvent la tête à la portière, on aurait dit qu'il voulait sauter dans la voiture, et j'aurais préféré le voir d'un peu plus loin. Cependant lady Marie avait ôté un gant, et daignant flatter de la main la tête et le cou de son noble coursier, la vue de son joli bras passé par la portière attirait sur elle les yeux de tous les passans.

Le merveilleux, de son côté, le frottait avec un mouchoir de soie parfumé; il en prit ensuite un de batiste pour s'essuyer le front, et fit mille minauderies qui auraient mieux convenu à une petite-maîtresse qu'à un lieutenant des gardes de S. M. Cependant il ne cessait point de parler, mais sa conversation se réduisit à nous dire qu'il avait payé son cheval 700 guinées; que celui que montait son jockey avait gagné le prix dans une course; qu'il était lui-même excellent cavalier; qu'il avait été *diablement* heureux cette année dans toutes ses gageures; enfin, qu'étant engagé à dîner ce jour-là dans trois maisons différentes, il ne savait que faire, mais que si lady Marie devait dîner dans l'une d'elles, il n'aurait plus d'incertitude dans son choix.

Un agréable de qualité passant en ce moment

dans une calèche attelée de quatre chevaux qu'il conduisait lui-même, lui cria d'un ton affecté : « Eh bien ! Charles, qu'êtes-vous donc devenu depuis un siècle? où vous êtes-vous caché?

» — J'ai été prisonnier de S. M. à la Tour de Londres, » répondit Milleflowers, voulant faire entendre qu'il y avait été de garde. Se tournant alors vers lady Marie, il lui dit à demi-voix : « Il est sorti la semaine dernière de la prison du banc du roi, en dépit des coquins de créanciers qui l'y avaient fait mettre, et quoique vous le voyiez dans un élégant équipage traîné par de superbes chevaux, il a prouvé qu'il était insolvable. C'est un bon compagnon, s'il en fut jamais, plein d'ardeur et de gaîté, maniant le fouet aussi bien que qui que ce soit en Angleterre, et je suis heureux de pouvoir dire qu'il a en ce moment une douzaine des plus beaux chevaux qu'on puisse voir, *sous mon nom, bien entendu.* »

Il laissa tomber la violette qu'il tenait entre ses lèvres, baisa sa main en saluant lady Marie, et nous le perdîmes de vue en deux secondes.

« Charmant jeune homme ! » dit-elle.

Je ne voulus pas la contredire, et je lui offris de l'eau de Cologne, dont j'avais un flacon, comme un correctif à l'odeur que ses jolis doigts pouvaient avoir contractée en caressant le cheval de 700 guinées. « *Hélas!* pensai-je, ce jeune étourdi a fait une tendre impression. Lady Marie jouit d'une belle fortune. N'est-il pas

fâcheux qu'elle se laisse éblouir par un évaporé qui n'est qu'un composé d'affectation et de cosmétiques, et qui, après avoir follement dissipé sa fortune, ne respectera pas davantage celle de sa femme? Mais Milleflowers est un homme des plus à la mode, et il n'en faut pas davantage pour le caractère léger de ma belle amie. ».

Tandis qu'elle cherchait encore à le voir, elle aperçut un groupe de femmes vêtues du costume parisien le plus moderne et le plus élégant: « Voyez, me dit-elle, voilà tout ce que la soie, les plumes, les fleurs et la dentelle peuvent faire, et cependant on reconnaît à la manière dont elles crient en parlant, à ce qu'aucun domestique ne les suit, au brin de paille qui est encore attaché à la robe de l'une d'elles, qu'elles sont venues de *Fleet-street* ou de *Ludgate-Hill* * dans un fiacre, pour tâcher de jouer ici le rôle de femmes de haut parage. Et le prétendu élégant qui les accompagne? ne voit-on pas qu'il porte un si bel habit pour la première fois, et que ses bottes luisantes n'ont jamais pressé les flancs d'un cheval? »

Mistress Parkinson passa en ce moment près de nous dans sa calèche.

« Ma chère lady Marie, s'écria-t-elle, je suis suffoquée par la poussière, et j'ai les yeux fatigués de voir tant de gens du commun. Je crois que tout Londres est aujourd'hui ici, de-

* Autres rues de la Cité.

puis la chambre *des pairs* jusqu'aux habitans de la plus petite boutique de la Cité. Mais j'ai bien des nouvelles à vous apprendre. Les créanciers de la pauvre lady A*** viennent de la faire arrêter. Lord B*** a gagné son procès contre sa femme, et va faire prononcer le divorce; on doute même de la légitimité des enfans. Sir C*** est condamné à 10,000 livres de dommages et intérêts, et vient de partir pour le continent. Le représentant de notre bourg au parlement est complètement ruiné. Le jeune D*** a été appelé en duel, mais il a eu la prudence de n'arriver que trop tard au rendez-vous, et il avait fait prévenir un officier de police de s'y trouver d'avance. »

Elle continua à déchirer ainsi la réputation de toutes ses connaissances, et je m'aperçus que les domestiques qui étaient derrière les deux voitures *donnaient beaucoup d'attention* à cette partie de l'entretien. Lorsqu'elle se fut éloignée, je dis à lady Marie que je croyais que les gens du bon ton parlaient trop librement devant leurs domestiques, et que, par respect pour eux-mêmes et pour la société, ils devraient avoir plus de réserve à cet égard. Elle secoua la tête d'un air d'insouciance. « Nos domestiques! s'écria-t-elle, croyez-vous donc que leur intelligence puisse s'élever jusqu'à entendre quelque chose aux discours que nous tenons? » Je ne fus pas convaincu de la justesse de cette

idée, et j'eus par la suite de fréquentes occasions de me confirmer dans mon opinion.

Milleflowers revint en ce moment près de nous. Il offrit à lady Marie des billets pour un concert, et en me regardant il avait l'air de dire : « Tu es un heureux mortel! » Une espèce de scène muette se passa entre eux, et il dit ensuite avec une feinte indifférence : « Je viens de rencontrer sir Pierre Panemar, le nabab, et il jure qu'il vient de voir dans les jardins de *Kensington* (nous étions alors près de la porte) la plus belle Espagnole qu'on ait jamais vue. La chronique scandaleuse dit qu'elle est protégée par un certain pair ; d'autres prétendent que c'est la femme d'un riche bijoutier. Le fait est que chacun court pour la voir, et il paraît qu'elle en vaut la peine. »

Il me prenait par mon faible, car je suis grand amateur, *je l'avoue. Un joli tableau* fixe toujours mes regards, et j'aime à en repaître mes yeux, sans porter mes désirs plus loin. Je soupçonnai pourtant que c'était une manœuvre adroite, inventée pour se débarrasser de moi quelques instans. Mais en le supposant, je n'aime jamais à devenir importun. Je demandai donc la permission de descendre de voiture pour donner un coup-d'œil dans les jardins. Lady Marie ne fit aucune objection contre mon désir, elle ne témoigna pas la moindre envie de faire un tour de promenade, et me promit de

m'attendre jusqu'à ce que j'eusse régalé mes yeux de la vue de *la belle* inconnue. L'heureux Milleflowers offrit alors de prendre ma place jusqu'à ce que je revinsse, et cet arrangement parut satisfaire tout le monde. Je descendis de voiture; notre merveilleux en y montant déchira avec ses éperons la garniture de la robe de lady Marie, à qui cet accident ne fit rien perdre de sa belle humeur. Je lui conseillai de placer autour d'elle, à l'avenir, des chevaux de frise pour se défendre contre les attaques de la cavalerie, et elle me sourit *agréablement* en me disant: « Au revoir. »

Je cherchai inutilement *la bella senora* dans toutes les allées fréquentées du jardin, et quoique Milleflowers m'ait solennellement protesté depuis que le nabab l'y avait vue, je n'ai jamais douté de son mensonge. Je m'assis un moment sur le mur d'appui qui sépare les jardins d'avec le parc, et *j'entendis les propos de la valetaille* qui y était rassemblée *.

« Comment votre livrée vous va-t-elle, Jerry? demandait un laquais à un de ses camarades. Je vous réponds que vous ne ferez que l'essayer. J'ai servi autrefois votre vieille maîtresse, et je sais ce qu'elle vaut. Elle ne me laissait pas manger le pain de la paresse, et je n'ai

* *Il n'est pas permis à la livrée d'entrer dans les jardins de Kensington : les domestiques attendent leurs maîtres à la porte.*

pas eu un moment de repos tant que j'ai été à son service. Elle prend l'argent des cartes, et garde toutes les provisions avec autant de soin que le munitionnaire d'un vaisseau de guerre. Elle écrit tous les soirs sa dépense sur son maudit livre de comptes. Si vous parvenez à faire chez elle une guinée au-delà de vos gages, je consens que vous me mangiez tout rôti. Il est vrai que son vieux mari est assez bon homme, sourd et ivrogne, mais qui jamais ne se met en colère. » Un autre de ces misérables tint sur un de ses camarades et sur une dame très-respectable des propos qui m'exposèrent à une vive tentation de le bâtonner, et je me retirai, tant pour ne point y céder que pour ne pas en entendre davantage.

Je rejoignis la voiture de lady Marie, où Milleflowers me rendit ma place. Quand il fut parti, je plaisantai sur la course inutile qu'il m'avait fait faire. Mais ni mes plaisanteries, ni la garniture déchirée, ni le manque de principes de ce jeune fat, ne firent sur elle le moindre effet. Tout cela lui paraissait comme devant naturellement se passer ainsi dans le grand monde. Elle est pourtant sage, prudente, vertueuse, mais elle est en bon chemin, comme le dirait lady Parkinson, et j'en suis sincèrement fâché.

Il était cinq heures, et nous vîmes arriver dans le parc une troisième classe de person-

nages qui paraissaient avoir dîné, car leurs joues étaient ornées de ces vives couleurs que procurent le vin, le punch et d'autres liqueurs fortes. On voyait parmi ces nouveaux groupes des enfans dans de petits chariots traînés par des chiens ou par leurs papas ; d'autres portés dans les bras de leurs mères ; de gros maris, trapus et boursouflés ; de grandes viragos à qui de petits époux donnaient le bras d'un air soumis et respectueux, emblèmes de la subordination domestique.

L'instant où cette classe commence à paraître fait envoler tous les papillons brillans de la mode. C'est le moment où il faut songer aux plaisirs et aux travaux de la toilette. Je laissai ma belle amie s'occuper de ce soin et je suis persuadé qu'elle y aura trouvé plus de distractions que je n'aurais pu lui en procurer.

— N° IV. —

L'INCONNU.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens ; ils appréhendent de vivre.....
Le pauvre est bien proche de l'homme de bien.

LA BRUYÈRE.

Je m'étais établi à *Hamptoncourt* * : j'y étais attiré non par les portraits des belles de la cour de Charles II et des beautés plus modernes qui y récréent les yeux de la royauté, mais par le plaisir que je trouve dans les promenades solitaires de *Busky-Park* (à cause de l'habitude que j'ai de vivre dans le voisinage d'un palais), et *sur-tout par l'agrément* de n'être qu'à peu de distance de la capitale.

* Village à cinq lieues de Londres, où se trouve un château royal, célèbre par sa galerie de portraits, et bâti par le cardinal Wolsey, qui en fit présent à Henri VIII. Le château d'*Hamptoncourt* servit quelque tems de prison à l'infortuné Charles Ier. Après la mort de ce prince, Cromwel y établit sa résidence. Charles II, Jacques II, Guillaume III, l'habitèrent aussi. C'est dans ce lieu que furent d'abord déposés les célèbres cartons de Raphaël, qui devaient être exécutés en tapisserie. On voit encore dans le cabinet de la reine Marie, une tenture travaillée en entier de sa propre main.

En faisant ma promenade journalière, je remarquai plusieurs fois un vieillard de belle taille et de bonne mine, vêtu d'une redingote militaire à la mode, ayant une cravate de soie noire, du linge blanc comme la neige, des bottes bien luisantes, un air de dignité, une démarche noble, quelque chose, dans le regard, de fier sans être repoussant; l'aisance et la tournure des premiers rangs de la société.

C'était évidemment un militaire; mais il n'était pas de service au palais. Cependant je l'en vis sortir plus d'une fois, et je le regardai quelque tems comme un homme de qualité qui allait voir le noble duc qui y fait sa demeure. On pouvait le prendre pour un étranger de distinction; mais tout en lui annonçait un Anglais, et un Anglais bien né, et qui a voyagé. Les pauvres le regardaient avec respect; les petites filles s'arrêtaient pour lui faire une révérence; les jeunes garçons le considéraient avec admiration, et baissaient les yeux s'ils rencontraient les siens; les gens âgés lui cédaient le pas, et le saluaient plutôt par instinct que par réflexion; les personnes de la haute classe jetaient sur lui un coup-d'œil à la dérobée, et se disaient à demi-voix: « Voilà un vieillard comme il faut! qui peut-il être? quelque grand personnage qui veut garder l'incognito. » La politesse les empêchait de le regarder fixement, et même de se retourner pour le voir plus long-tems.

J'éprouvai moi-même pour lui une sorte de respect, une déférence mêlée d'intérêt, et une impression de curiosité qui devenait plus forte chaque fois que je le rencontrais. Je remarquai sur-tout qu'il rendait toutes les marques d'égards qu'il recevait avec une condescendance infinie, une grâce qui paraissait le résultat des avantages extérieurs qu'il possédait, combinés avec les qualités du cœur, laissant entrevoir en même tems un léger mouvement d'orgueil, mais de cet orgueil qui échauffe l'ame sans la consumer, qui élève au-dessus du vulgaire sans faire oublier l'humanité. J'observais aussi quelquefois en lui un regard d'inquiétude qui m'embarrassait. Était-ce crainte? Non. Le front élevé du vétéran repoussait ce soupçon. Était-ce l'inquiétude qu'il pouvait avoir d'être reconnu? Ses promenades habituelles au milieu de la journée ne permettaient pas de le croire. Sa conscience était-elle en proie au remords? Son air serein et tranquille, ses yeux bleus brillans d'une douce bonté quand il vous rendait votre salut, prouvaient que son ame était étrangère à toute bassesse.

Je résolus de faire connaissance avec lui; je l'accostai un jour à la promenade, et lui demandai quelle heure il était. Il me salua comme aurait pu le faire l'homme du meilleur ton dans le plus beau salon, et me répondit qu'une heure venait de sonner; il ne consulta pas sa montre

pour me faire cette réponse, et s'éloigna aussitôt.

Le lendemain, je m'assis près de lui sur un banc, et je réussis à l'engager dans une conversation qui ne roula que sur des sujets généraux. J'en fis autant tous les jours pendant une semaine, et enfin je pris assez de courage pour l'inviter à dîner, ajoutant que ma solitude et le plaisir que je trouvais dans sa conversation (car il parlait plusieurs langues et avait beaucoup voyagé) ajouteraient un grand prix à sa complaisance, s'il daignait accepter ma proposition sans que j'eusse rempli la formalité d'usage de porter ma carte à sa porte. Lui présentant alors une carte contenant mon nom et mon adresse, je lui dis que je serais toujours enchanté de le recevoir quand il le jugerait convenable.

Il m'assura de la manière la plus polie, avec un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon ame, qu'il était plein de reconnaissance pour une marque de distinction et de bonté si inattendue et si peu méritée, ajoutant qu'il en était d'autant plus flatté qu'il savait apprécier le sentiment qui m'avait dicté cette invitation. Sa physionomie prenant alors une expression sévère et un peu hautaine qui annonçait que son cœur était en ce moment combattu ; il finit ainsi : « Nous sommes deux solitaires ; mais une retraite absolue convient à mes habitudes actuelles ; d'ailleurs, si j'acceptais votre offre

obligeante, je ne pourrais me livrer au plaisir de votre société sans contracter l'obligation de vous faire, à mon tour, une invitation semblable, ce qui, à présent, me serait impossible. »

A ces mots, il me quitta précipitamment, paraissant ne pouvoir résister à sa sensibilité ; il ne les prononça même que d'une voix altérée, et à peine entendis-je celui d'*impossible*. C'était une sentence portée par un juge qui soupirait en la prononçant. Il appuya principalement sur le mot *impossible*, quoique prononcé d'un ton presque inintelligible. Les mots *à présent* auraient pu laisser quelque espoir ; mais *impossible* n'en laissait entrevoir aucun, et semblait dire *jamais*.

Il me salua de la tête et de la main en se retirant, et mes yeux le suivirent tant que je pus l'apercevoir. Sa taille noble et élevée semblait encore s'agrandir à travers les larmes qui brillaient dans mes yeux ; enfin, je le perdis de vue, et l'inconnu, mon ami de quelques jours, ayant disparu, je restai plongé dans une espèce de mélancolie.

Soit que vous ayez une ame sensible ou livrée au tourbillon de la mode et des plaisirs, soit que votre cœur triomphe dans une prospérité constante ou gémisse sous le poids de l'adversité, soit que vous viviez dans le sein de l'abondance, ou que vous souffriez tous les maux de la pau-

vreté, pardonnez, Lecteur, à la faiblesse d'un vieillard, et permettez-lui d'ôter un instant ses lunettes pour essuyer ses yeux humides. Souffrez qu'il réfléchisse un instant sur l'instabilité des choses humaines, ensuite nous reprendrons notre récit.....

Pendant trois jours de suite je me rendis dans le parc avec l'espoir d'y retrouver l'inconnu, mais toujours inutilement. Je fis les recherches les plus exactes pour découvrir qui il était; je n'y pus réussir. Je parvins pourtant à trouver le misérable logement qu'il avait quitté le dernier jour que je le vis. La maîtresse du logis me dit qu'il était arrivé chez elle à pied, et qu'il en était parti de même. Il n'avait d'autre bagage que le linge qui pouvait tenir dans un mouchoir de poche qu'il portait sous le bras. Jamais elle ne l'avait vu prendre un repas; mais elle l'avait rencontré plusieurs fois mangeant un petit pain dans une *allée déserte du parc. Depuis* quelque tems elle ne lui voyait plus une bague qu'il portait à son arrivée, et en concluait qu'il l'avait vendue pour exister. Elle était sûre qu'il manquait d'argent; cependant il avait toujours payé d'avance sa semaine de loyer. Il écrivait un grand nombre de lettres à des gens en place et aux ministres; mais jamais elle n'avait vu arriver une réponse. Elle croyait aussi qu'il avait essuyé un refus au palais d'*Hamptoncourt*. Elle ne pouvait dire où il était allé, ni ce qu'il était

devenu; mais elle était certaine qu'il avait trop de religion pour attenter à ses jours; d'ailleurs, le petit paquet de linge qu'il avait emporté prouvait que ce n'était pas son dessein.

Depuis cet instant jusqu'à ce jour je ne l'ai jamais revu, jamais je n'en ai entendu parler. T'ai-je donc perdu pour toujours, intéressant vieillard? Comblé des dons de la fortune, faut-il que je sois privé du seul plaisir sans mélange que je pourrais goûter ici-bas; celui de consoler ton cœur affligé, de te dédommager de tout ce que tu as dû souffrir, de te tranquilliser sur l'avenir! Riches de la terre, vous dont la volupté est la seule idole, les plaisirs de la table le seul bonheur, si jamais vous rencontrez un tel homme, ne remplissez votre coupe qu'à demi, bannissez de vos festins quelques superfluités, et faites tomber dans son sein, par une main inconnue, ce qu'il vous est si facile d'épargner; ne cherchez pas des excuses mensongères et frivoles pour vous dispenser de secourir votre frère; n'insultez pas la dignité d'une indigence vertueuse par une libéralité insuffisante, qui, en satisfaisant l'orgueil de celui qui donne, ne fait que proclamer la bassesse de son cœur et ajouter une épine à celles sur lesquelles le pauvre est déjà couché; que votre générosité soit égale à vos richesses, et montrez, en donnant, une humilité affectueuse proportionnée à l'élévation d'esprit de celui qui reçoit; car la

pauvreté ne fait rien perdre à l'éclat de la vertu, elle ne la fait pas déchoir du rang qui lui est dû, elle lui en assure un plus élevé.

Combien de fois, en cassant mes noisettes et en buvant mon verre de vin au coin de mon feu, mon vieux chien couché à mes pieds, et ma tabatière d'or sur la table, n'ai-je pas désiré que ce bijou inutile pût être fondu et passer dans la poche de mon inconnu! combien de fois n'ai-je pas souhaité pouvoir serrer sa main dans la *mienne*, le presser contre mon cœur, converser avec lui comme par le passé, et voir sur ses joues pâlies par les chagrins, le coloris du plaisir qui animait les miennes quand je l'écoutais! Mais les hommes sont condamnés à former bien des vœux qui ne doivent jamais s'accomplir!

— N° V. —

UNE ÉPOUSE.

Tous les trésors de l'univers ne sont rien auprès de ceux qui sont contenus dans l'amour d'une épouse. L'air me semble imprégné de bonheur quand j'approche seulement de la maison qu'elle habite.

MIDDLETON.

J'AI eu souvent occasion de remarquer le courage avec lequel les femmes supportent les revers de fortune les plus accablans. Les désastres, qui triomphent des forces morales et physiques de l'homme, semblent ne faire que développer leur énergie et leur donner un caractère d'élévation et d'intrépidité qui approche quelquefois du sublime. Rien n'est plus touchant que de voir une femme, naturellement douce et timide, dont la faiblesse semblait ne pouvoir se passer de la protection de l'homme, qui, dans les jours de la prospérité, tressaillait à la moindre inégalité qu'elle rencontrait dans les sentiers de la vie, s'armer tout-à-coup d'une force d'esprit surprenante, devenir, dans l'adversité, le soutien et la consolation de son mari, supporter avec une fermeté inébranlable les coups les plus cruels de la fortune.

Heureux celui qui voit autour de lui une famille réunie par les liens d'une tendre affection! Pourrait-on souhaiter un plus grand bonheur que celui que procurent une femme et des enfans? Si vous êtes heureux, ils partagent votre félicité; si vous éprouvez un revers de fortune, ils deviennent vos consolateurs. J'ai même observé plus d'une fois que le père de famille abattu par l'adversité, se relève plus facilement que celui qui n'a ni femme, ni enfans; d'abord, parce que la nécessité de pourvoir aux besoins des êtres qui attendent tout de lui l'arme d'un nouveau courage pour lutter contre le malheur et en triompher, mais, sur-tout, parce que le bonheur domestique, qu'on peut goûter même au milieu des privations, éveille son énergie, anime son espérance, soutient ses forces, en lui faisant voir, au milieu des débris qui l'entourent, un petit monde d'amour et de tendresse dont il est encore le monarque. Au contraire, celui qui n'a point une telle ressource tombe dans l'apathie, néglige de chercher les moyens de réparer ses pertes, se regarde comme abandonné de toute la nature, et ne trouve dans son cœur que solitude, ruines et désolation.

Je puis citer à l'appui de ces observations, un fait dont je fus témoin il y a plusieurs années. Leslie, mon intime ami, avait épousé une jeune personne douée d'autant de charmes que

de talens. Elle avait été élevée chez des parens très-riches, qui vivaient dans le grand monde, et qui n'avaient rien négligé pour son éducation. Il est vrai qu'elle était sans fortune, mais mon ami en avait une considérable : il faisait un commerce étendu, et il mettait son plaisir à satisfaire tous ses goûts, à prévenir tous ses désirs, à lui fournir les moyens de se livrer à toutes ces petites fantaisies que se permet une femme riche, quelque raisonnable qu'elle soit. « Je veux, disait-il, que la vie soit pour elle comme un heureux songe. »

La différence qui existait dans leur caractère ne servait qu'à établir entre eux plus d'harmonie. Leslie était naturellement sérieux et réfléchi, et il avait besoin de l'enjouement et de la vivacité de son épouse. J'ai souvent remarqué l'enthousiasme muet avec lequel il la regardait dans une société dont elle faisait les délices par son esprit et sa gaîté; au milieu des applaudissemens qui lui étaient prodigués, elle jetait un coup-d'œil sur lui pour chercher cette approbation sans laquelle il ne pouvait exister de véritable triomphe pour elle. Quand elle s'appuyait sur son bras, sa petite taille et son air de délicatesse faisaient un contraste agréable avec l'extérieur mâle et les formes vigoureuses de son mari. L'air de confiance et de tendresse avec lequel elle le regardait appelait sur le front de celui-ci une expression d'amour et d'orgueil en

se voyant le protecteur d'une aimable compagne que sa faiblesse lui rendait encore plus chère. Jamais couple ne marcha dans les sentiers fleuris de l'hymen avec une plus belle apparence de bonheur.

Malheureusement, toute la fortune de mon ami était placée dans le commerce, et il n'était marié que depuis quelques mois quand une suite de malheurs qu'il ne put prévenir le réduisit à un état voisin de l'indigence. Pendant quelque tems il renferma son secret dans son sein, et promena encore dans le monde un air soucieux et un cœur déchiré. Sa vie n'était qu'une agonie prolongée, et ce qui lui était le plus pénible, c'était la nécessité d'avoir le sourire sur les lèvres en présence d'une épouse qu'il ne pouvait se résoudre à accabler par la nouvelle de son désastre. Mais les yeux de l'affection sont clairvoyans. Elle remarqua son inquiétude, ses soupirs à demi étouffés, et ne se laissa pas tromper par les efforts impuissans qu'il faisait pour montrer de l'enjouement ; elle en conclut qu'il avait quelque chagrin secret. Elle mit en œuvre toutes les ressources que lui inspira sa tendresse pour écarter les soucis qui semblaient le dévorer, mais tout fut inutile, et elle ne fit qu'enfoncer plus avant le trait dont son cœur était percé. Plus il avait de motifs pour l'aimer, plus il se sentait déchirer en songeant qu'elle partagerait bientôt les chagrins qui le tourmen-

taient. « Encore quelques jours, pensait-il, et le sourire n'animera plus ces joues si fraîches; ces lèvres ne me feront plus entendre les accens de la gaîté; l'éclat de ces yeux sera terni par les larmes, et ce cœur qui n'a connu jusqu'ici que les palpitations du plaisir, battra, comme le mien, d'inquiétude, de crainte et de désespoir! »

Enfin il vint me voir, me fit l'aveu de la situation où il se trouvait, et le détail des causes qui l'avaient amenée. « Votre femme sait-elle tout cela? » lui demandai-je après l'avoir écouté avec attention. Cette question lui fit verser des larmes. « Pour l'amour du ciel, s'écria-t-il, si vous avez quelque pitié pour moi, ne me parlez point de ma femme. La pensée de ce qu'elle aura à souffrir me fait presque perdre la raison.

» — Il faut pourtant qu'elle le sache tôt ou *tard, lui dis-je, vous ne pouvez lui cacher cet* événement; elle peut en apprendre la nouvelle d'une manière plus dangereuse pour sa sensibilité. Il faut que vous la lui annonciez vous-même; les accens de l'affection la lui rendront plus facile à supporter. D'ailleurs, vous vous privez des consolations que sa tendresse vous offrirait; vous risquez de briser le seul lien qui puisse réunir les cœurs, *l'épanchement* sans réserve de toutes les pensées, de tous les sentimens. Elle s'apercevra bientôt que vous avez quelque secret pour elle. Le véritable

amour s'offense de la dissimulation ; il ne pardonne même pas à celui qui en est l'objet, de lui cacher un chagrin qu'il voudrait partager.

» — Mais, mon ami, comment lui porter un coup si sensible? comment lui annoncer que tous nos projets de bonheur ont échoué, que son mari est ruiné, qu'il faut qu'elle oublie tous les plaisirs de la vie, qu'elle renonce aux agrémens de la société, qu'elle partage avec moi l'indigence et l'obscurité? Comment lui dire qu'elle doit s'éloigner de la sphère dans laquelle elle brillait, dont elle faisait l'ornement, où elle fixait tous les yeux, où elle entraînait tous les cœurs? Comment pourra-t-elle supporter la pauvreté, après avoir passé sa jeunesse dans tout l'éclat de l'opulence? comment vivra-t-elle loin du monde, après avoir été l'idole de la société? ce sera pour elle le coup de la mort, et c'est moi qui le lui donnerai! »

Je ne voulus pas l'interrompre : la douleur doit avoir son cours, et on la soulage en en parlant. Quand son paroxysme fut un peu calmé, il retomba dans un morne silence. Je repris alors la parole, et cherchai à le convaincre avec douceur de la nécessité de faire connaître sa situation à sa femme. Il secoua la tête douloureusement, et me dit que cet effort lui était impossible.

« Mais comment la lui cacherez-vous? il est

important qu'elle en soit instruite, afin que vous puissiez prendre les mesures qu'exige votre changement de fortune. Vous ne pouvez conserver le même train de maison... Eh bien! qu'a donc de si pénible cette observation? ajoutai-je en le voyant faire un geste de désespoir; je suis sûr que vous ne faites pas consister le bonheur à afficher les dehors de l'opulence. Il vous reste des amis, des amis véritables qui ne vous estimeront pas moins dans l'infortune que dans la prospérité, et je ne crois pas qu'il vous faille un palais pour vous trouver heureux avec Marie. — Un palais! s'écria-t-il : la plus humble chaumière, le plus misérable réduit me suffirait avec elle. L'indigence n'a rien qui m'effraie; mais elle, mais elle, répéta-t-il avec un mouvement convulsif, comment soutiendra-t-elle?... »

» — Et pourquoi, lui dis-je en lui saisissant la main, pourquoi ne pas lui supposer autant de courage, autant de tendresse qu'a vous-même? Je vous dis, moi, que ce sera un nouveau sujet de triomphe pour elle; le malheur développera toute l'énergie de son caractère; elle sera heureuse de pouvoir vous donner une preuve qu'elle vous aime pour vous-même. Il existe dans le cœur d'une femme une étincelle de feu divin qu'on ne peut apercevoir au grand jour de la prospérité, mais qui brille d'un éclat céleste dans les ténèbres de l'adversité. Per-

sonne ne connaît *bien* l'épouse qu'il presse contre *son sein*, personne ne sait quel ange consolateur le Ciel lui a envoyé, avant d'avoir bu avec elle dans la coupe du malheur. »

Il y avait dans mon accent, dans ma manière de m'exprimer, dans le style figuré dont je me servais, quelque chose qui fixa l'attention de Leslie, et qui excita son imagination. Je connaissais mon auditeur, je vis l'impression que j'avais faite sur lui; je profitai de mon avantage, et je finis par le décider à aller ouvrir son cœur à son épouse.

Je dois avouer que, malgré l'assurance que j'avais montrée, je n'étais pas sans quelque inquiétude sur le résultat de cette communication. Qui peut entièrement compter sur la force d'esprit d'une jeune femme dont toute la vie s'est écoulée dans les plaisirs? Habituée à marcher dans *les routes semées de fleurs du grand monde*, sa vanité peut souffrir en se trouvant tout-à-coup forcée d'entrer dans un sentier obscur et épineux; elle peut sentir trop vivement l'absence d'un astre qui va s'éclipser pour elle. D'ailleurs, la ruine du riche, de l'homme répandu dans le beau monde, est accompagnée de mortifications qui sont inconnues dans un rang moins élevé. Ce ne fut donc qu'avec une certaine crainte que j'allai voir mon ami le lendemain matin. Il avait fait l'aveu si pénible. « Et comment l'a-t-elle supporté? lui-dis-je.

— Comme un ange. Cette nouvelle a paru la soulager. Elle m'a serré dans ses bras, et m'a demandé si ce n'était que cela qui me donnait un air chagrin depuis quelque tems. Mais la pauvre femme ne peut se faire une juste idée du changement que va subir sa situation. Elle ne connaît la pauvreté qu'en théorie, par ce qu'elle en a lu dans les poètes, qui ornent du plus brillant coloris l'amour dans une chaumière. Elle ne souffre encore aucune privation; elle n'éprouve pas le besoin de choses inutiles en elles-mêmes, si vous voulez, mais dont l'habitude fait une nécessité. Quand nous en viendrons à connaître par la pratique toute l'amertume de l'indigence, les humiliations qu'elle entraîne, c'est alors que l'épreuve deviendra sérieuse et terrible.

« — Mais, lui dis-je, à présent que vous vous êtes acquitté de la tâche la plus pénible, celle de faire connaître votre situation à votre épouse, vous ne sauriez en instruire le monde trop tôt. Cet aveu est mortifiant, sans doute; mais puisqu'il est insdipensable, plus vous retardez et plus vous diminuez les ressources qui vous restent. La pauvreté est moins à craindre que le désir d'afficher une opulence qu'on ne possède point. Rien de plus fâcheux qu'un combat entre une ame fière et une bourse vide. Pourquoi conserver un seul jour de trop un état de maison que vous ne pouvez plus soutenir? Ayez le cou-

rage de paraître *pauvre*, et vous désarmez la pauvreté *de son aiguillon le plus piquant.* »

Je trouvai le pauvre Leslie très-disposé à suivre mes avis sur ce point ; quant à son épouse, elle n'avait rien de plus à cœur que de se conformer à son changement de fortune.

Il vint me voir quelques jours après. Il avait vendu sa maison de Londres, et avait loué une chaumière à quelques milles de la capitale ; il venait d'y envoyer les meubles nécessaires ; ils *étaient simples et en petit nombre. Le splendide mobilier* qui garnissait son ancienne demeure avait été vendu ; il n'en avait réservé que sa harpe de la femme. Cet instrument, me dit-il, était lié de trop près avec le souvenir de ses premiers amours ; il ne pouvait oublier que les plus doux moments de sa vie avaient été ceux où il l'avait entendue en tirer des sons harmonieux, *accompagnés* de la voix la plus mélodieuse. Je ne pus que sourire de ce trait de galanterie d'un époux passionné.

Il allait alors rejoindre sa femme dans sa nouvelle habitation ; elle s'y était rendue de grand matin pour surveiller l'arrangement du mobilier. Je prenais le plus vif intérêt à ces deux aimables époux, et je lui proposai de l'accompagner. Mon offre parut lui faire plaisir. La soirée était belle ; nous fîmes ce petit voyage en nous promenant, mais il était absorbé dans une sombre rêverie et proféra à peine une parole.

« Pauvre Marie ! dit-il enfin en soupirant, presque sans s'apercevoir qu'il parlât.

» — Que lui est-il donc arrivé ? lui demandai-je.

» — Quoi ! me dit-il en me jetant un coup-d'œil d'impatience, n'est-ce donc rien pour elle que d'être réduite à cette déplorable situation ; d'être forcée de vivre dans une misérable chaumière, et de s'occuper des soins les plus vils dans une demeure si indigne d'elle ?

» — Ce changement a-t-il paru lui donner de l'humeur ?

» — De l'humeur ! Elle ne montre que douc[illegible] et résignation ; elle semble plus gaie que ceu[illegible] ais vue. Je ne trouve en elle que je ne l'ai jam[illegible] et consolation, prévenance, amour [illegible]

» — Femme admirable ! m'écriai-je. Vous vous dites pauvre, mon ami, jamais vous n'avez été si riche. Vous ne connaissiez pas tous les trésors que vous possédiez dans une épouse si estimable.

» — Ah ! si cette première entrevue était passée, je crois que je me trouverais soulagé d'un grand poids ! Mais voici le premier jour où elle a fait l'épreuve véritable de la pauvreté ; c'est aujourd'hui qu'elle est entrée dans une demeure si différente de toutes celles qu'elle a habitées. Elle a passé toute cette journée à arranger un mobilier d'une simplicité dont elle ne pouvait même se faire une idée. Pour la première fois, elle porte les yeux autour d'elle sans y rien aper-

cevoir qui lui rappelle le luxe dans lequel elle a *toujours vécu. En ce moment*, peut-être, elle *pense à tout ce qui lui manque*, abattue, *mécontente*, rêvant à tous les maux qui accompagnent *l'indigence*, et se livrant *à la* crainte *et à l'inquiétude pour l'avenir.* »

Ce tableau offrait bien quelque apparence de probabilité. Je n'osai y rien répliquer, et nous continuâmes à marcher en silence.

Bientôt nous quittâmes la grande route ; nous prîmes un chemin de traverse tellement ombragé de grands arbres, que cet endroit semblait une solitude parfaite, et nous aperçûmes la chaumière, notre [illegible] domicile des deux époux. [illegible] extérieur humble et modeste aurait [illegible] son génie de la poésie pastorale. [illegible] inspiré le de frappant ni d'élégant. Elle n'avait rien [illegible] élégant, mais elle était champêtre et agréable. Une vigne vierge tapissait une partie des murs, et un bouquet d'arbres en masquait l'autre. Une pelouse de gazon y conduisait, et je remarquai quelques pots de fleurs arrangés avec goût autour de la porte. Une haie vive entourait toute l'habitation ; nous entrâmes par une petite porte en treillage, et suivant un sentier circulaire à travers quelques bosquets, nous arrivâmes à la maison. Comme nous en approchions, nous entendîmes le son de la harpe. Leslie me saisit le bras ; nous nous arrêtâmes pour écouter, et nous reconnûmes la voix de Marie, qui chantait avec la simplicité la

plus touchante une romance que son mari avait toujours aimée.

Je sentais trembler la main de Leslie, qui s'appuyait sur mon bras. Il s'avança pour mieux entendre ; ses pas firent du bruit sur le sable qui couvrait l'allée : la musique cessa tout-à-coup ; une charmante figure parut un instant à une fenêtre, et le moment d'après mon ami était serré dans les bras de son angélique épouse. Elle était en robe blanche fort simple, portait à son côté quelques fleurs champêtres, et n'avait d'autres atours que sa fraîcheur et un sourire de satisfaction. Jamais je ne lui avais trouvé tant d'attraits. « Que je suis heureuse de vous voir, [illegible] George, s'écria-t-elle. Depuis plus de d'[illegible] vous guette, et j'ai été dix fois mon cher G[illegible] vous voir arriver. deux heures je [illegible] à la porte de l'enclos pour [illegible] J'ai mis la table sous un grand tilleul, derrière la chaumière ; j'ai cueilli d'excellentes fraises, je sais que vous les aimez ; et nous avons de la crème délicieuse. Que cette demeure me plaît ! Elle est si champêtre, si tranquille ! Oui, Georges, dit-elle en lui prenant le bras et en le regardant d'un air satisfait, oui, nous y serons bien heureux. »

Le pauvre Leslie était hors de lui. Il la pressa contre son cœur, et l'embrassa à plusieurs reprises, il ne pouvait parler, mais ses larmes s'exprimaient éloquemment.

Depuis ce tems, mon ami, quoiqu'à force

de soins et d'industrie il ait rétabli sa fortune et reparu dans un monde dont il fait l'ornement, m'a bien des fois assuré que jamais il n'a éprouvé un second moment de félicité semblable.

— N° VI. —

L'OFFICIER AUX GARDES

DE SERVICE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

.....Apricum
Oderit campum patiens, atque soli.
HOR.

Ce jeune Sybarite, qui craint le champ de Mars, la poussière et le soleil.

« HOFFMAN, vous m'éveillerez demain à six heures; je ne serai jamais à tems pour ma garde; et vous me préparerez les dernières bottes que Hoby m'a *faites. Songez bien que ce ne sont* pas celles à la Wellington, ni mes bottes de parure, ni aucune des six paires qui sont dans le cabinet; ce sont les dernières, celles dont les talons sont garnis en cuivre. Vous aurez soin de les frotter avec la cire luisante faite suivant la recette de lord B***, qui coûte si cher, dans laquelle il entre du marasquin, de l'essence de lavande, et qui produit un si beau vernis.

» Ecoutez! vous irez chercher mon uniforme chez Scott, et vous verrez s'il est bien ouaté sur la poitrine et sur les épaules; cela donne un

air de vigueur et de force qui convient à un militaire. Vous prendrez aussi dans la commode les pantalons qui m'ont été faits par le tailleur allemand que protége le prince Vanstinkerstein : n'allez pas les confondre avec ceux que m'ont fournis mes trois tailleurs anglais ou mon faiseur de culottes de peau.

» Ecoutez ! vous mettrez dans la poche de mon uniforme deux mouchoirs, un de batiste et un de Barcelonne. Qu'ils soient bien parfumés, sur-tout ; vous y mettrez aussi une tabatière d'or, non pas celle dont le dessus est ciselé, ni celle dont la forme est antique, ni celle que j'ai achetée au Palais-Royal à Paris, ni celle qui n'est que d'argent doré ; je veux celle qui porte une miniature représentant la Belle au bois dormant, et que cet Italien m'a vendue si cher.

» Ecoutez ! je prendrai mon cabriolet pour me rendre à la parade, car si j'y allais à pied je risquerais d'avoir de la poussière sur mes bottes, d'être coudoyé par quelque ramoneur, quelque porteur de charbon, qui souillerait mon beau drap écarlate français; et puis on a l'air si échauffé, les cheveux si en désordre, après avoir fait une telle course depuis *Harley-street* ! il vaut mieux arriver frais sur le champ de bataille.

» Écoutez ! je prendrai ma chaîne d'or de vingt guinées avec ma lorgnette, et vous n'oublierez pas de m'apporter dans la soirée ma robe de

chambre de soie et mes pantoufles brodées de Turquie, afin de jeter de la poudre aux yeux de mes camarades. Il me faudra aussi mon trictrac pour passer le tems, et mon chien barbet pour m'amuser. Vous pourrez prendre un fiacre, et vous m'apporterez encore mon violoncelle pour me distraire, et mon pupitre pour que j'écrive quelques billets doux datés du corps-de-garde; cela adoucira la rigueur des armes. Vous y joindrez aussi ma boîte à cigares, mon tube d'or, du tabac parfumé dans mon sac d'Allemagne, et ma pipe d'écume de mer. Cela me fera passer une heure, et rien ne donne l'air militaire comme de fumer.

» Écoutez! à l'heure de la toilette, il me faudra une chemise de percale à collet bien haut et bien empesé, avec mon grand uniforme, celui fait par Scott, qui se termine si bien en queue de pigeon. Vous m'apporterez pour le dîner ma tabatière organisée, et vous y mettrez du tabac du prince-régent. Je commencerai ma toilette à cinq heures et demie, afin de la faire à loisir, car il fait trop chaud pour se presser. Il me faudra mes bottes légères en maroquin, dont les semelles sont minces comme du papier, mes brosses à cheveux, trois serviettes de damas, de l'eau de rose pour mes yeux, toutes mes espèces de savon, de la cire blanche pour mes ongles, et mon beau nécessaire où tout est marqué de mes armes.

» Écoutez!... *Non*; vous pouvez vous retirer, mais *ne manquez pas* de m'éveiller à six heures *précises*..... Quel embarras que d'être de garde! »

Tels étaient les ordres que donnait un de mes jeunes cousins à son domestique la veille du jour où il devait monter la garde pour la première fois; et quoique ce fût pour lui un grand embarras, il eût été bien fâché de ne pas l'avoir, car il était enchanté de ce début, et complètement *épris de son brillant uniforme*. Voici le compte qu'il me rendit ensuite de la manière dont il passa cette journée mémorable.

« Je fis quarante-quatre fois le tour de *Saint-James-street* et de *Pall-Mall*. J'envoyai mon domestique chercher ma montre à secondes, et je calculai le tems qu'il faut pour aller de chez Hoby au palais de *Saint-James* *. J'entrai chez Parslow, *et je perdis quelque argent au billard*: la main me tremblait comme le diable. Je bus quelques verres de liqueur et je pris trois gla-

* Des murs massifs et des créneaux donnent à ce palais l'apparence d'une forteresse. Depuis l'incendie de *White-Hall*, en 1698, les rois d'Angleterre y ont fixé leur résidence. Cependant ce palais est presque abandonné aujourd'hui pour l'hôtel de *Buckingham* (*the Queens-Palace*). Les appartemens de *Saint-James* sont ornés avec une magnificence qui contraste avec l'assemblage gothique et dépourvu de toute espèce d'architecture du palais destiné à la demeure d'un souverain au milieu d'une capitale riche et florissante.

ces pour me rafraîchir. Je parlai à vingt-deux jolies femmes, et je saluai cinquante-un équipages. J'y gagnai un torticolis. Je causai vingt minutes avec lady Marie, appuyé sur la portière de sa voiture, devant la porte du café de White, ce qui me rendit l'objet de l'envie universelle. Je jouai un air de violoncelle, et je passai une heure à apprendre à mon chien l'exercice et à fumer une pipe, afin de lui donner une éducation militaire. Je lus le calendrier des courses et le *calcul des probabilités* ou *l'art de parier avec avantage*. J'entrai à *Horse-Guards* *; j'y trouvai un coquin de créancier qui était venu relancer mon ami Bellamour ; nous le jetâmes à la porte. Je fis une partie de trictrac, et je régalai de quelques liqueurs mes camarades de garde. Nous dînâmes ensemble très-gaîment. Étant entre deux vins, nous entrâmes dans quelques maisons de jeu. J'y *perdis dix guinées* : heureux d'en être quitte à si *bon marché*, car une fois j'en perdis cent. Je rencontrai lord Somerfield et Dick-Dandy entre les mains des watchmans ; je mis bravement l'épée à la main, et

* Hôtel des gardes à cheval. Lorsque le roi est à *Saint-James*, deux gardes à cheval sont en faction sous des arcades pratiquées dans deux pavillons, de chaque côté de la porte d'entrée. Cette porte conduit à une troisième arcade qui mène au parc de *Saint-James*. C'est celle par laquelle le roi se rend à la chambre des pairs et en revient.

je dispersai cette canaille. Je vis dans le parc de *Saint-James* le lever du soleil. Beau spectacle, de par *Jupiter!* J'écrivis une douzaine de billets doux, je donnai autant de rendez-vous, à la moitié desquels je ne me rendis pas; je bivouaquai une heure sur trois chaises, et je fumai une pipe qui ne me convint pas. On me releva de garde, je rentrai chez moi, et je dormis jusqu'à l'heure du dîner. »

Il n'est pas nécessaire de faire un commentaire sur la vie utile de mon jeune cousin, et sur la nature active de son service. Il a cependant un excellent cœur, mais il est fort jeune, et malheureusement aussi beau garçon qu'il est plein de vanité. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le corriger d'une fatuité portée à l'excès, mais tout a été inutile. Il fait peu de cas de la génération qui va disparaître; il rit de ce qu'il appelle *la vieille école*, et de moi plus que de qui que ce soit.

Je cherchai à lui démontrer qu'il avait futilement employé son tems, et que, même en étant de garde, on peut le passer d'une manière plus utile et plus agréable. Je lui représentai qu'on pouvait en pareil cas lire des ouvrages instructifs, dessiner, jouer de quelque instrument, apprendre une langue; qu'on donnerait un excellent exemple en lisant des livres de tactique, de mathématiques, des histoires de campagnes. Mais mon élégant cousin sembla croire que tout

cela était impossible à Londres, et fort au dessous d'un officier aux gardes. *Il ajouta* que les gardes se comportaient en compagnie aussi bien que quelque autre troupe que ce fût; *qu'il* était assez tems d'étudier quand on était en service actif, et *qu'il était plus content* de sa première garde que s'il était revenu du champ de bataille couvert de gloire.

Il se regarde maintenant comme complètement lancé dans le grand monde; comme ayant été *frappé du dernier sceau* de la mode par son grade d'officier aux gardes. *Il m'assura que ses* camarades le regardaient comme une recrue promettant beaucoup, comme un excellent compagnon; qu'ils disaient qu'il ne sentait pas le vert, qu'il portait l'uniforme aussi bien que s'il y eût été habitué depuis un an; qu'ils avaient trouvé ses liqueurs excellentes; qu'on lui avait offert un cheval de selle pour sa pipe d'Allemagne, qui est *magnifique*, et *qu'il* a achetée soixante guinées du fameux M. Hudson; qu'il avait donné à une douzaine d'entre eux la recette du vernis dont il se servait pour ses bottes; qu'on avait universellement admiré son goût; que son chien avait été regardé comme le cédant de bien peu à *Munito*; enfin, qu'il avait reçu une foule d'invitations, et que son admission devait être proposée dans les premiers clubs de la ville.

Tout cela veut dire, en bon anglais, que mon

pauvre cousin est enrôlé sous les bannières de la mode, qu'il est devenu une recrue du plaisir, un aspirant à imiter les grands ; qu'il verra la fin d'une fortune honnête, qu'il sera la dupe des joueurs, en un mot, qu'il est sur le grand chemin de sa ruine. La paix est une circonstance malheureuse pour lui : un emploi militaire en pays étranger, les années et l'expérience, seraient le meilleur remède à la fièvre de briller qui le tourmente, et le seul moyen d'arrêter son extravagance, puisqu'il ne veut pas écouter mes représentations.

— N° VII. —

CINQ ANS DE MARIAGE.

Amor et mella et fella est fecundissimus.
PLAUT.

L'amour est la source des plus grands plaisirs et des plus grandes peines.

UN jour que je passais dans *May-Fair*, je vis sur une porte un nom qui me rappela un de mes amis que je n'avais pas vu depuis près de cinq ans *. Il était alors à Weymouth, où une jeune fille charmante, que j'appellerai *Caroline*, se trouvait à la même époque avec sa famille, pour prendre des bains de mer. Vénus, quand elle sortit du sein des ondes (je choisis une comparaison convenable au lieu de la scène) ne pouvait briller de plus de jeunesse et de beauté.

Mon ami, qui demeure aujourd'hui dans *May-Fair* **, en devint éperduement amoureux,

* Les maisons de Londres sont fort petites, afin que chacun puisse avoir la sienne. C'est un usage assez général que de placer sur la porte de chaque maison une petite plaque de cuivre sur laquelle est gravé le nom de celui qui l'habite.

** Belle rue de Londres, située près d'*Oxford street*, du côté d'*Hyde-Park*. Elle est habitée par des lords, des

et fit pour elle plus d'extravagances que je n'en ai jamais lues dans aucun roman. Il passait la moitié des nuits sous ses fenêtres; lui donnait des sérénades; faisait des vers pour elle; restait seul dans un coin, lorsqu'il allait à un bal où elle se trouvait, à moins qu'il ne dansât avec elle; ses yeux étincelaient d'impatience quand il la voyait parler à un homme, et j'en vis sortir des larmes de dépit, un jour qu'elle dansait avec un jeune officier de marine. Il a employé une rame de papier à lui écrire des billets doux, et il s'est battu deux fois en duel pour elle.

Caroline n'était ni moins romanesque, ni moins éprise. Elle passait les journées entières à se promener avec lui; portait son portrait caché dans son sein; marquait tout son linge avec ses cheveux, lui écrivait tous les jours, quoiqu'il ne s'en passât aucun sans qu'elle le vît deux fois; enfin elle s'afficha dans toute la ville comme son amante.

Le père de mon jeune ami était fort riche, n'avait que ce seul fils, et ne se souciait pas de lui donner pour épouse la fille d'un pauvre baronnet qui avait cinq enfans. Mais l'opposition ne fit que fournir de nouveaux alimens à leur flamme, car la contrainte et les défenses ne manquent jamais de donner une activité plus

membres des deux chambres, et par la haute bourgeoisie. *May-Fair* est à Londres ce qu'est la Chaussée-d'Antin à Paris.

vive au feu de l'amour. Je devins le confident du jeune homme et de son aimable maîtresse, et je fus chargé de jouer le rôle de médiateur entre les deux familles.

Le jeune homme assura son père qu'il se tuerait si on ne lui accordait pas sa bien-aimée. Caroline dit au sien qu'elle avait fait vœu de célibat, si elle n'épousait pas l'amant de son choix. J'employai quelques autres argumens qui n'étaient peut-être pas péremptoires, mais enfin ils réussirent; les parens donnèrent leur consentement, et l'heureux couple fut uni par les nœuds de l'hymen.

Immédiatement après leur mariage, ils partirent en chaise de poste pour le Devonshire, où ils passèrent *le mois de miel*, le premier mois du mariage. Chemin faisant, ils m'écrivirent une lettre dans laquelle ils me nommaient le meilleur de leurs amis, l'auteur de leur félicité, un bienfaiteur à qui ils ne pourraient jamais témoigner assez de reconnaissance.

A peine la mariée avait-elle alors seize ans, le mari n'en avait que vingt-deux. Un an après, le père de celui-ci paya sa dette à la nature, et laissa son fils héritier d'une fortune brillante, seule chose qui parût manquer à la félicité du jeune couple.

Comment se fit-il qu'ils me perdirent de vue, moi le meilleur de leurs amis, plus que leur père, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer.

Mais ils passèrent une année dans un heureux tête-à-tête dans le Devonshire, et voyagèrent ensuite pendant plus de trois ans dans plusieurs parties du continent. J'avais appris qu'ils avaient plusieurs enfans, et je frappai à leur porte avec confiance, persuadé que j'allais voir le tableau du bonheur conjugal.

Le domestique qui vint m'ouvrir était au service de son maître depuis dix ans. Il me reconnut sur-le-champ. « Ah! Monsieur, s'écria-t-il en m'apercevant, quel plaisir mon maître et ma maîtresse auront à vous revoir! » Et il monta les escaliers quatre à quatre pour m'annoncer; la joie brillait dans ses yeux.

Je trouvai le couple amoureux assis devant une table en acajou, l'un tourné à droite, l'autre à gauche, sans cependant avoir l'air de se fuir ni de bouder. La dame dessinait un patron de broderie pour une garniture, et le mari lisait un journal déployé sur la table, et sur le coin duquel il avait le coude appuyé.

Cinq années n'avaient fait que donner aux charmes de Caroline l'éclat de la maturité, et ce tems n'avait produit aucune altération dans les traits de son époux, qui était et qui est encore un fort bel homme. Mais je ne trouvai plus dans la physionomie de chacun d'eux l'expression que j'y avais remarquée autrefois. Caroline était alors gaie, vive, maligne, tendre et passionnée, et je ne lui voyais maintenant

qu'un air pensif et intéressant. Elle inspirait jadis le désir et l'admiration; aujourd'hui, elle ne faisait éprouver que la compassion et le regret. Son mari respirait alors le dévouement, l'enthousiasme, la fureur de l'amour, et je n'apercevais en lui à présent que des traces d'humeur, de mécontentement et d'ennui.

« Quel changement! pensai-je, et quelle peut en être la cause? »

Aux pieds de sa mère, un enfant d'environ trois ans jouait avec des fleurs, et un autre, plus jeune, dans les bras de sa nourrice, placé devant une glace, souriait à son image et semblait vouloir la caresser de sa petite main.

« Quoi! c'est vous, notre ancien ami! s'écria le mari d'un ton qui annonçait la surprise plutôt que l'émotion d'une joie bien vive.

» — Comment vous portez-vous? me dit Caroline en se levant à la hâte et en m'offrant la main. Ses yeux brillèrent un instant, ses joues changèrent de couleur plusieurs fois, et ses lèvres tremblèrent comme si elle avait lutté contre quelque sentiment intérieur qu'elle ne pouvait vaincre. « Je suis ravie de vous voir, continua-t-elle; » mais il était facile de voir que sa joie était modérée.

» Eh bien! me dit le tendre époux, vous le voyez, me voilà un vieux mari, avec tous les soucis du monde, et un tas de marmots autour de moi; vous ne voyez ici que la moitié de mes petits monstres.

» — Monstres! m'écriai-je, en baisant le front de l'aîné, *qui se trouvait près de moi*. Charmantes *créatures*! Je ne crois pas avoir jamais vu *de si* jolis enfans!

» — *Il* ne pense pas ainsi, dit Caroline en appuyant sur ce mot *il* comme *si elle* eût voulu me dire : Vous voyez comme il est ingrat et injuste.

» — Non, certainement, reprit-il, et mon ami penserait comme moi, s'il savait combien ils sont bruyans, tourmentans, *insupportables*.

» — *Ils n'en ressemblent* que mieux à une certaine personne, dit Caroline. »

Ici le plus jeune des enfans brisa d'un coup de clef une belle glace devant laquelle il se trouvait.

« Au diable l'enfant! s'écria le mari; il fait toujours quelque malheur; emportez-le, nourrice. »

Le petit Henri, qui était près de la table, se mit à courir pour aller voir la glace cassée, mais dans sa précipitation il renversa une écritoire, et l'encre se répandant sur la table, coula sur des papiers qui s'y trouvaient, et tacha un mouchoir de belle mousseline blanche.

« Emmenez aussi ce petit démon » cria le père à la nourrice.

« *Ainsi* que sa mère, dit Caroline. *Traiter* ainsi vos enfans! Je suis surprise que vous ne nous jetiez pas tous par la fenêtre. »

A ces mots elle fondit en larmes, et se tournant vers moi : « Je vous demande pardon, me dit-elle, de vous recevoir ainsi après une si longue séparation, mais ce n'est pas ma faute. Vous m'avez connue heureuse ; mais, à présent.... Il y a des hommes qui ne méritent pas d'avoir des enfans.... » La voix lui manqua, et elle sortit de l'appartement.

Mes yeux ne purent s'empêcher d'adresser un reproche au mari, et je lui dis avec un ton de sévérité qui ne m'est pas habituel : « Je suis très-fâché de m'être trouvé à une pareille scène, Monsieur. »

Il me comprit parfaitement, et me dit d'un air confus et chagrin : « En vérité, mon cher ami, je regrette de m'être emporté ainsi ; car j'aime mes enfans, et ma femme aussi, ajouta-t-il d'un ton moins assuré et qui permettait le doute ; mais ils sont si importuns, elle est si extravagante, si folle de plaisirs, que véritablement cela me tourne l'esprit. Voyez tous ces mémoires ! dit-il en me montrant quelques papiers qui étaient sur la table.

» — Et vous, lui dis-je d'un ton moitié amical, moitié courroucé, vous êtes si impétueux que vous forcez Caroline à fuir votre présence. Comment voulez-vous qu'elle vous conserve sa confiance, qu'elle n'aille pas chercher ailleurs des plaisirs coûteux ? C'est ainsi que le tems, l'amour et l'argent s'envolent à-la-fois. »

Alors changeant de conversation, je lui fis quelques questions indifférentes ; je lui demandai depuis quand il était à Londres, où était la famille de sa femme. Puis prenant la broderie de Caroline, je saisis cette occasion pour faire l'éloge de son ouvrage.

« Pas mal, me dit-il ; mais c'est pour sa parure, elle ne songe qu'à cela. Ses marchandes de modes, ses couturières et ses marchands de dentelles me ruinent. Quand un homme, continua-t-il en prenant un ton de prédicateur, ne cherche que la beauté en se mariant, il embrasse une ombre quand il croit tenir une substance. »

Ma patience était à bout. Regardant à ma montre, je lui dis que j'étais obligé de le quitter, et que j'espérais qu'il effacerait par sa tendresse la fâcheuse impression que le cœur de son épouse devait avoir reçue, et qu'à ma prochaine visite je ne trouverais chez lui qu'harmonie et bonheur.

Je voyais clair dans toute cette affaire. La possession d'une réunion de charmes avait été le le seul but de ce Roland furieux et amoureux. Maintenant que l'attrait de la nouveauté n'existait plus, son caractère naturel avait repris son empire. D'une autre part, sa femme, négligée par son mari, avait contracté le goût de la parure et de la dissipation, et il lui manquait un ami sincère, un tendre époux, pour la délivrer de la chaîne des plaisirs, et lui inspirer le goût

des devoirs d'une mère de famille. Si je n'avais été déjà bien déterminé à ne jamais me charger des liens du mariage, cette scène aurait suffi pour me condamner à jamais au célibat.

— N° VIII. —

IL N'Y A PERSONNE.

Ferreus orantem nec quicquàm, janitor, audis.
Roboribus duris janua fulta riget.

OVID.

Un portier inexorable reste sourd à mes prières, et les portes épaisses se ferment avec rigueur.

« J'EN suis enchantée! me dit lady L***, pendant que sa voiture s'éloignait de la porte de la comtesse douairière de V***. C'est la femme qui m'aurait joué le plus mauvais tour en me recevant. N'est-ce pas une perfidie que de vous dire qu'une personne est chez elle, quand vous n'avez pas la moindre envie de la voir, quand vous avez complètement disposé de toute votre matinée, quand vous n'avez pas préparé une conversation pour les trois minutes que la bienséance vous oblige à rester; enfin, quand vous avez calculé que vous n'auriez qu'à laisser votre carte? Dans le fait, quelles personnes à la mode trouve-t-on jamais chez elles? Autant vaudrait chercher une duchesse lisant un sermon à ses enfans, ou brodant une robe pour quelque saint. Combien de raisons pour

faire dire aux personnes qui viennent vous voir qu'il n'y a personne, *tandis qu'il n'en existe aucune pour les recevoir ?* »

Je fis un geste de la tête qu'elle put prendre pour une approbation ; mais la conversation fut interrompue quelques instans par le passage d'une calèche dans laquelle était une femme bien parée, qui adressa à ma noble compagne le sourire le plus agréable, auquel celle-ci répondit par un regard qui semblait dire : « Vous voilà donc ! que je suis ravie de vous voir ! vous lisez dans mes yeux toute *mon affection* pour vous. Je suis enchantée de vous trouver toutes les apparences *du bonheur et de la santé.* » Et cependant rien de tout cela n'était dans sa pensée.

« Quel épouvantail ! s'écria-t-elle dès que la calèche fut passée. Cette femme est absolument ma bête noire ; je vous en dirai la raison *un autre jour.*

» Mais continua-t-elle, pour en revenir à ces mots charmans, *il n'y a personne*, ils sont plus utiles dans le monde que vous ne pouvez l'imaginer.

» — Grand merci, pensai-je, de l'idée que vous avez de mon ignorance, et de la peine que vous voulez bien prendre de m'instruire.

» — Si une femme à la mode était chez elle dans la matinée, poursuivit-elle, il faudrait bien qu'elle fît quelque chose, ne fût-ce que

recevoir des visites ou lire de nouveaux ouvrages, ce que, par parenthèse, je ne manque jamais de faire par procuration ; car Anne, pauvre parente de milord, à qui Dieu puisse envoyer un mari! les lit pour moi pendant que je suis à ma toilette, et m'en rend compte ensuite. D'ailleurs, à moins que votre portier ne soit un Lavater, ou cet homme aux protubérances, dont j'ai oublié le nom, et qui, d'après la conformation de votre tête, vous connaît parfaitement en cinq minutes, les méprises les plus embarrassantes auraient lieu tous les jours ; nous ne portons pas écrit sur le front ce que nous sommes ; et grâce à la confusion des rangs, occasionnée par la mise, il serait impossible de distinguer une duchesse d'une marchande de modes, un histrion d'un *fashionable*. »

Je lui demandai ici la permission de lui faire observer qu'il existait pourtant certaines personnes qui portaient leur caractère gravé sur leur front.

« Par la plume de quelque femme qui écrit des romans, me dit-elle. — Non, lui répondis-je, mais par la main de la nature elle-même ; et il est heureux pour vous, Milady, qu'il en soit ainsi.

» — Fadaises ! s'écria-t-elle en paraissant vouloir m'empêcher de poursuivre, mais évidemment satisfaite de ce que je venais de dire. Je déteste les complimens autant que d'être

trouvée chez moi. *Il n'y a personne*, est comme un armistice avec l'ennemi ; il vous donne le tems de réfléchir sur vos opérations et de les combiner.

» D'ailleurs, vous trouverez certain plaisir à parcourir une fois par mois les cartes qu'on a laissées à votre porte ; cela même n'est pas sans quelque utilité. Par exemple, lord B*** : il ne sera jamais reçu ; il ne veut que satisfaire sa vanité en se faisant passer pour ami de la maison. Mistress Idle : il faut que j'envoie ma voiture porter une carte chez elle. Elle est venue chez moi je ne sais combien de fois sans que je lui aie rendu sa visite. Sir John : un vieux bâton rompu ; mais le tems des élections approche, et il faut que je rappelle à milord de l'inviter à dîner. Lady Keen : cette carte est une manière adroite de me rappeler une dette de jeu. *J'ai perdu mon sang-froid en même tems que mon argent.* Je ne veux plus jouer si gros jeu. M. Moneylove : un créancier ! jamais je ne serai au logis pour lui. M. Mac-Alpin : c'est une grâce qu'il veut obtenir de milord par mon intercession. Je chercherai quelque réponse évasive en belles phrases qui semblent tout promettre et qui n'engagent à rien. Je chargerai le jeune Ruminate de me la rédiger, et je me débarrasserai ainsi de l'importun Ecossais.

Vous voyez combien il résulte d'avantages

de ces mots si simples : *Il n'y a personne.* Ils mettent un membre du parlement en état de préparer d'avance la réponse qu'il devra faire lors d'une seconde visite ; ils lui rappellent une lettre insignifiante que les convenances l'obligent d'écrire à celui dont il lit le nom ; ils lui permettent de défendre sa porte à l'homme à qui il a fait des promesses qu'il ne peut tenir, ainsi qu'au créancier qu'il ne veut pas payer.

» *Il n'y a personne*, délivre le noble et le riche d'une foule de visites embarrassantes, de bons parens, bien affectueux et bien pauvres, de marchands importuns, de gens qui viennent demander des secours ou des services, de personnes que le désœuvrement amène, d'autres enfin qui viennent vous solliciter pour des souscriptions et des associations de bienfaisance. C'est bien assez de leur faire l'honneur de mettre son *nom sur leur liste*, *sans leur donner* encore son tems.

» *Il n'y a personne*, empêche bien des méprises. Par exemple, la visite faite à milord, quand on la destinait à milady. Est-il question d'un grand bal, d'un dîner ministériel ? vous envoyez votre carte ; elle rappelle votre souvenir, et fait penser à vous inviter. Une carte envoyée pour s'informer de votre santé, vous fait songer qu'il faut enfin faire enlever la paille accumulée devant votre porte, et que vous y avez laissée pour inspirer plus d'intérêt ou en prolonger la

durée. Celle qu'on vous envoie en quittant la ville vous assure du départ d'une connaissance importune : vous pouvez alors l'accabler de civilités et de politesses, puisque vous allez en être débarrassé. La carte de l'artiste et du médecin vous annonce que le premier désire votre protection, et que le second espère que vous aurez besoin de lui. Ces deux espèces de personnes occasionnent des dépenses inutiles, mais servent à vous faire passer le tems en satisfaisant vos fantaisies. L'un orne votre maison de bustes, de portraits, de dessins; l'autre vous guérit de vos maladies imaginaires, en vous ordonnant quelque remède à la mode.

» Ces mots : *il n'y a personne*, mettent le beau monde en état de rendre d'innombrables visites sans sortir de chez soi, en envoyant une voiture vide porter des cartes, et d'en recevoir *tout autant sans perdre de tems, sans* avoir l'embarras d'un instant de conversation. Cet usage étend considérablement le cercle de vos connaissances, car il en faut distinguer de trois classes : celles avec qui l'on ne fait qu'un échange de cartes, et qu'on ne connaît probablement pas de vue; celles qu'on voit les jours de bals, d'assemblées, de *rout*, et qui servent d'ameublement de salon; enfin, celles que vous voyez habituellement, et dont la société vous convient.

» Si l'on ne faisait pas dire à sa porte : *Il n'y*

a personne, ce cercle se trouverait, au contraire, fort rétréci. Il faudrait sacrifier une grande partie de son tems, risquer de recevoir des mendians, des créanciers, de pauvres parens, des désœuvrés; prendre sur les heures destinées à la toilette, en un mot s'exposer à mille inconvéniens. Pour moi, l'air incertain d'un portier sans expérience et peu accoutumé à mentir, suffit pour me jeter dans une angoisse mortelle; car, je le répète, le plus mauvais tour qu'on puisse jouer à quelqu'un, c'est de ne pas lui faire dire : *Il n'y a personne.* »

Elle n'avait pas encore épuisé ce sujet, quand la vue d'un petit chien qu'un homme proposait aux passans d'acheter, et dont le col était orné d'un ruban rose, donna un autre cours à ses idées.

« Je veux avoir ce joli bijou! s'écria-t-elle.

» — *Lequel? lui demandai-je en voyant* sur le trottoir plusieurs merveilleux qui la lorgnaient? » Elle me montra l'objet de son admiration, et le marché fut bientôt conclu. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le jeune *Pouf*, c'était le nom du chien, était un compagnon de voiture fort désagréable : après avoir eu ses quatre pattes imprimées sur mon pantalon blanc, et avoir été mordu deux fois, je tirai ma montre, et feignant d'être surpris qu'il fût si tard, je prétextai un rendez-vous, et demandai à la belle lady la permission de la

quitter, attendu que j'aurais déjà dû être dans *Berkle-square*. Elle me rendit ma liberté; je rentrai chez moi, et voulant mettre sur-le-champ par écrit ma conversation avec elle, je recommandai à mon domestique de dire à tous ceux qui pourraient se présenter à ma porte dans cette soirée : *Il n'y a personne*.

— N° IX. —

LE ROMAN.

Quelle est cette belle, à l'air tendre, au maintien gracieux et languissant ?..... Ah! mon cœur, mon pauvre cœur, prends garde à toi.

YOUNG.

J'AVAIS souvent remarqué deux jolies sœurs descendre d'un bel équipage dans *Hyde-Parck* entrer dans les jardins de *Kensington* *, y passer

* Ces jardins prennent leur nom d'un village situé à deux milles de Londres. Le plan en a été tracé par Lenôtre. Ils ne sont remarquables par aucune beauté particulière ; mais *leur étendue, le soin avec lequel ils sont entretenus, et sur-tout leur proximité des plus beaux* quartiers de Londres, y attirent une foule sans cesse renaissante. Delille les a célébrés dans son poème des *Jardins* :

..... De Kensington tout cherche la montagne.
. . . . . .
Le hardi cavalier qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, disparaît dans des torrens de poudre ;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars ;
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,
Tels que, dans l'Elysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers, glissant sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon ;
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphyre et frais comme l'Aurore,

trois ou quatre heures, faire rester leur voiture pour les attendre, et venir ensuite la rejoindre avec un air de mélancolie et d'accablement. Ce qui me paraissait le plus extraordinaire, c'est que depuis le moment où elles entraient dans les jardins, jusqu'à celui où elles en sortaient, on ne les voyait nulle part. Je m'y promenais quelquefois des heures entières sans jamais les rencontrer.

Un jour, je résolus de les guetter de plus près; je les suivis lorsqu'elles entrèrent dans les jardins, et je les vis s'enfoncer dans le plus épais du bois, où elles disparurent bientôt à mes yeux. Je m'assis alors dans un cabinet de verdure, et réfléchis sur les divers motifs qui pouvaient leur faire chercher une solitude si profonde; je lus quelques journaux que j'avais apportés, et après avoir passé deux heures de cette manière, m'apercevant qu'il était plus tard que je ne pensais, je traversai le bois pour arriver plus vîte à l'une des portes du jardin.

Je ne pensais plus aux deux sœurs, quand je les aperçus au plus fourré du bois, seules, assises sur le gazon, et versant des larmes en

Des roses du printems en jouant se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil
Pour la première fois saluer le soleil.....

abondance. Quelle pouvait être la cause de leur chagrin? Mille idées différentes se présentèrent successivement à mon esprit ; je résolus de les aborder, de leur demander le sujet de leur affliction, et de leur offrir tous les secours qui pouvaient dépendre de moi. Il me semblait que mon âge m'autorisait à une démarche qui, dans un jeune homme, aurait pu paraître indiscrète. Elles étaient si absorbées dans leur douleur, qu'elles ne m'aperçurent que lorsque je n'étais plus qu'à quelques pas. L'une d'elles poussa à ma vue un cri si perçant, qu'effrayé à mon tour je restai un instant immobile ; toutes deux se levèrent précipitamment ; prirent la fuite comme de jeunes faons poursuivis par des chasseurs, laissant à la place quelles avaient occupée un livre entr'ouvert et un mouchoir blanc.

Daphné, poursuivie par Apollon ne fuyait pas avec plus de vîtesse ; mais je n'étais ni Phébus, ni Zéphyre, ni l'Amour ; je n'étais ni un fou, ni un chevalier errant, et je n'avais ni le désir, ni la possibilité d'atteindre à la course les deux beautés qui m'échappaient. Je regrettai de les avoir troublées dans leur solitude mélancolique, et je ramassai les trophées qui étaient restés en mon pouvoir. Je les appelai pour les leur rendre ; je leur fis signe de m'attendre, j'agitai en l'air le mouchoir blanc en signe de drapeau de paix ; mais elles ne virent pas mes signaux ; elles continuèrent à fuir avec

la même rapidité ; enfin, au bout de quelques secondes, je reconnus l'impossibilité de les arrêter ou de les rejoindre.

C'était une leçon utile, parce qu'elle était pratique. Elle me fit sentir, mieux que jamais, quelle folie commet un vieillard quand il veut poursuivre la jeunesse et la beauté. Il ne le fait jamais qu'en boitant, et presque toujours sans honneur ni profit.

Je retrouvai donc l'usage de ma raison ; je me dis que j'étais un vieux fou d'avoir ainsi troublé et effrayé deux jeunes personnes qui recherchaient la solitude, de les avoir exposées à perdre un mouchoir, et un livre où elles puisaient l'amusement ou l'instruction. Je réfléchis que partout où elles me rencontreraient elles auraient le droit de me regarder au moins comme un indiscret, et que, comme elles ne connaîtraient jamais la pureté des motifs qui m'avaient engagé à m'approcher d'elles, elles pourraient en douter, et même m'en attribuer de moins honorables. La marque du mouchoir pouvait peut-être me donner quelque indice sur leur nom ; il pouvait même se trouver écrit avec leur adresse sur la première page du livre ; mais, quand même cela serait, devrai-je leur renvoyer ces deux objets? Je pouvais leur attirer quelques désagrémens, leur occasionner des reproches de leurs parens, peut-être les exposer à d'injustes soupçons.

Quelque ridicule que cela puisse paraître, je me trouvai dans une incertitude pénible sur ce que je devais faire. « Les femmes, me dis-je, mettent toujours les hommes dans l'embarras. Un vieux garçon, un soi-disant hermite, ne peut même échapper à leurs sorcelleries. Qu'avais-je besoin de me mêler d'épier des beautés de cet âge, ou quelque beauté que ce fût ? Je voudrais, pour bien des choses, ne pas me trouver en possession de ce mouchoir et de ce livre ; et, cependant, si je les laisse ici, ils tomberont entre les mains de quelque autre, et je ne sais pas ce qui peut en résulter. Plût au ciel qu'il n'existât pas de femmes au monde pour tourmenter les hommes ! *Perche*, m'écriai-je, en me rappelant le tems où j'avais lu pour la première fois l'*Orlando furioso*, et en réfléchissant à l'effet qu'il avait produit alors sur mon jeune cœur,

Perche fatto no ha l'alma natura
Che senza te potesse nascer l'uomo,
Come s'inesta par umana cura,
L'un sopra l'altro, il pero, il sorbo, e'l poma ? *

Une seconde citation me suggéra la réponse à ma question : « Pourquoi l'homme n'a-t-il pas l'œil microscopique ? Par la même raison qu'il n'est pas une mouche. »

* Pourquoi la nature n'a-t-elle pas fait que l'homme puisse naître sans toi, ainsi que par les *soins de* l'homme on greffe l'un sur l'autre la poire, la sorbe, la pomme ?

Je me contentai donc d'appartenir à la partie du genre animal qui est douée d'intelligence, et je demandai mentalement pardon aux femmes des complimens peu flatteurs que je venais de leur adresser.

Je me mis alors à examiner le mouchoir et le livre. Le premier ne portait d'autre nom que celui de Séraphine, tracé tout entier en beaux cheveux noirs, et suivi d'un cœur. Le livre ne contenait aucun nom ; mais une adresse collée sur la couverture indiquait qu'il appartenait à un cabinet de lecture des environs de *Portland-Place*. C'était un roman des plus romanesques, contenant une relation d'amours et d'aventures bizarres, de constance héroïque, de cruelles souffrances, et le tout finissait par la mort de l'un des deux amans et par la perte de la raison de l'autre.

La page qui contenait cette funeste catastrophe était encore humide des larmes des deux sœurs, et en différens endroits du livre on trouvait des remarques au crayon, d'une écriture de femme. A la fin de l'ouvrage, l'une de mes belles lectrices avait écrit les deux vers suivans :

Bienheureux les amans qui meurent pour l'amour !
Ils doivent être unis dans un autre séjour.

Il me fut impossible d'admirer les beautés poétiques de ces deux lignes, ni l'idée qu'elles

exprimaient, ni même le sentiment qui les avait inspirées; mais j'y reconnus les dangereux effets des romans, et les impressions qu'ils peuvent produire sur des imaginations susceptibles d'être exaltées.

Je commençais à désespérer de pouvoir découvrir quelles étaient ces héroïnes, quand il me vint à l'idée qu'en reportant le livre au cabinet de lecture indiqué sur l'adresse, je pourrais obtenir à ce sujet quelques renseignemens. Je m'y rendis sur-le-champ. Le commis du libraire ne me donna pas le tems de m'expliquer. Dès qu'il eut vu le livre que je lui présentais. « Je suis désespéré, s'écria-t-il; mais nous n'avons rien en ce moment qui puisse convenir au goût des miss Whimper. Il paraîtra incessamment un roman traduit de l'allemand, intitulé : *la Victime volontaire*, ou *le Brigand vertueux*; c'est précisément ce qu'il leur faut, et vous pouvez les assurer que dès que nous l'aurons nous l'enverrons *Duchess-street*, n° 3. »

Il ne m'en fallait pas davantage. J'avais le nom et l'adresse de mes belles amies, et il ne me fut pas difficile d'obtenir sur elles des informations plus détaillées. J'appris que mistress Whimper, leur mère, était une femme dévouée au plaisir, lancée dans le grand monde, vivant dans la dissipation, ne s'occupant nullement de ses enfans, et qui, craignant que ses deux filles aînées, Marie et Elisabeth, que j'avais vues dans les jar-

dins de *Kensington*, ne la fissent paraître comme mère déjà sur le retour, ne les menait encore dans aucune société, quoique la plus jeune eût dix-sept ans accomplis.

Abandonnées ainsi à elles-mêmes, n'étant soumises à aucune contrainte, elles n'avaient trouvé de ressources contre la solitude et l'ennui que dans la lecture des romans. Elles étaient comparables à de jeunes arbrisseaux qui, n'ayant jamais senti l'utile acier, poussent de toutes parts des rameaux qui ne sont riches que d'infertilité. Leur imagination, exaltée par la lecture des ouvrages de fiction, n'avait plus de goût pour tout ce qui est naturel, et ne trouvait de charmes que dans la peinture d'une passion ardente, dans les tableaux d'une raison en délire qui peint les hommes tels qu'ils n'ont jamais existé; leur amour pour le romanesque allait si loin, que trouvant les noms de Marie et d'Elisabeth trop communs et trop ordinaires, elles avaient pris ceux de Blanche et de Séraphine, et ne s'en donnaient jamais d'autres; elles passaient une partie des nuits à lire des romans, et couraient précipitamment se mettre au lit quand le bruit du marteau de la porte annonçait que leur mère rentrait, après avoir été goûter au spectacle, dans un bal, ou dans une assemblée, les plaisirs dont elle sevrait ses enfans.

Mistress Whimper ne se levait jamais qu'à trois heures; mais elle voulait que ses deux filles

nées fissent une promenade tous les matins, et à une heure la voiture était à leurs ordres; elles prenaient un roman, se faisaient conduire aux jardins de *Kensington*, et s'enfonçaient dans l'épaisseur du bois pour y jouir des charmes d'une existence imaginaire, en s'identifiant aux personnages qui les intéressaient; elles passaient le reste du jour dans leur appartement, à soupirer dans l'attente de quelque aventure extraordinaire, de quelque événement imprévu qui pût les rendre à leur tour des héroïnes de sensibilité, d'amour et de constance.

Ce sera un grand bonheur, si tout cela finit bien. Le défaut d'éducation, la négligence d'une mère et la lecture de romans font faire à une jeune fille de grands pas vers sa ruine. Ces deux infortunées m'inspirent la plus tendre compassion. Si elles se brisent contre quelque écueil, leur mère aura de graves reproches à se faire; mais si elle lit un jour ces lignes, elle ne pourra m'en adresser aucun.

— N° X. —

MŒURS ÉCOSSAISES.

Si les montagnes du Chili renferment dans leur sein l'or, l'argent et les pierres précieuses, elles produisent aussi les poisons les plus violens. L'Ecosse n'offre à ses habitans qu'un ciel toujours serein, de paisibles vallons et une sage liberté.

BEATTIE.

Je résolus un jour de quitter Londres pour quelque tems, uniquement d'après le principe qu'une courte absence rend le retour plus agréable; et comme un de nos fameux épicuriens, qui se rendit à *Land's-End* pour manger un *john-dory* * à l'instant même où il sortirait de l'eau, je résolus de partir pour les lacs, afin de goûter du gibier qui se trouve en abondance sur leurs bords, et qu'on y apprête dans la dernière perfection.

« Préparez-moi un porte-manteau, dis-je à mon domestique : deux paires de bottes, des souliers à semelles épaisses et un seul habit,

* Le *john-dory* est un petit poisson qui ne souffre guère le transport; comme le rouget, il a besoin d'être mangé frais.

attendu que je voyagerai en redingote et en gilet de chasse. » *Ainsi équipé*, j'attachai mes chiens *sous* mon cabriolet, et je me plaçai dedans avec *John* et mon fusil. Je ne dirai rien de mon voyage jusqu'à mon arrivée *dans le comté de Perth*. Là, je fus enchanté de la beauté des sites et sur-tout de l'urbanité des habitans et de l'hospitalité simple et franche avec laquelle j'étais reçu; je me rendis ensuite vers les lacs, chargé de tout l'attirail nécessaire pour la pêche et la chasse.

Dans les plus mauvaises auberges que le gouvernement ait fait construire pour la commodité des voyageurs, je remarquai un degré de civilité, d'attention sans apprêt, de prévenance et de désir de plaire qui contrastait fort avec l'impertinence officieuse de nos garçons et de nos maîtres d'hôtels garnis de Londres; ceux-ci, *pleins d'une importance risible*, copient de la manière la plus comique les originaux qu'ils servent. On n'y entendait pas à chaque instant : « On y va, Monsieur; me voilà, Milord; » on n'y recommandait pas le vieux vin des Canaries ou de l'Hermitage; on ne vous faisait pas un éloge ampoulé de l'office et du cellier; on ne vous adressait pas des révérences sans fin, comme chez Long *, mais les mémoires y étaient beaucoup plus courts, et si la chère

* Célèbre hôtel garni dans *Bond-street*.

était médiocre, le vin était toujours excellent et les prix raisonnables.

J'avais fait une assez bonne chasse les premiers jours, mais je me perdis dans les marais, je fus mouillé jusqu'à la peau, mes souliers à semelles épaisses ne résistèrent pas plus que s'ils eussent été de papier, et je revins à l'auberge nu-pieds. Je demandai quelque liqueur spiritueuse, et je m'assis devant le feu de la cuisine pour faire sécher le reste de mes vêtemens.

Dans un des coins de l'immense cheminée était assise la vieille Molly, aïeule de la famille, filant et chantant une vieille ballade, dont l'air ne semblait plus monotone que le bruit de son rouet; dans l'autre coin, un jeune enfant lisait un livre latin, car l'éducation est tout en dans [illegible] de lui un vénérable montagnard Écosse, et près [illegible] revêtu du costume du pays à cheveux blancs, [illegible] tenait d'une main un gros bâton sur lequel il s'appuyait, et avait la pipe à la bouche. Il ôta poliment son bonnet, et me demanda si la fumée du tabac m'incommodait. Qu'aurait pu faire de mieux un courtisan? Je lui répondis que non. Comme j'ôtais mes souliers déchirés, il les regarda d'un œil de pitié, et s'écria : « Mon Dieu, quelles chaussures à danser avez-vous prises pour venir dans nos marécages! Il n'est pas étonnant que vous ayez mal aux pieds. »

Je commençai alors à me les frotter avec une liqueur spiritueuse qu'on venait de me donner,

et qu'on appelle *fairntosh*. Je la pris pour un mélange dans lequel il entrait de la poudre à canon, du soufre et d'autres ingrédiens de même nature. Le vieux montagnard ne put voir ce spectacle en silence : « Fi ! s'écria-t-il, mettez cette liqueur dans votre bouche, elle vous descendra assez vîte aux talons, sans la perdre de cette manière. » Je voulus essayer de suivre son avis, j'en pris une gorgée, mais je fus obligé d'y renoncer aussitôt ; il me sembla que j'avais *la bouche pleine d'un feu liquide. Le vieillard rit de tout son cœur* en voyant la grimace que je ne pus m'empêcher de faire ; il en prit un grand verre pour m'encourager et me prouver que ce n'était pas du poison, et le vida sans sourciller ; puis, me frappant doucement sur l'épaule d'un air d'affection, il me dit que c'était pour lui comme le lait de sa mère ; qu'il en buvait *tous les matins un verre à jeun*, et qu'une *bouteille par jour ne l'effraierait pas. Je lui demandai son âge.* « Environ quatre-vingts ans. » — S'il avait toujours vécu ainsi. — « A peu près. » J'appris alors qu'il était le grand-père de cette famille, et qu'il passait quelquefois la nuit à danser avec douze de ses enfans ou petits-enfans.

Nous eûmes bientôt fait connaissance ensemble. Tandis que je continuais ma toilette, il tira de sa poche une grosse tabatière de bois, et m'offrit une prise de tabac. Je l'acceptai, et

j'essayai de la prendre; mais cela me fut impossible ; j'aurais aussi facilement pris de la cendre rouge. Je la laissai tomber adroitement d'entre mes doigts, et quelques instans après, tirant une tabatière d'or dans laquelle était un mélange de tabac d'étrennes et de Macoubac, avec une fève de Tunquin, j'en présentai à mon tour au digne Calédonien. La boîte parut l'éblouir un peu; il prit une grosse prise ; mais l'ayant approchée de son nez, il la jeta dédaigneusement en s'écriant : « Cela n'est bon que pour les jeunes filles. » Puis se reprochant aussitôt d'avoir montré du mépris pour ce qu'il regardait comme une mollesse indigne d'un homme, et craignant de m'avoir offensé, il ajouta : « Je ne vous en suis pas moins obligé, Monsieur, mais dans nos montagnes nous ne connaissons pas ces recherches de la ville. »

Ce vieillard me parut original ; je l'engagai à dîner avec moi. On nous servit quelques poules d'eau, un gigot de mouton, le tout arrosé d'excellent vin. Il me chanta d'une voix de Stentor quelques chansons guerrières. Elles étaient inintelligibles pour moi, puisqu'elles étaient en langue galloise ; mais il m'expliqua qu'elles roulaient sur l'amour et les combats, et ces deux passions rappelant dans son esprit les souvenirs de sa jeunesse, appelèrent de nouvelles couleurs sur ses joues et firent briller ses yeux. Dans le cours de la conversation, il me dit

qu'il avait fait la guerre de 1745 ; et donnant un soupir au passé, ses traits mâles prirent une expression que le ciseau grec n'aurait point désavouée.

Nous nous séparâmes bons amis. Il fut convenu que le lendemain matin il me prêterait des chaussures du pays pour aller à la chasse ; que *son enfant* (son fils), homme de près de soixante ans, me servirait de guide, et qu'en retour de l'honneur que je lui avais fait en l'invitant à dîner avec moi, je passerais la nuit suivante dans la chaumière. Il se chargea de m'éveiller lui-même.

Il entra, en effet, dans ma chambre à la pointe du jour, et ayant trouvé mon corset sur une chaise, près de mon lit, il s'enfuit comme s'il eût été mordu par un chien enragé. « Donald, Rory, Maggie, s'écria-t-il en tenant mon corset à la main, tenez voyez, je veux être pendu si ce n'est pas une femme qui est couchée là-haut. Je ne m'étonne pas que la pauvre créature était si fatiguée hier soir, et qu'elle n'ait pu boire de *fairntosh*. » J'avoue que je me trouvai un peu mortifié. Je me hâtai de le rappeler, et l'assurai qu'à Londres tous les hommes du bon ton portaient des corsets. Ses traits exprimèrent un instant le mépris ; mais prenant presque aussitôt un air de bonté paternelle : « Qui m'aurait dit, s'écria-t-il, que je verrais jamais un homme porter un corset ! Mais

croyez-moi, mon cher Monsieur, ne le mettez point aujourd'hui, car jamais vous ne pourrez gravir nos montagnes, si vous vous encaissez dans tous ces brinborions de baleine. » Par complaisance pour le vieillard, je m'habillai sans corset, et je reconnus qu'il m'aurait effectivement beaucoup gêné dans ma promenade sur les rochers.

Lorsque j'eus payé mon écot et reçu mille bénédictions, mille remercîmens auxquels je fus d'autant plus sensible qu'ils semblaient partir du cœur, je me mis en route avec l'enfant de *soixante* ans. Ma bonne hôtesse voulut que j'emportasse une poule d'eau froide et un flacon de vieille eau-de-vie ; il me fut impossible de la déterminer à en accepter le prix. « C'était bien le moins qu'elle pût faire, me dit-elle, pour la bonté que j'avais montrée à son père, et, d'ailleurs, c'était un devoir, un intérêt et un plaisir pour eux que d'avoir des attentions pour les étrangers. » Je lui serrai la main de bon cœur ; elle me fit accompagner par un de ses enfans, qui se chargea de porter mon fusil jusqu'à ce que j'arrivasse à l'endroit où je devais entrer en chasse.

Ces démonstrations de bienveillance, quoique humbles et simples, forment l'essence de l'hospitalité ; mais ce n'est encore rien auprès de ce que j'ai à dire de la manière dont je fus accueilli dans la chaumière du vieux Mac-Grégor ;

après un intervalle de bien des années, le souvenir en échauffe encore mon cœur.

Mon guide abandonna son auberge aux soins de sa femme, et revêtu du costume des anciens guerriers de son pays, partit avec moi pour passer à la chasse une journée que nous devions terminer dans la chaumière de son beau-père. Il me pressa de boire un coup d'eau-de-vie à sa porte; car, me dit-il, il arriverait malheur à sa maison, si un étranger en sortait sans se mouiller les lèvres. J'en avalai donc, par complaisance, quelques gouttes.

Les vêtemens de mon hôte étaient de tartane à fond rouge. Il portait le *philebeg** la bourse et le bonnet des montagnards, surmonté d'une plume d'aigle. Il avait un poignard à la ceinture et un fusil suspendu sur le dos. Ses bas, qui offraient quelque ressemblance avec la sandale des Romains, étaient attachés avec des jarretières rouges. Il s'était aussi muni d'une ligne et d'un *leister* ou dard à trois pointes dont on se sert pour harponner le saumon. Sa tête était presque chauve, son teint brun, son œil enfoncé, mais cet œil était plein de feu; ses cheveux noirs et bouclés retombaient sur son cou; sa taille était droite, ses membres nerveux, bien proportionnés; enfin, il avait un air mâle et guerrier.

* Espèce de jupon court.

Pendant toute la journée, le terrain nous opposa bien des difficultés, mais elles semblaient offrir un nouveau plaisir à mon guide. Son amour-propre était satisfait de pouvoir déployer à mes yeux la vigueur et l'agilité des montagnards. Plus d'une fois j'aurais couru le risque de me noyer dans de profonds marais, s'il ne m'eût pris sur son dos pour les traverser, et dans cette position j'étais encore quelquefois mouillé jusqu'aux genoux. Il prenait un air triomphant en me portant ainsi, et il sifflait en fendant les eaux qui s'opposaient à notre passage. Nous avions eu tant de montagnes à gravir, tant de marais fangeux à franchir, que vers le milieu du jour, s'apercevant que j'étais très-fatigué, il me proposa d'aller me reposer chez un de ses cousins, Alpin-Mac-Grégor, dont il me fit apercevoir la demeure. Nous en étions encore à plus de deux milles, mais ce n'était qu'un pas pour mon guide vigoureux.

En arrivant à la porte, il s'arrêta, y frappa avec ses sabots, et s'écria d'un ton de voix pieux : « Que la paix soit dans ta maison ! » Il y avait dans cette pratique quelque chose de si évangélique, que je me sentis pénétré du respect et de l'amour commandés par le livre divin. Un vieux Celte, entouré de nombreux enfans, parut, le sourire sur les lèvres, et portant une bouteille à la main : « Que l'étranger soit le bien-venu » dit-il d'une voix assurée en

étendant la main *droite* pour prendre la mienne il la serra *cordialement*, et commença par boire un coup à ma santé en me souhaitant une longue vie. Un Anglais, un habitant des basses terres d'Ecosse, m'aurait d'abord présenté le verre, mais les principes d'hospitalité d'un montagnard lui ordonnent de boire le premier, parce que c'était jadis une preuve qu'on pouvait accepter sans crainte la liqueur qui était offerte. « Apportez-moi la coupe que le prince donna à votre grand-oncle, » dit-il alors à un de ses enfans. Et il me fallut boire environ une demi-pinte de vin dans un grand gobelet d'argent, présent fait à la famille par celui que nous appelons *le prétendant*, et qu'Alpin et ses enfans nommaient toujours *le prince*; non qu'ils fussent des sujets aussi loyaux et aussi fidèles que qui que ce fût, mais parce que les anciens tems avaient toujours des charmes à leurs yeux.

On nous servit avec profusion du gibier froid, du beurre, du fromage, du lait de brebis, des œufs frais et du *fairntosh*; et après nous être reposés quelque tems, nous songeâmes à partir. Le *laird** de cette petite ferme voulut me servir d'escorte pendant quelques milles, et insista pour porter mon fusil et ma gibecière tant qu'il resta avec nous. Il parut flatté de voir à mon chapeau une branche de bruyère, et lorsque

* Le maître.

nous nous séparâmes, il fit reparaître la bouteille qu'il avait apportée pour célébrer nos adieux. Il commença alors une prière en gallois pour supplier le bon *esprit* de nous accompagner, et nous quitta en formant de pieux souhaits qui partaient du cœur.

Arrivés près de la chaumière du vieux Grégor, Mac-Grégor, mon guide, tira un coup de fusil. C'était un signal convenu, et sur-le-champ le vieillard, en grand costume, sortit de chez lui à la tête de toute sa famille, précédé d'un joueur de cornemuse, et accompagné de paysans dont les gestes et les acclamations avaient pour but de prouver à l'étranger qu'il était le bien-venu. J'avoue que je fus assez faible pour verser quelques larmes, tant je m'attendais peu à un pareil accueil, tant je croyais peu le mériter, tant mon cœur se trouvait ému. Lorsque nous fûmes entrés, le vieillard me voyant mouillé jusqu'aux genoux et tout couvert de boue, me proposa de prendre pour le reste de la journée le costume de montagnard, tandis qu'on nettoierait et qu'on ferait sécher mes vêtemens. C'était là un compliment dont je sentis toute la force, aussi n'eus-je garde de refuser cette proposition; car il faut savoir que le plus grand affront qu'on puisse faire à un montagnard, c'est de ne pas accepter une offre obligeante qu'il vous fait. « Cela vous va très-bien, » me dit Mac-Grégor quand il m'en vit revêtu.

Nous nous mîmes à table. Elle était couverte de mets simples mais abondans. On nous servit de fort bon vin, et la qualité d'étranger me valut des égards dont un prince aurait pu se regarder comme honoré. J'étais placé à côté de Marie, l'aînée des petites-filles du vieux Mac-Grégor, jeune et charmante brune, si aimable, si modeste, si naïve, que je sentis pour elle, à la première vue, un attrait impossible à définir. Pour rien au monde je n'aurais voulu passer huit jours dans cette maison hospitalière, j'y aurais laissé mon cœur, ou Marie serait devenue ma compagne dans le voyage de la vie. Nous passâmes la soirée fort gaîment. Mes chiens, mon cheval furent bien soignés, et l'on grisa mon domestique, qui nous avait suivis pour être prêt à se remettre en marche avec moi le lendemain.

Le jour suivant, on me régala, à déjeûner, de thé, de café et d'un miel qui me rappela tout ce qu'ont dit les anciens sur celui du mont Hybla. On y ajouta du gibier froid, du poisson grillé, des œufs, des marmelades et des liqueurs que je pourrais nommer des combustibles liquides. J'en avalai pourtant un petit verre par égard pour mon hôte.

Nos adieux furent touchans. Le vieillard se rappelant son âge, me dit la larme à l'œil : « Je ne vous reverrai peut-être jamais. » Et l'instant d'après, comme s'il avait eu honte de sa fai-

blesse, il ajouta d'un ton plus ferme. « Oh ! si vous revenez l'année prochaine, et si le vieux Mac-Grégor est encore en vie, il vous recevra toujours comme un membre de sa famille.

» — Que le Ciel vous bénisse tous ! m'écriai-je. » Je m'arrachai à leurs embrassemens, tandis que la cornemuse faisait entendre un air guerrier, et que les paysans poussaient des acclamations en agitant leurs bonnets. Je m'éloignai rapidement, car je sentais dans mon cœur une agitation que le mouvement seul pouvait calmer. Je m'arrêtai pourtant à quelque distance, pour jeter un dernier regard sur cette demeure hospitalière, et je vis que Mac-Grégor et toute sa famille avaient gravi une colline voisine qui dominait la route, afin, comme on dit, *de me voir à perte de vue.*

Mac-Grégor avait insisté pour que je gardasse le costume montagnard *qu'il m'avait prêté, comme une marque de souvenir; et l'aimable* Marie m'avait donné une pièce de tartane, fabriquée par elle sur le métier de la famille, métier aussi ancien peut-être que les montagnes au milieu desquelles je me trouvais. Je conserve ces présens avec un soin affectueux; chaque fois que je les regarde, je me promets sincèrement de devenir l'hermite des montagnes d'Ecosse, si jamais quelque changement de fortune me forçait à m'éloigner de Londres.

On a dit depuis long-tems que ce qui est un

lit de roses pour l'un est un oreiller d'épines pour l'autre ; je ne puis mieux démontrer la vérité de cet adage qu'en donnant la copie suivante d'une lettre que je reçus d'un de mes neveux, fat s'il en fût jamais, qui, peu d'années après moi, avait fait aussi un voyage dans ces montagnes d'Ecosse que j'avais parcourues avec tant de plaisir, où les beautés de la nature avaient enchanté mes yeux, où j'avais été accueilli avec une hospitalité dont mon cœur conserve encore le souvenir, où j'ai trouvé une bonté si franche, si dépourvue d'affectation, que la terre des bruyères me sera toujours chère et que les enfans des montagnes auront toujours droit à mon amitié et à ma reconnaissance :

« Cher oncle, vous m'avez conseillé de faire un voyage dans les environs des lacs d'Ecosse, autant valait m'envoyer au diable : je voudrais n'avoir jamais quitté Londres. J'ai eu d'ailleurs la folie, pour imiter votre noble exemple, d'aller jusqu'aux îles *Hébrides*, où je suis presque mort de faim, et où j'ai défilé un chapelet de misères humaines telles qu'aucun mortel n'en a éprouvées avant moi. J'ai été percé par la pluie, empoisonné par une abominable cuisine, assailli par une incivilisation dégoûtante. Croiriez-vous que je n'ai pas même trouvé à faire une partie de cartes, que je n'ai pas rencontré une petite ouvrière avec qui l'on

pût tuer le tems? Ah! combien je regrette l'hôtel de Long et le café de Clarendon, la comtesse et la petite figurante! On ne sait ce que c'est qu'une intrigue dans ce pays de désolation; on n'y connaît d'autres glaces que celles qu'on trouve de toute éternité sur le sommet des maudites montagnes. Ni pour amour, ni pour argent, on ne pourrait se procurer un ananas. Point de spectacle, point de walse, pas une fille qui comprenne les douceurs qu'on lui adresse; enfin, pas une auberge où l'on sache faire le punch du régent.

» Les noms des endroits où l'on passe vous étranglent quand vous voulez les prononcer. Jugez-en par ceux où je dois aller demain: *Acha-de-Shenock* et *Ach-na-Craig*. Cela peut-il passer par le gosier sans l'écorcher? Les servantes ont les jambes nues; les hommes n'ont pas de culottes; la moitié d'entre eux ne savent pas l'anglais, et ceux qui prétendent le parler l'estropient de manière à le rendre inintelligible. Mes habits sont déchirés, salis, abîmés; on dirait que le diable s'en est mêlé, et l'on me rit au nez partout où je me montre. Vos montagnards sont de trois grands siècles en arrière de nous autres habitués de *Bond-steet*; ils ne savent pas ce que c'est qu'un homme du bon ton. Tous les jours mon domestique est ivre pendant douze heures, et moi je m'ennuie pendant vingt-quatre.

» Mais il faut que je vous raconte toutes mes infortunes. *Il plut tellement* pendant le voyage que je fis dans mon cabriolet de *Glascow* à *Loch-Lomond*, que je ne vis rien des beautés pittoresques qu'on prétend y trouver. Comme on servit du vin assez passable à l'auberge Mac... Mac..., je ne sais qui, je m'enivrai tellement que je voyais double quand j'arrivai aux autres lacs, et je gagnai un tel mal de tête que, sur l'eau et sur la terre, tout me semblait tourner et danser devant moi; d'ailleurs, *j'étais de si mauvaise humeur* contre le monde entier, que tout me paraissait effroyable.

» Je m'embarquai à *Oban* sur une misérable barque que je croyais voir submerger à chaque instant. A peine avais-je mis pied à terre, que je m'aperçus que j'avais perdu ma bague montée en perles, et, pour comble de bonheur, un de mes chevaux devint fourbu dans *ces sentiers périlleux et inaccessibles* qu'on veut bien appeler des chemins; tandis qu'un coquin en jupon, qui me servait de guide, riait à mes dépens et se donnait les airs de me nommer une poupée. Le vent emporta mon chapeau, et je suis maintenant obligé de porter mon bonnet de voyage. J'ose croire pourtant qu'on l'aura ramassé et qu'on le gardera comme une curiosité; car je suis sûr que dans tout le pays on n'en trouverait pas un second sorti de la boutique du premier chapelier de *Bond-street*.

» J'étais si mouillé en arrivant, que je demandai du marasquin ou du curaçao : on n'en connaissait pas même le nom ; mais pour me dédommager, mon hôte m'offrit une infernale liqueur, nommée *fairntosh*, qui est un composé de feu et de fumée; elle brûle le palais par sa force, et elle infecte par une odeur insupportable.

» Je sortais à peine de l'agonie dans laquelle ce maudit breuvage m'avait jeté, lorsqu'on annonça le dîner. Le dîner à quatre heures! quelle barbarie! Précisément à l'instant où un homme du bon ton pense à déjeûner! Nous n'avions ni soupe, ni ragoûts, ni vins rafraîchis dans la glace; rien qu'une nourriture commune et grossière. J'étais assis derrière une montagne de bœuf qui me cachait à ceux qui étaient en face de moi, et j'avais près de moi un jambon dont on coupait des tranches épaisses comme une tartine d'écolier, au lieu de les tailler aussi minces qu'une feuille de papier. Il y avait aussi deux paires de volailles ; mais comment y toucher? C'est le pain quotidien. J'espérais me dédommager sur ce que les convives appelaient *la venaison;* mais je pensai me casser deux dents en essayant d'en manger. Cette misérable viande était aussi dure que le serait un vieil âne, quoiqu'on m'assurât que c'était un chevreuil que mon hôte avait tué à la chasse quelques jours auparavant. Enfin, la maîtresse de

la maison me proposa de boire un verre de bierre pour arroser un morceau de fromage que je mangeais de désespoir ; et de fait il n'y avait d'autre vin que du Porto et du Madère, sauf une seule bouteille de Bordeaux qu'on avait déterrée en mon honneur ; mais, excepté celui de Lafitte, le vin de Bordeaux n'est pas digne d'être bu par un homme.

» Après le dîner, les barbares portèrent des toasts, et les jeunes gens passèrent dans une chambre voisine, où ils se mirent à danser comme des écervelés. Je proposai une partie de pharaon, ou même de vingt-et-un ; mais pas un des ces montagnards ignorans ne connaissait une carte. Un d'eux chanta en langue galloise une chanson dont je ne compris pas les paroles, et dont l'air m'écorcha les oreilles ; enfin, je me trouvai forcé de continuer à boire jusqu'à minuit.

» Le lendemain, je fus assez surpris de voir servir au déjeûner du poisson grillé, des œufs, du thé et du café ; mais le ton commun de la société, la santé robuste des femmes, l'appétit vulgaire et grossier des hommes, qui arrosaient leur repas de grands verres de leur *fairntosh*, m'avaient ôté toute envie de manger ; je ne pus prendre qu'une tasse de thé, dans lequel je versai quelques gouttes d'eau-de-vie, et je goûtai le quart d'une rôtie qui sentait la fumée de tourbe.

» J'essayai, après le déjeûner, de gravir quelques montagnes escarpées pour tirer des coqs de bruyère; mais les efforts que j'eus à faire rompirent le lacet de mon corset, mes bottes de maroquin se crevèrent, et mes pantalons de tricot de soie furent complètement noyés par la rosée dans les hautes herbes. Je revins épuisé, respirant à peine, et mon hôte, insupportable à force d'attentions, eut l'impudence de me proposer de boire un verre de sa détestable liqueur pour me restaurer, et de me mettre en jupes pour faire sécher mes pantalons. Il m'apporta un vieux jupon de tartane qui avait servi à son grand-père, et qu'il crut faire valoir beaucoup à mes yeux en me disant qu'il avait vu quatre batailles.

» Le troisième jour, je risquai encore ma vie dans une mauvaise barque faisant eau de toutes parts, et je pensai être noyé pour aller voir *Iona* et *Staffa*, deux misérables îles, dont l'une était jadis le cimetière royal, et dont l'autre ne peut fournir une observation. Charmante idée! conduire un homme, au péril de sa vie, dans des lieux où l'on n'a à lui montrer que des tombeaux et des ruines! comme s'il n'y avait pas à Londres de chemin plus agréable pour arriver à une ruine, et comme si l'on ne pouvait trouver dans le monde un spectacle plus amusant que des pierres sépulcrales!

» Un jour le pain manqua, et je fus, de

même que mes chevaux, réduit à me nourrir d'avoine. Mais je ne suis pas encore à la fin de mes infortunes. J'ai déchiré mon habit en passant dans leurs épaisses broussailles; de manière que je suis réduit à porter un frac du matin, qui me ferait prendre pour un commis-marchand, un petit-maître de la Cité, si quelque homme comme il faut pouvait m'apercevoir. Une sotte blanchisseuse m'a gâté une demi-douzaine de cravates : elle ne sait pas les empeser, et elle a arraché les rubans qui servaient à les attacher par derrière. Dès que le tems me le permettra, je m'enfuis de cette prison, où je suis en butte à la risée du *profanum vulgus;* mais combien je regrette d'avoir quitté *Bond-street* pour venir m'engouffrer dans ces montagnes, et sur-tout dans ces îles sauvages où l'on peut se promener une semaine sans rencontrer un seul arbre!

» *P. S.* Voudriez-vous bien prendre la peine de commander à mon tailleur un nouveau corset à la Cumberland? Je suis devenu maigre comme un lévrier; aucun de mes habits ne pourra me servir. Je serais mort de faim si je n'avais soutenu mes forces avec des biscuits et du vin de Madère. »

Ainsi finit l'épître de mon fat de neveu. Je ne doute pas qu'il n'ait été réellement en butte à la risée de mes bons amis les montagnards, avec lesquels il faisait un contraste si marquant,

Quant à moi, je quittai le pays avec une santé plus vigoureuse que je n'y étais arrivé, et si j'eus une plainte à faire, ce fut qu'on eut trop d'égards et d'attentions pour ma personne.

— N° XI. —

LA FATIGUE DU PLAISIR.

Strenua nos exercet inertia.....
HOR.

On s'épuise dans une oiseuse activité.

En France, la folie n'agite ses grelots, au sein des provinces comme dans les cités, qu'à l'époque où la nature semble partout couverte d'un drap funèbre ; c'est lorsque l'hiver attriste la terre, c'est dans la saison des glaces et des frimas que la gaîté des Français se manifeste et triomphe. En dépit des rigueurs de la température, *leur vivacité et le goût des amusemens* les replacent dans leur sphère naturelle, celle du mouvement et du plaisir. On voit alors les plus indifférens courir se ranger à la table où Momus préside. Quelle vivacité brillante et que de saillies !

Les Anglais cèdent ; au contraire, à l'influence de la saison. La noblesse et la *gentry* s'endorment ou végètent au fond de leurs terres ; il faut que le printems vienne les réveiller de leur engourdissement. Du reste, aussitôt

que l'astre du jour chasse et dissipe les brouillards dont Londres est tristement couvert, on les voit de toutes parts accourir dans la capitale *. On dirait que la déesse du bon ton a fait parvenir un ordre rapide sur chaque point du royaume, et que tous s'empressent d'y déférer.

Ceux qui se dévouent au culte de cette divinité bizarre sont libres de l'honorer à leur guise. Les uns donnent des parties de jeu, les autres des fêtes mêlées de musique et de danse. Ceux-ci des bals, et ceux-là des *rout* **. Les amis de la

* La fin de décembre et le mois de janvier sont la saison de l'année où la métropole des États britanniques est le plus exposée aux brouillards. Ceux de 1814, 1816 et 1817 ont été très-remarquables : ils durèrent plusieurs jours, et l'obscurité fut si grande que tous les réverbères furent continuellement allumés, et que les habitans de Londres ne pouvaient reconnaître leurs maisons qu'à l'aide de lanternes. Leur intensité s'accrut au point, dans les quartiers qui se trouvent à l'est de Southwark, le long de *Kent-Road* et dans le voisinage, qu'il se manifesta une alarme soudaine parmi les habitans. Dans les villages de *Walworth* et de *Camberwell*, les voitures publiques furent obligées de s'arrêter. Au reste, quelle qu'ait été jusqu'à présent l'épaisseur des brouillards à Londres, aucun d'eux n'a été aussi extraordinaire que celui qui eut lieu à Amsterdam, le 31 décembre 1790 : les habitans se heurtaient dans les rues, quoiqu'ils eussent des lanternes. Plus de deux cent cinquante personnes tombèrent dans les canaux et y périrent.

** La plus brillante *rout* eut lieu en 1817 chez lady Heatchote ; il s'y trouva près de mille personnes, et l'éclat

bonne chère donnent des festins, tandis que ceux qui prétendent au renom qu'on obtient par l'esprit et le goût, forment des cercles * où chacun s'empresse d'apporter son tribut.

Le lord-maire et les magistrats de la Cité ont aussi leurs jours d'étiquette et de splendeur; il en est même dans lesquels ils éclipsent peut-être tout ce que le faste peut imaginer de plus imposant. Telle fut la fête donnée par le lord-maire à *Mansion-House*, dans la salle égyptienne, le lundi de Pâques 1786.

Jamais dîner ne fut plus magnifique, jamais réunion ne fut plus nombreuse et plus brillante. Il y eut à table plus de deux mille conviés : des barons, des marquis, des évêques et des lords. Le bal qui suivit parut une véritable féerie. La baguette de Circée n'aurait pas produit plus de métamorphoses.

Il existe à Londres une certaine classe de gens du bel-air qui savent si bien se former aux manières du grand monde et faire extérieurement parade d'une fortune considérable, qu'ils sont admis dans la société des personnes du plus haut parage, ce sont les *fashionables*.

Ce qu'il y a de remarquable à l'égard des

de cette fête fut rehaussé par la présence du prince-régent. Les ducs de Clarence et de Sussex y vinrent aussi.

* Ces cercles se terminent ordinairement par un somptueux souper.

rout, c'est qu'on cite des ladys qui ne sont visibles que le jour qu'elles les donnent; c'est-à-dire une ou deux fois par an.

« Après s'être tristement morfondu, dit l'auteur de l'*Armata*, ouvrage attribué à lord Erskine, parmi une file innombrable de carrosses, on descend à la porte de l'hôtel. Quelques pas vous conduisent au pied d'un escalier magnifiquement éclairé; mais combien ne faut-il pas de patience pour pénétrer jusqu'à l'entrée de l'appartement? A peine y touche-t-on qu'une vapeur semblable à celle qui s'exhale d'une étuve vous contraint de vous arrêter. Les mains et les bras se trouvent dans une gêne si grande qu'il n'est pas même possible de les dégager pour s'essuyer le visage *. De jolies demoiselles, de belles dames richement parées, auxquelles on fait place pour qu'elles puissent entrer, feraient pourtant une agréable diversion à cet étrange mal-aise, si la vue de personnes qui souffrent d'une aussi pénible position permettait de les contempler avec l'idée riante du contentement. Tant de contrainte dégoûte quelquefois d'aller se perdre au milieu du tourbillon qui circule dans les appartemens, lorsqu'on songe sur-tout qu'il y a, dans

* Une dame de beaucoup d'esprit, à qui on demandait ce qu'elle pensait d'une *rout*, répondit : « Je pense qu'on ne peut pas se faire boxer en meilleure compagnie. »

la même nuit, *cinq ou six fêtes* semblables où le bon ton *fait un devoir* de paraître. »

Les *bals* ne doivent pas être confondus avec ces *assemblées* de parade et d'étouffement. Ces fêtes, qui en méritent *réellement le nom*, commencent d'ordinaire à *onze heures* et se prolongent jusqu'à cinq du matin.

J'étais, il y a quelques nuits, à la *rout* de lady Modish. Comme je sortais du grand salon, je rencontrai M. Bellamont. « Je serai bien *charmé quand j'en serai quitte*, me *dit-il*, mais, en attendant, permettez-moi de passer. Je ne veux que *saluer Milady, afin qu'elle* et toute *la ville puissent savoir* que *j'étais ici*. Je verrai mon nom demain matin dans tous les journaux, pourvu que j'y fasse une apparition; je n'y resterai pas deux minutes, car je suis harassé, fatigué à la mort. Il est deux heures du matin, *et voilà la quatrième cohue* où je me *trouve de cette soirée*. *Mais où est donc lady* Modish? » Je la lui montrai; il tâcha d'arriver à elle; mais il était pâle, semblait épuisé, et ce ne fut pas sans peine qu'il se fit jour à travers la foule.

La maîtresse de la maison était debout, plantée comme un piquet près de la porte, de façon que chacun en arrivant passât près d'elle. Elle adressait la même révérence, le même sourire et presque le même compliment à tous ceux qui entraient : « Votre visage me dispense de vous

demander comment vous vous portez; mais n'arrivez-vous pas un peu tard? Regarderez-vous walser, ou passerez-vous dans le salon de jeu ? » Je l'entendis répéter cette phrase cinquante fois. Elle était considérablement échauffée, et après avoir fait ce métier pendant quatre heures successives, elle semblait près de tomber d'épuisement. L'action d'agiter son éventail pour se rafraîchir devenait une nouvelle fatigue, et ne produisait pas l'effet qu'elle en attendait. La compagnie arriva, sans discontinuer, depuis onze heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. J'allai demander de ses nouvelles le lendemain, et j'appris qu'elle était obligée de garder le lit.

Je rentrai moi-même avec un accès de fièvre, car j'avais été horriblement serré entre deux rangées d'*honorables* et de *très-honorables* *. J'étais encore assourdi le lendemain du tapage qui régnait la veille dans les salons, et du bruit continuel que faisait le marteau de la porte. Les domestiques chargés d'annoncer en étaient enroués, et à peine à la fin pouvaient-ils se faire entendre, pour avoir prononcé le nom de tant de sectateurs zélés de la mode et du bon ton. Plusieurs dames se trouvèrent mal par suite de la chaleur, et lord C*** me dit qu'il avait les flancs noirs et bleus, à cause des meurtrissures

* Titre qu'on donne en Angleterre à la noblesse non titrée.

qu'y avaient faites les coudes de la compagnie, sans que, pendant tout le cours de la nuit, il eût pu pénétrer plus avant que le second salon.

Bien des gens n'aperçurent pas même lady Modish, qui n'est pas de la plus grande taille; mais le seul but de la plupart de ceux qui se trouvaient chez elle était de faire dire qu'ils s'y étaient trouvés, et de voir leur nom imprimé le lendemain dans les colonnes des journaux à la mode. C'était là bien plus encore que dans les appartemens somptueux de lady Modish que ses nombreux amis désiraient être vus.

Et voilà ce qu'on appelle le *plaisir*! Courir de maison en maison après minuit; dans l'une, manquer d'être étouffé par la chaleur; dans l'autre, se trouver serré comme entre des tenailles; ici, apercevoir le prince; là, faire une révérence ou répéter une phrase banale à la maîtresse de la maison! tout cela pour avoir l'agrément de répondre affirmativement à la demande qu'on pourra vous faire, si vous avez été à telle ou telle assemblée où une miss en grasseyant et une comtesse en minaudant vous diront que *tout le monde* se trouvait; mais, pardessus tout, pour voir votre nom cité dans les journaux, et devenir par-là un homme à la mode.

Il est certain que sans les journaux qu'on étale tous les matins sur la table des grands en leur servant le déjeûner, l'existence de bien

des gens serait totalement ignorée. Ce n'est que là qu'ils vivent, ce n'est que là qu'ils trouvent leur célébrité, leur réputation. Ils contiennent souvent toute la biographie d'un homme du bon ton. On y voit les jours où il s'est montré dans toutes les grandes assemblées; celui où il a été présenté à la cour; où son cheval a fait une course à Newmark ou à Derby; où il a eu un nouvel équipage; où il a donné une somme énorme pour un cheval beaucoup plus célèbre que celui qui l'achetait; on y apprend le moment exact de son arrivée à Londres, et celui où il en part (ce qui, soit dit en passant, n'est pas sans inconvénient); il y reçoit des louanges, qu'il se donne lui-même ou qu'il se fait donner pour son argent; comme excellent chasseur, comme ayant abattu tant de pièces de gibier en un seul jour; il est cité comme voyageant avec un homme titré; aucune circonstance de cette sorte n'y est oubliée : s'il peut figurer dans un procès pour cause d'adultère, il y devient fameux pour avoir déshonoré une femme et trahi un ami. On y annonce son départ pour le continent (prétexte utile pour écarter les créanciers); enfin, on le retrouve quelquefois en petites lettres sous la rubrique des tribunaux, comme ayant été *blanchi* par quelque jugement. Et cependant telle est la soif du plaisir, tel est l'empire de la mode, qu'on brave fatigues, dépenses, ruine, déshonneur, tout, enfin, pour parvenir au but de cette vaine et folle ambition.

La dernière mention qu'on y trouve de son existence est celle de sa mort, publicité dont ne jouit point celui qui en est l'objet. Un novice dans cette courte carrière du bon ton sentirait son ardeur terriblement refroidie s'il donnait une pensée à ce dernier article, et cependant les joyeux disciples du plaisir le lisent avec une indifférence qui annonce le calme des gens bien nés. « Lady Marie, qui croyez-vous qui soit mort? — Lord Toppinton. — Ah! il n'avait que cinquante ans! — Oui, mais il avait marché grand train. » Tel est l'intérêt que prend à cet événement le cercle léger de la mode. Le lecteur du journal s'écrie d'un ton apathique : » Bon Dieu! qui l'aurait cru? il était avec moi, il y a quelques nuits, au bal de la marquise, où il y avait huit cents personnes! » A un autre article : « Mistress Lively est divorcée? Oh! je savais que cela en viendrait là. » Sur un troisième : « C'est une affaire de galanterie qui a causé le duel dans lequel tel pair a été blessé. » Et mille autres choses aussi amusantes, et tout aussi morales.

— N° XII. —

LA DEMI-PAIE.

Positis inglorius armis,
. . . . . .
Lacrymis humectat grandibus ora.

VIRG.

Il dépose ses armes, et des pleurs inondent son visage.

« QUAND la paix fut faite, me dit un jour le capitaine Sandy, je devins un désœuvré. D'abord je rendis visite à mes connaissances, à ce qu'on appelle des amis. J'avais servi si long-tems sur le continent, que tout ce que je voyais dans ma patrie *avait pour moi l'intérêt de la nouveauté.* Mais bientôt cette unique sorte de mérite s'évanouit; l'ennui s'empara de moi, jeta une teinte obscure sur tous les objets, et me fit regretter la vie errante d'un soldat, le champ de bataille, ses émotions et ses dangers.

» Un jour, me promenant dans la belle allée du parc de *Saint-James*, j'aperçus à droite et à gauche un grand nombre de militaires. La redingote et les pantalons bleus, la cravate de soie noire et les éperons annonçaient le dragon

réformé ; car, bien que l'écolier, le fat et le petit-maître en *boutique* empruntent quelquefois ce costume, l'œil d'un *militaire* reconnaît toujours *un dragon*. Le surtout et les pantalons gris, un air moins aisé, une mise moins recherchée et des bottes à la *Wellington*, sans éperons, faisaient distinguer l'officier d'infanterie réduit aussi à la demi-paie. Tout deux sortaient de quelque second étage de *Suffolk-street*, de quelque chambre de derrière dans les environs du *Strand*, ou de quelque retraite obscure dans les *faubourgs ; se promenant sans but*, et sifflant faute de savoir à quoi penser.

» Je *distinguai facilement*, parmi mes confrères de réforme, les trois nations gouvernées par le même sceptre. L'Anglais paraissait, sinon satisfait, du moins résigné. L'Irlandais semblait incertain et distrait : on aurait dit qu'il cherchait à chaque instant à voir d'où venait le vent, dans l'espoir qu'*une brise favorable pourrait* s'élever et lui amener quelque prise. Il avait la tête élevée et la poitrine en avant, effaçait ses larges épaules, jetait un coup-d'œil de complaisance sur ses jambes nerveuses, et semblait dire : « Voyez comme je suis fait! Où est la fille riche, la femme fragile, la veuve connaisseuse qui aurait une fantaisie pour moi? » L'Écossais paraissait céder au besoin de se plier aux circonstances, et vouloir dépouiller le caractère de soldat pour prendre celui de citoyen ; il sem-

blait chercher à se persuader qu'un acte de politesse, quelque heureux *hasard*, quelque bonne fortune imprévue, pouvaient améliorer sa situation; il sentait qu'il n'avait aucun reproche à craindre, ni comme homme, ni comme soldat; il attendait que la roue de la fortune tournât en sa faveur. Pauvre, mais fier; humble, mais au-dessus de ces ressources dégradantes qui ont déshonoré plus d'un brave en d'autres pays, Donald * est toujours discret, modéré, calculateur et de sang-froid.

» Tant que ces idées se succédaient dans mon esprit, et que je considérais la tête ronde, les yeux bleus, la chevelure blonde et l'air indépendant de John Bull réformé **; le nez aquilin, le front élevé, l'œil fier, les grosses lèvres, les cheveux bruns, l'air jaloux et un peu mutin du frère Pat ***, réduit à la pension de retraite; enfin le teint blanc, les yeux gris, les os des joues saillans, et l'air poli en même tems de Donald, placé aussi sur la liste de la demi-paie, le hasard me rendit témoin d'une scène qui m'intéressa vivement.

» Un homme, évidemment militaire, quoique portant un habit bourgeois, le dos appuyé contre le bras d'un banc sur lequel ses jambes

* L'Ecossais.

** L'Anglais

*** L'Irlandais. *Pat est une abréviation de Patrice.*

étaient étendues, attira mon attention. Sa figure semblait dire : « Me voici; n'ayant que ma » demi-paie, je viens ici quelques heures tous » les jours réfléchir sur les dangers que j'ai cou- » rus, sur la gloire que j'ai acquise : ma tête s'y » occupe de mémoires pour les ministres, qui, » lorsque je me décide à les leur envoyer, ne » s'en servent que pour allumer leur feu. Je » prends une prise de tabac avec le premier » venu; j'amuse une vieille fille ou un désœu- » vré en lui faisant, comme Othello, le récit » des périls que j'ai bravés, et vers cinq heu- » res j'entre chez un traiteur où l'on dîne à bon » marché : j'y bois une pinte de bière, j'y par- » cours quelques journaux; je rentre chez moi » pour écrire une douzaine de lettres à de soi- » disant protecteurs, et je me couche de bonne » heure pour recommencer le lendemain. » Telles sont les habitudes de l'Écossais, simple, honnête, sobre, incapable de nuire à lui-même et aux autres.

» En face de cet homme pâle, grand et maigre, à demi couché sur son banc, était un soldat de bonne mine que je reconnus pour Écossais à son accent et à sa physionomie. Il portait son uniforme, mais il avait sur la tête un chapeau rond et un gros bâton sous le bras; signes invariables auxquels on reconnaît le soldat réformé, en chemin pour regagner ses pénates.

» L'officier ouvrit un petit portefeuille, y

prit un billet de banque de 2 livres sterl., le regarda deux ou trois fois comme un ami dont on va se séparer, comme s'il eût voulu pouvoir en augmenter la valeur, comme s'il eût regretté que ce fût si peu de chose, enfin il le chiffonna dans ses mains, et le présenta au soldat en soupirant :

« Tenez, Charlie, lui dit-il ; adieu, portez-» vous bien, ayez soin de vous ; voilà ce que je » vous dois, je voudrais que ce fût davan-» tage. »

» Le soldat fit un pas en arrière ; sa main, qu'il avait étendue pour recevoir le billet, tomba involontairement ; ses doigts se desserrèrent, comme incapables de le saisir ; il baissa la tête vers la terre ; enfin voyant l'officier qui avait toujours le bras tendu vers lui, il fit un effort sur lui-même, prit le billet d'un air confus, y jeta les yeux un instant, les détourna avec une sorte de confusion, et le mit lentement dans sa poche.

« Je vous remercie, Monsieur, lui dit-il sans » bouger de place ; vous êtes trop bon.

» — C'est moi qui vous remercie, Charlie, » dit l'officier d'une voix émue.

» — Que le Ciel vous protége ! » dit le soldat avec un air d'embarras. Il mit alors la main dans sa poche, comme s'il y eût cherché le billet de banque pour le rendre ; mais il n'osa faire cette offre, et il soupira en secouant la tête.

« Adieu, Charlie (lui dit l'officier, le voyant » toujours immobile). En avant, mon enfant. »

» A ce mot de commandement, le soldat porta la main à son chapeau pour lui faire le salut militaire, se redressa comme pour se mettre sous les armes, et faisant volte-face, se retira à pas lents.

« Charlie, s'écria l'officier. » Il revint sur-le-champ.

« Puissiez-vous être heureux ! lui dit-il en » lui tendant la main. » Charlie la saisit avec empressement, la mouilla d'une larme en la baisant et se retira le cœur gonflé de regret, mais fier des bontés de son ancien officier.

» La scène qui venait de se passer n'avait pas besoin d'explication pour moi. C'était un simple soldat prenant congé de son officier. Tant qu'il avait servi sous ses ordres, la discipline défendait la familiarité. Mais dans un dernier adieu, l'estime rapprochait les deux compagnons d'armes, et le supérieur ne pouvait voir partir le subalterne sans lui donner un dernier gage d'une affection qu'il avait méritée.

» La curiosité me porta à suivre le soldat, et à entrer en conversation avec lui.

« Vous semblez vous séparer à regret de » votre officier, lui dis-je.

» — C'est le jour le plus malheureux de » ma vie, me répondit-il ; tous les dangers, la

» faim, le froid, les batailles, n'étaient rien » auprès de cela. C'était le meilleur officier, le » meilleur maître, l'homme le plus brave qu'on » ait jamais vu sous les drapeaux. J'ai servi » sous lui pendant sept ans, et nous avons par- » tagé plus d'une fois le même lit, la terre, » notre mère commune, avec le firmament pour » rideaux. Et maintenant, penser que son hon- » neur n'a pas le moyen d'avoir un domesti- » que! (Ici il passa le dos de sa main sur ses yeux.) Voir qu'il faut que je le quitte! Au » diable la paix! je voudrais qu'on lâchât Bo- » ney*, nous ne manquerions pas de guerre. » Je suis sûr qu'il ma donné son dernier ar- » gent. Maudit billet! je voudrais ne l'avoir ja- » mais vu. Je l'aurais servi pour rien jour et » nuit, puisqu'il ne peut plus me payer; mais » il est trop [illegible] pour cela, et je n'oserais le lui » proposer. Oui, au diable la paix! quand je » devrais périr sur le champ de bataille. »

» La fidélité de ce brave homme me plut tellement, que je lui offris une demi-couronne pour boire à ma santé. J'en fus honteux ensuite, quoique mon motif fût louable : car le cœur de Charlie était si plein d'amour pour son maître et de fierté militaire, qu'il ne s'y trouvait plus de place pour aucun autre sentiment, pas même pour l'intérêt.

* Nom que l'on donne à Bonaparte en Angleterre.

« Je vous remercie, Monsieur, me dit-il, je » n'ai besoin de rien : tout ce que je voudrais, » c'est que mon maître fût plus heureux. » A ces mots il ne put retenir ses larmes, et comme je ne pouvais lui fournir de consolation, je lui serrai la main et le quittai.

» Je retournai dans l'allée où j'avais vu l'officier écossais. Il était encore assis dans la même position, essayant de siffler, et battant la mesure sur une de ses bottes avec une houssine; mais il était aisé de juger que ce n'était point la gaîté qui l'inspirait, car une profonde mélancolie régnait dans tous ses traits. »

— N° XIII. —

ASSEMBLÉES ET *CONVERSAZIONE.*

J'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier toutes les sciences quand j'étais jeune.

MOLIÈRE.

L'ASSEMBLÉE d'une femme de qualité, la *conversazione* d'une *belle à la mode*, sont les amusemens d'un genre élégant et supérieur. Dans l'une et dans l'autre vous vous attendez naturellement à trouver l'élite de la noblesse, tout ce qui donne le ton à la société; vous ne courez pas le risque d'y trouver une compagnie mélangée. Ceux *qui y sont invités peuvent différer* d'âge et de condition, mais ils sont pris dans la même classe, ils sont frappés des mêmes marques caractéristiques. Dans tous ceux qui fréquentent ces cercles du grand monde, vous êtes certain de ne trouver que le poli le plus parfait.

L'invitation à une assemblée, conçue dans ces termes simples: « Lady *une telle* sera chez elle *telle* soirée » a quelque chose de moins apprêté que la formalité d'une *rout* ou le cé-

rémonial d'un bal et d'un souper. Les *conversazione* sont d'un ordre plus élevé, plus intellectuel, ou, pour mieux dire, elles doivent l'être : car on suppose toujours qu'une *conversazione* doit réunir le talent au bon ton. *Une conversazione* est cependant souvent mal nommée, car ce n'est presque toujours qu'une assemblée parée où l'on se promène dans des salons bien décorés, et où l'on trouve quelques tables de jeu pour l'amusement des gens d'un certain âge, tandis que ce devrait être une réunion de beaux-esprits, un rendez-vous de personnes des deux sexes ayant des connaissances en littérature.

Mais lorsqu'on entend parler des assemblées, des *conversazione* des gens d'une classe inférieure, qui veulent singer les personnages distingués, lorsqu'on voit des femmes de petits marchands envoyer leurs cartes circulaires pour faire de telles invitations, c'est une véritable parodie, une caricature du tableau qu'elles ont l'ambition de vouloir copier. Dans tous les rangs, on peut inviter à un bal, à une partie de jeu, mais une assemblée et une *conversazione*, dans lesquelles on doit conserver une stricte observation du *decorum*, et où tout est magnificence et raffinement, ne conviennent qu'à la première classe de la société, et doivent être composées de tout ce que la mode offre de plus brillant et de plus agréable.

J'ai assisté deux fois à la représentation bur-

lesque de ces *délices de la société* : à une assemblée chez la femme de mon joaillier, et à une *conversazione* chez l'épouse de mon apothicaire. La première était parée à toute outrance, c'était la femme la plus ridicule que j'aie jamais aperçue. Elle avait vu nos dames titrées se rendre à la dernière assemblée de la cour, la tête ornée de quelques plumes qui leur donnaient un air de noblesse et de majesté, et elle en avait tellement décoré, ou, pour mieux dire, surchargé la sienne, qu'elle ressemblait à un paon qui fait la roue. Tout en elle était fausses manières, prétentions, affectation.

Ses appartemens étaient richement meublés, et elle en avait fait peindre les planchers pour imiter ce qui se pratique chez les gens d'une classe plus distinguée, mais le dessin manquait d'élégance, et les ornemens en étaient lourds. Un air de dignité emprunté, des révérences gauches, des domestiques maladroits qui avaient été loués pour cette soirée, un maître de maison du ton le plus commun, une maîtresse importune à force d'attentions mal conçues, tout annonçait à l'observateur qu'il était dans une assemblée *boutiquière*. De grosses mains, dont tous les doigts étaient couverts de bagues pesantes, les bras rouges des danseuses, une aisance forcée, une fausse apparence de vivacité, voilà ce qui se faisait remarquer de toutes parts. Des papas et des mamans, encore fort au-

dessous de leurs enfans pour le vernis du savoir-vivre, marquaient fortement la transition du commerce à l'indépendance, le passage soudain du comptoir au salon. Des étudians en médecine et des élèves de procureur, vêtus de noir des pieds à la tête, portant sous le bras des chapeaux dont ils ne savaient que faire, mettant des gants blancs et jouant les petits maîtres; de lourds citoyens, des commis de banquiers, les uns fiers de leur opulence, les autres voulant paraître des égrillards, composaient la portion másculine de l'assemblée, en y ajoutant un petit nombre de pratiques de campagne, et quelques débiteurs titrés qui s'y étaient rendus pour se maintenir dans les bonnes grâces du joaillier, et conserver leur crédit sur ses registres.

Dans une assemblée semblable, on juge bien que la conversation ne pouvait manquer d'être fort intéressante, et elle était variée par la demande élégante adressée à tous ceux qui arrivaient : « Voulez-vous prendre un siége? désirez-vous faire une partie de whist? » Une chambre était destinée aux cartes, une autre à la danse; l'ennui régnait partout. La table sur laquelle le souper fut servi gémissait sous le poids de tout ce que la saison pouvait offrir de plus recherché, tandis que le joaillier suait sous les efforts qu'il faisait pour jouer l'homme d'importance, pour faire ce qu'on appelle l'a-

gréable. Je partis aussitôt qu'il me fut possible de le faire décemment, regardant ce rassemblement comme l'essai le plus gauche, le plus maladroit qu'on pût faire pour imiter une assemblée de gens à la mode.

La *conversazione* de madame l'apothicaire avait encore plus de prétentions, et offrait une caricature plus prononcée.

Mistress Ollapod, vêtue tout en blanc, avec une simplicité affectée; ses cheveux plats sur le haut de la tête, retombant de toutes parts en crochets, à l'imitation des statues grecques; le sein et les épaules à découvert, les bras nus jusqu'à l'épaule, ayant des gants qui lui retombaient sur les poignets, et de riches bracelets par-dessus; des sandales de satin blanc, attachées par un ruban au double pilier colossal qui lui servait de jambes, et chaussant un pied [illegible] fille gigantesque, était assise sur un sopha qui lui servait de trône. Ses pieds touchaient à peine le tabouret destiné à les soutenir, tant elle était petite, et sa figure était si courte et si plate, que depuis le crâne jusqu'aux épaules elle formait un carré presque parfait. Elle recevait sa compagnie avec un sourire froid et un air d'importance apprêté, tandis que M. Ollapod, vêtu d'un habit de couleur de rhubarbe, gilet blanc et culotte noire, faisait à la porte forces révérences, et semblait

dire : « Entrez, mes chères pratiques, entrez; quelques-uns de vous gagneront probablement un bon rhume, mais ce n'est pas un grand malheur, ils auront besoin de mes services. »

Près de mistress Ollapod était un aspirant médecin qui attendait avec une patience exemplaire l'instant où il pourrait inspirer de la confiance à quelques malades, et qui jusque là consolait sa vanité en jouant l'esprit fort. Deux pauvres auteurs et deux miss Huggins, qui avaient formé près d'*Hackney* un établissement d'éducation, composaient le cercle littéraire qui faisait l'ornement de cette *conversazione*. Trois domestiques étaient chargés de recevoir, d'annoncer et d'introduire la compagnie qui arrivait. L'un était un garçon à voix de Stentor, emprunté dans un cabaret voisin; l'autre un jeune Hercule dont les bras vigoureux s'occupaient ordinairement à piler des drogues dans un mortier, et qui répandait autour de lui une forte odeur de basilicon; le troisième un apprenti, animal amphibie, moitié domestique, moitié l'égal de son maître et de sa maîtresse.

La compagnie se composait de malades guéris ou à guérir de toute espèce, de convalescens pâles et maigres, d'un ministre qui faisait le mauvais plaisant, et de quelques cousins campagnards. On faisait la conversation dans le grand salon, une seule table de whist était dans un cabinet voisin, et miss Ollapod écor-

chait les oreilles en touchant du piano dans ce qu'on nommait l'arrière-salon. La fête se termina par ce que le capitaine O'Halloran appelle l'ombre d'un souper, c'est-à-dire des rafraîchissemens que présentaient tour-à-tour [illegible] leur de drogues et le premier garçon apothicaire, tandis que notre hôte disserтait sur la médecine, et notre hôtesse sur la littérature.

Lorsque j'entrai dans le salon pour rendre mes devoirs à mistress Ollapod, l'aspirant médecin lisait avec enthousiasme une ode dont les vers, les plus plats que *j'eusse jamais entendus*, étaient l'ouvrage de la maîtresse du logis, qu'il comparait *modestement* à *Sapho*, *la muse* de Lesbos. Mistress Ollapod rougissait, lui reprochait d'être un flatteur; ajoutant que la philosophie avait maintenant les plus grands charmes pour elle, et qu'elle honorait le goût de Platon, dont le père descendait de Codrus, qui *avait abandonné la poésie épique et la tragédie* pour cette science plus solide. Elle fit observer qu'il était bien naturel que Platon fût un sage, étant issu d'une telle souche du côté de son père, et comptant l'immortel Solon parmi ses ancêtres maternels. Elle regrettait de n'avoir pas vécu du temps de Platon, de Socrate, sans quoi elle aurait, comme Axiotéa et d'autres jeunes Athéniennes, pris des habits d'homme pour aller emprunter des lumières à ce grand foyer de sagesse.

Ces remarques, et d'autres observations qui sentaient également l'affectation et l'enflure; faisaient le fonds de sa conversation, que les malades et les convalescens écoutaient en silence, et qui faisait bâiller les pauvres cousins.

Je vis que madame avait la prétention d'être savante, que les auteurs en faisaient leur profit, et que pour fournir aux dépenses d'une femme bel-esprit, M. Ollapod étoit obligé d'enfler les mémoires de ses malades, en leur prescrivant double dose d'opium, d'eau de menthe, etc. Cette *conversazione* opéra sur moi comme un puissant narcotique, et me fut beaucoup plus utile que tout ce que j'avais pris jusqu'alors dans la boutique de l'apothicaire pour recouvrer le sommeil. Mistress Ollapod était un vrai remède contre l'amour, et sa fille un antidote infaillible contre le plaisir que peut occasionner l'harmonie.

Je me retirai vers une heure du matin, bien résolu de ne plus me retrouver dans ces assemblées et ces *conversazione* où la classe mitoyenne prétend singer les manières du beau monde. J'ai fidèlement exécuté cette résolution jusqu'à présent. Tous les rangs ont sans doute leur mérite relatif, mais on ne doit jamais les confondre; et, comme Goldsmith le dit avec raison, à peu près en pareille occasion : « La société des sots peut commencer par nous faire rire, mais elle finit toujours par nous ennuyer. »

— N° XIV. —

OSTENTATION ET MISÈRE.

Da, si grave non est,
Quæ prima iratum ventrem satiaverit escam.

HOR.

Servez-nous au moins de quoi apaiser la première faim.

LADY M***, dont *j'ai* eu *l'honneur* de faire la connaissance chez lady Marie, m'adressa ces jours derniers une invitation pour dîner à six heures. Comme je pensais que cette dame était très-exacte, j'y arrivai avant sept. Quelques-uns de nos *ultrà-élégans*, y compris le colonel B***, *arrivèrent en toute hâte* à sept heures et demie. On n'attendait plus personne; cependant il n'y avait encore aucune apparence de dîner, et je voyais clairement que la maîtresse de la maison avait dans l'esprit je ne sais quoi qui la mettait mal à son aise.

Elle n'oublia pourtant pas de rappeler à lady G*** qu'elle lui avait gagné huit guinées au whist la semaine précédente, et qu'elle n'en avait pas encore été payée*. Lady G*** rougit,

* On joue très-gros jeu en Angleterre et particuliè-

tira huit guinées de sa bourse, et les lui donna d'un air d'humeur et de dépit. « Je vous demande pardon, dit lady M*** en les recevant, mais il m'est dû tant de bagatelles de cette espèce, et j'ai la mémoire si mauvaise, que j'ai saisi cette occasion de vous en parler, afin de n'avoir plus à y songer, convaincue que vous l'aviez oublié. Quant à moi, lorsque j'ai quelques petites dettes de cette nature, je suis toujours enchantée qu'on veuille bien me les rappeler. » Lady G*** agita son éventail, et fit un mouvement de tête comme pour dire : Vous avez raison, et tâcha de sourire agréablement, mais sans pouvoir cacher son mécontentement et sa colère. Or, le fait est que lady M*** a toujours une mémoire excellente pour les dettes de cette nature ; que personne n'est plus intéressé au jeu qu'elle, et qu'elle ne regarde pas huit guinées comme *une bagatelle*, attendu qu'elle est toujours aux expédiens.

Quelques minutes après, elle tira le cordon

[redacted]s, et ces sortes de réunions s'y multiplient d'une manière étonnante. Récemment encore, un honnête bourgeois de cette ville a offert un exemple effrayant de cette funeste passion. Il venait d'hériter d'une somme de quatre cent mille livres de rentes, et avait passé tout-à-coup de la médiocrité à une grande opulence. Il perdit cette belle fortune dans une seule nuit, et mit fin à ses jours. La police n'a aucun accès dans les maisons de jeu à Londres, qui sont soutenues et fréquentées par de grands personnages.

de la sonnette avec violence : son vieux sommelier, qui était au service de son premier mari, car elle est veuve pour la seconde fois, entra dans le salon, et elle lui dit d'un ton de colère, quoique le regard qu'elle jeta sur lui n'en annonçât nullement : « A quoi pense donc le cuisinier ? compte-t-il nous faire dîner demain ? » Cette demande fit sourire la compagnie, et c'était ce qu'elle désirait. « Je vais y voir, Milady, répondit-il d'un air de calme et de sang-froid. »

Un demi-quart d'heure se passa : point d'annonce de dîner ; Lady M***, se levant d'un air d'impatience, quitta le salon en disant : « Il faut que j'aille voir moi-même ce qui cause ce retard. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque accident au dîner, mais, dans tous les cas, j'espère que mes amis excuseront la mauvaise chère en faveur du bon accueil.

« — Oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts » ; et le colonel dit en regardant à sa montre : « Qu'on nous serve ce qu'on voudra : mais que nous soyons à table à neuf heure[illegible] huit et demie.

Lady M*** ne tarda pas à revenir. « C'est ce que j'avais pensé, dit-elle : le cuisinier a trop laissé cuire le turbot, qui s'est mis en pièces. C'est un maladroit, je le chasserai. Il vient d'en acheter un autre ; mais il faudra du tems pour l'apprêter. A moins, ajouta-t-elle en con-

sultant des yeux la compagnie, que vous ne soyez ennuyés d'attendre si long-tems, et que vous préfériez dîner sans poisson, quelque barbare que cela soit. »

L'avis unanime fut de ne pas attendre plus long-tems; des ordres furent donnés en conséquence, et l'on passa dans la salle à manger.

A cela près que nous n'eussions pas de poisson et que la soupe à la tortue ne fût ni chaude, ni froide, le dîner était passable, et se passa fort bien. On n'offrit pas de vin de Champagne; mais il y en avait de trois autres espèces, quoique aucune ne fût bonne. Le Bourgogne était aigre, le Bordeaux sentait le bouchon, et le Madère semblait avoir été chauffé au bain-marie. On attribua généralement la mauvaise qualité du vin au vieux sommelier; car lady M*** lui donna ordre plusieurs fois d'en servir d'autre. Il la regardait alors en levant les yeux, emportait les flacons qui étaient sur la table, en mettait d'autres à leur place; mais le vin qu'ils contenaient était invariablement le même que celui qui avait disparu. Elle protesta qu'elle changerait de marchand de vin, et lord Caustique, dont j'aurai occasion de parler plus au long dans un instant, lui recommanda fortement de n'y pas manquer.

Enfin les dames quittèrent la table, et lady M***, avant de sortir de la salle à manger, fit signe à Scapegrace, jeune roué à la mode, de

venir lui parler. Leur conversation ne dura qu'un instant, et je n'entendis que la réponse qu'il lui fit : « Certainement, avec le plus grand plaisir ; je vais y envoyer sur-le-champ. » Un quart d'heure après on nous servit d'excellent vin de Bordeaux.

Il était dix heures quand nous entrâmes dans le salon. On proposa une partie de dix-huit. Lady M*** joua gros jeu, perdit à peu près vingt guinées, qu'elle emprunta à tous ceux qui se trouvaient là. Il ne fut pas question de souper, et la compagnie se sépara vers deux heures du matin, ayant trouvé la soirée un peu froide, quoique lady M*** se fût évertuée de son mieux pour y répandre de la chaleur et de la gaîté.

Le lendemain, comme je me promenais à cheval dans le parc, j'y rencontrai lord Caustique, qui me dit aussitôt : « Eh bien ! je crois que cette pauvre lady M*** s'en va grand train à tous les diables. Mon procureur a cinq demandes à lui intenter. Il ne se trouvait pas hier chez elle une seule personne à qui elle ne dût de l'argent.

» — Cette lady ne me doit rien, lui dis-je. — Tant mieux pour vous, car elle ne paie jamais. Avez-vous remarqué son attaque contre lady G*** pour huit guinées? Je garantis que cette somme a servi à payer une partie de notre dîner ; car, comme j'arrivais hier, j'ai rencontré à la porte un des garçons de Brunet* qui appor-

* Restaurateur français.

tait quelques mets *dans un* panier couvert; il parlait avec un *domestique*, et semblait en exiger de l'argent avant de lui remettre le contenu de son *panier*. Le marchand de turbot avait, sans doute, promis d'en envoyer, et n'a pas cru devoir tenir parole. *Le vin était détestable*, parce que le marchand qui le lui fournit ne lui envoie que le plus mauvais de sa cave. Elle a pourtant fini par en avoir du bon, mais qui venait du cellier de Scapegrace. Tout est fini pour la pauvre dame, elle ne passera pas le mois.

» — *J'en suis fâché*, lui dis-je. — Et pourquoi, reprit lord Caustique? Je ne plains jamais les gens qui veulent briller plus que leurs moyens le leur permettent. Pourquoi vouloir donner des dîners quand on ne peut même pas sauver les apparences? C'est une folle fieffée! Avec un douaire de mille livres sterling, elle vit depuis cinq ans comme si elle en avait quatre, dans *l'espoir de gagner au jeu, ou d'attraper* un troisième mari; sottise encore plus grande! » A ces mots, il lâcha la bride de son cheval arabe, prit une grosse prise de tabac, en secoua avec un mouchoir de soie quelques grains qui étaient tombés sur le cou de son coursier, et me regarda d'un air satisfait de lui-même, comme s'il eût dit : « J'espère que voilà de la critique et de l'esprit. »

« N'avez-vous pas remarqué, continua-t-il, que l'argenterie portait différentes marques?

Plus de la moitié était d'emprunt ; deux domestiques avaient été loués pour la journée ; il était très-facile de voir qu'ils étaient étrangers à la maison.

» — Je vous avouerai, lui dis-je d'un air grave, que je ne cherche pas à faire ces remarques, et que lorsqu'une dame a la bonté de m'accueillir à sa table avec hospitalité, je m'inquiète peu de la manière dont elle est servie.

» — Sans doute, sans doute, reprit-il en jouant avec les oreilles de son cheval, je sais m'accommoder d'un mauvais dîner tout aussi bien que qui que ce soit ; mais je ne puis supporter la vue de l'ostentation de pareilles gens qui vivent aux dépens de toutes les personnes confiantes. Le diable m'emporte si je puis deviner ce qu'elle deviendra ! »

Je parvins à détourner la conversation, car je souffrais en entendant dénigrer ainsi une femme qui, la veille, nous avait reçus de son mieux. Il est très-vrai que les sages vivent aux dépens des fous. Combien voyons-nous de ces victimes volontaires tenir table ouverte pour de prétendus amis qui sont les premiers à les offrir en sacrifice à la dérision et à la malignité ; et qui, après avoir fait une auberge d'une maison, en prennent le maître ou la maîtresse pour l'objet de leurs sarcasmes inhumains et barbares ?

Tel est lord Caustique. C'est une peste pour

la société, une ruine pour les réputations; il empoisonne l'air qu'il respire, et le sirocco * n'est pas plus dangereux. Cependant je vis s'accomplir sa prédiction sur lady M***. Elle avait perdu tout crédit, et le nuage creva bientôt sur sa tête. Quelques jours après, passant devant la porte de sa maison; j'en vis les volets fermés, et un écriteau annonçait qu'elle était à louer. J'appris qu'elle était partie pour la France après avoir répandu le bruit qu'elle allait à Brighton, et qu'elle y avait été suivie par des limiers de justice, sans que personne au monde la plaignît si ce n'est moi.

* Vent du sud-est.

— N° XV. —

LES AVIS
D'UNE MÈRE A LA MODE.

Petite hinc præcepta, puellæ.
OVIDE.

Jeunes vierges, écoutez ces avis.

« MA *chère Julie, dit lady Tonish à sa* fille pendant que j'étais chez elle en visite du matin, j'ai été scandalisée, hier soir, de vous voir sortir du bal d'Argyle-Rooms, * pendue en quelque sorte au bras du jeune Walsingham. Votre bras était entièrement passé sous le sien ; vous vous penchiez *en avant, et vous le regardiez en face* avec un air de confiance et de satisfaction, comme s'il eût été votre seul appui, votre seul

* Petite et jolie salle de spectacle où l'on donne, par souscription, des bals parés, des concerts, des pièces françaises, et où l'on n'admet que la première noblesse. C'est sur ce théâtre que parurent, les 19 et 26 juin 1818, Talma et Mlle Georges, qui y récitèrent des scènes d'*Athalie*, d'*Andromaque*, d'*OEdipe*, de *Macbeth*. Les soirées des deux artistes français attirèrent un concours prodigieux de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient les princes et princesses de la famille royale.

espoir. J'en ai été pétrifiée. Lady Glibspeech l'a remarqué, et les trois miss Mortimer ont fait la même observation; car elles disaient à voix basse, les yeux fixés sur vous : « Un mariage, sans doute! »

« — Mon Dieu, maman, dit Julie ingénuement, si j'ai mal fait, c'est sans le vouloir; j'ai accepté son bras, parce qu'il me l'avait offert obligeamment, et je m'appuyais, parce que j'étais fatiguée.

» — J'ai plus d'un avis à vous donner, mon enfant, continua lady Tonish. Quand vous acceptez le bras d'un homme, vous ne devez le faire *ni avec timidité, ni avec confiance*, ni avec un air de dédain, ni avec l'apparence du plaisir; il ne faut jamais vous appuyer sur lui; *mais* prendre son bras pour vous promener, ou sa main pour danser, comme une chose toute simple et à laquelle vous n'attachez aucune importance.

» Lorsque vous accordez un sourire en retour d'un salut ou d'un compliment, vous souriez de tout cœur et semblez faire passer votre ame sur vos lèvres et dans vos yeux; rien n'est plus commun. Votre sourire doit être moitié grave, moitié enjoué; assez grave pour montrer une fierté convenable, assez enjoué pour embellir vos traits et leur prêter un nouveau charme.

» Riez-vous? *on croirait que vous êtes dans*

un véritable enchantement; ce qui est bourgeois à l'extrême. Le rire d'une femme de qualité doit toujours être modéré, comme si elle avait quelque honte que quelqu'un eût découvert le secret de la faire rire.

» Dans la surprise, vous ouvrez vos grands yeux bleus de manière à ressembler à un portrait (Julie est charmante quand sa physionomie prend cette expression). Je vous ai pourtant dit cent fois qu'une femme de bon ton ne s'étonne de rien, parce que rien n'est nouveau pour elle. »

Cette mère, pensai-je, veut faire de sa fille un joli composé d'hypocrisie et de dissimulation.

« Vous avez aussi la mauvaise habitude de vous approcher du feu; cela vous rend le visage et les bras rouges comme ceux d'une laitière, et vous gâte le teint pour toute la soirée. »

Les roses et les lis artificiels dont les joues de la mère sont parées ne doivent lui laisser aucune crainte pour elle-même à cet égard.

« Quand on vous demande si vous êtes engagée à danser, vous vous écriez : Non! avec la simplicité d'une paysanne, et vos yeux semblent dire : « J'aurai bien du plaisir à danser » avec vous. » C'est une inconséquence. Il faut baisser la tête, prendre une attitude agréable, avoir l'air de douter, de réfléchir, laisser quel-

ques instans votre cavalier dans l'incertitude, pour donner plus de prix à votre main et lui prouver que vous ne manquez pas d'invitations; ensuite, quand vous avez consenti à danser, il ne faut pas vous lever avec un air de plaisir et d'empressement pour courir vous mettre en place; il faut montrer un certain degré d'indifférence, et joindre les danseurs avec nonchalance et même avec froideur.

» — Mais, ma chère maman, répliqua Julie, j'aime tant la danse!

» — Et c'est justement ce dont je me plains, répliqua sa mère; vous ne devriez aimer que la mode, votre père et moi.

» — Et mes frères et sœurs, dit Julie en baissant la tête?

» — Sans doute, et vos frères et sœurs. Mais pourquoi prononcer ces mots comme une idiote, et baisser la tête en les prononçant? Je vous demande pardon, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, de faire ainsi la leçon à ma fille devant vous; mais vous êtes un ancien ami de la famille.

» — Oh! Madame, ne vous gênez pas, lui dis-je, vos discours sont très-édifians.

» — Quand vous sortez à cheval avec un cavalier, continua-t-elle en s'adressant à sa fille, vous ne devez souffrir ni qu'il se place à votre gauche, ni qu'il s'appuie sur le pommeau de votre selle. Si vous sortez à pied, qu'un la-

quais vous suive toujours ; et sur-tout que jamais je ne vous voie *en cabriolet* avec le jeune Archer ; en calèche et suivie de deux domestiques à cheval, à la bonne heure ; quand même ils seraient à un quart de mille par derrière, cela ne laisse aucune idée de tête-à-tête, et cela est du bon genre ; mais en cabriolet, cela est ignoble et a un air matrimonial *. »

Bien raisonné, me dis-je encore. Voilà ce qui s'appelle savoir faire une distinction où il ne se trouve aucune différence, grâce à la distance d'un quart de mille.

« Enfin, quand vous walsez, étendez toujours le bras de manière à tenir votre cavalier à une certaine distance ; regardez vos pieds de tems en tems ; distribuez des sourires autour de vous ; mais ne les réservez pas pour lui, et ne souffrez pas que ses yeux rencontrent jamais les vôtres ; en un mot, Julie, ne me forcez plus à rougir pour vous à l'avenir.

» — Je tâcherai de profiter de vos leçons,

* La jeunesse des deux sexes jouit en Angleterre d'une grande liberté. Les demoiselles bien nées, aussi bien que les filles du peuple, sortent, s'absentent, vont *visiter*, comme elles le disent, ou dans leurs familles, ou chez leurs amies ; elles vont à de longues distances seules, avec une femme de chambre, avec une ou deux amies réunies, soit dans une chaise de poste, soit dans une de ces voitures publiques si généralement en usage sur toutes les routes en Angleterre.

maman », dit Julie ; et elle se retira les larmes aux yeux.

« Elle est si novice, me dit alors la mère, que j'en perds patience.

» — Et que voudriez-vous qu'elle fût à seize ans, m'écriai-je ? n'est-elle pas aussi ingénue, aussi attrayante que peut l'être une jeune fille ?

» — C'est une enfant, dit lady Tonish qui est jalouse de sa fille ; elle est tout au plus passable.

» — Mais ne serait-il pas aussi prudent, et beaucoup plus simple, lui dis-je, de lui recommander de ne sortir à pied, à cheval ou en voiture qu'avec vous ou quelque parente, et de ne [redacted] ou avec une per-

[redacted] ondit-elle ; c'est bien devoir de donner de bons avis à mes enfans ; mais je ne puis avoir toujours une grande fille pendue à ma ceinture. Autant vaudrait m'enfermer dans une prison ; cela nuirait à tous mes engagemens. Je désire que mes filles deviennent des femmes à la mode ; mais je ne puis me charger de conduire un ours dans les rues.

» — Je vous comprends parfaitement, lui dis-je » ; et ayant changé de sujet de conversation, je ne tardai pas à prendre congé d'elle.

Lady Tonish désirait réprimer la vivacité naturelle de ses filles ; en faire, comme elle le disait, des femmes à la mode, mais prudentes,

choses difficiles à concilier ; et tout cela sans renoncer à aucun plaisir, sans se donner ni peine, ni embarras, sur-tout sans risquer de voir ses charmes imaginaires s'éclipser devant elles. Si tels doivent être les principes d'une mère, ce ne seront jamais les miens.

— N° XVI. —

LA PRISON DE NEWGATE.

OU

ÉLISA FENNING.

O vanas hominum mentes !

O vanité des jugemens des hommes !

LES *méditations d'un philosophe* ne l'attirent pas sans cesse vers les brillantes scènes du monde. J'aime à réfléchir quelquefois sur des sujets sévères ; et le contraste, dans les impressions comme dans les mœurs, conduit à des leçons profitables. Il n'y a pas long-tems qu'au sortir *d'un bal j'allai visiter la prison de Newgate.* J'étais accompagné par un de mes amis ; nous fûmes frappés l'un et l'autre de tant de luxe et de tant de misère, de tant de civilisation et de barbarie, chez le même peuple, dans la même ville, à quelques pas de distance. Heureux encore si le vice ne se rencontrait pas dans le monde, et la vertu dans ces terribles cachots !

Newgate * annonce sa destination *par une*

* En 1780, *l'intérieur de cette prison fut réduit en*

architecture nue et triste. L'intérieur a quelque chose de sinistre et d'effrayant. La teinte lugubre des murailles noircies par la main du tems, les chaînes suspendues au-dessus des portes, impriment à cet édifice un air de douleur et d'austérité.

Je fus révolté d'y trouver les prisonniers confondus ensemble : on ne sépare que les sexes. De jeunes filles, de l'âge où l'on rougit encore, sont mêlées avec ces créatures qui ont perdu toute conscience et toute pudeur. Nous vîmes ensemble celles qui étaient jugées et celles qui ne l'étaient pas; celles qui devaient être rendues à leurs familles et celles qui étaient condamnées au dernier supplice. « L'Angleterre, dis-je à mon compagnon, se glorifie d'avoir donné naissance à M. Howard : jamais plus généreux philanthrope ne porta plus de constance et de désintéressement dans son amour du bien. Qu'étaient donc nos affreuses prisons avant qu'il eût porté les yeux du parlement sur cette partie de l'administration publique ? »

Nous sortîmes et traversâmes rapidement la cour ; c'est là que les condamnés subissent leur sentence : on élève près de la porte, un échafaud tendu de noir et entouré d'une double chaîne ; le son d'une cloche annonce l'instant fatal. Les préparatifs inspirent la terreur ; le bourreau dis-

cendres par une populace révoltée qui en avait franchi les murs.

pose lentement et avec précaution la corde autour du cou des patiens. Ceux-ci, portant déjà l'instrument de leur supplice, écoutent les exhortations d'un ministre; on leur couvre le visage d'un bonnet noir, des mesures sont employées pour leur dérober l'instant précis de la mort; quand il arrive, le prêtre se retire sans bruit de dessus la plate-forme et va se ranger près des shérifs. Cette plate-forme s'écroule sous les pieds des criminels, et ils restent ainsi pendus.

« Je ne puis revoir ce lieu, me dit mon compagnon, sans me souvenir de la mort d'une jeune fille qui porta sur l'échafaud toute la contenance d'une victime injustement condamnée, et qui laissa cette opinion à un grand nombre des spectateurs qui se pressaient ici le 25 août 1816. Nous serions moins fiers de l'admirable institution de notre jury, si de pareils doutes s'élevaient souvent sur les arrêts qu'il prononce. Il me semble, ajouta-t-il, que cette affaire peut présenter quelque sujet de réfléchir, et servir à l'instruction des jurisconsultes et des juges. Je le pressai de questions, il y répondit en ces termes :

« Depuis quelque tems, M. Turner, notaire de Londres, avait pris à son service Elisa Fenning, fille d'un respectable artisan du comté de Lancastre, que des revers de fortune avaient réduit à la nécessité de se séparer de sa fille bien aimée.

» Elisa, âgée de vingt ans, joignait à une très-jolie figure une candeur et une naïveté qui ajoutaient aux charmes extérieurs de sa personne. Elle apportait dans l'exercice d'une profession si étrangère à son éducation et aux premières années de sa vie une douceur et une prévenance si grandes, que ces qualités lui eurent bientôt mérité l'attachement et la bienveillance de ses maîtres. Chaque jour ils s'efforçaient de lui rendre moins pénible le fardeau de la servitude, et la mettaient à même d'aider, de secourir son vieux père, objet de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Depuis ce tems, Elisa se trouvait plus heureuse; mais que la durée de ce bonheur devait être courte!.....

» Le 21 mars 1815, pendant le dîner, M. et Mme Turner, leur fils et leur belle-fille, éprouvent tout-à-coup de violentes coliques. Elisa Fenning ressent aussi les mêmes douleurs. L'idée du poison s'offre à l'esprit de tous. On visite les vases dans lesquels le dîner a été préparé. Aucune trace de vert-de-gris ni de malpropreté ne s'y laisse voir. Cependant des médecins sont appelés; l'existence d'un poison violent est reconnu dans un des mets qui se trouvent sur la table. On constate qu'un plat de *dumplings** a été saupoudré d'arsenic. On s'aperçoit aussi qu'un papier renfermant une certaine

* Espéce de *pudding* très-indigeste et sur lequel on sert une sauce.

quantité de ce poison, et que par une négligence impardonnable M. Turner laissait depuis dix-huit mois dans un tiroir de l'étude où travaillaient ses clercs, a disparu. L'autorité est avertie, et le soir même Elisa est dans les fers.....

» Le 11 avril 1815, elle parut sur le banc des accusés. Sa contenance était calme. Sa physionomie portait encore l'empreinte des souffrances qu'elle avait éprouvées par l'effet du poison. Elle répondit avec sa naïveté accoutumée aux questions qu'on lui adressa, invoquant à chaque instant l'Eternel de venir à son aide. Voici les faits qui furent portés contre elle par le *recorder** :

« Le mets, dit ce magistrat, a été servi par l'accusée à ses maîtres ; elle reconnaît qu'elle seule l'a préparé. L'arsenic a été mêlé dans la pâte, et ce poison n'a été mis ni dans le lait, ni dans la farine, puisque deux des personnes qui ont mangé des *dumplings* sans sauce ont éprouvé les mêmes accidens. Mme Turner assure que personne n'est entré dans la cuisine pendant tout le tems de la préparation du dîner. Le crime ne peut donc être imputé qu'à la servante. »

Le *recorder* ajouta devant les jurés que, par une insensibilité inouie, l'accusée n'avait porté aucun secours à ses maîtres souffrans des atteintes du poison. En vain la malheureuse allé-

* Ministère *public*.

gua-t-elle qu'elle éprouvait elle-même en ce moment de cruelles douleurs.

» L'avocat de l'accusée, loin de la défendre, ne parut être présent au procès que pour la forme. Il quitta la cour dans le moment où le *recorder* se disposait à prendre la parole. L'infortunée Fenning, qui était pauvre, sans amis, sans protecteurs, abandonnée de la sorte à elle-même, fut réduite à protester de son innocence. « Je » ne suis point coupable du crime dont on m'ac- » cuse, répétait-elle; je suis innocente : en » vérité, je le suis. J'aimais ma condition, mes » maîtres, et j'avais lieu d'en être satisfaite. »

Enfin, accablée sous le poids des préventions, après quelques minutes de délibération, Elisa fut déclarée coupable, et le *recorder* prononça la peine de mort.....

« Le père d'Elisa, à la première nouvelle du fatal événement, était arrivé à Londres et s'était présenté à l'audience pour défendre sa fille; cette faveur lui fut refusée; mais cet infortuné était présent au moment de la condamnation; il entendit l'arrêt fatal, et la salle d'audience offrit alors la scène la plus déchirante. L'accusée leva les yeux au ciel et s'écria : « Mon » Dieu! aidez-moi, vous savez que je suis inno- » cente. »

» Un meurtre, suivant nos lois, vous le savez, ajouta mon ami en s'efforçant de cacher quelques larmes, ne peut exister s'il n'est pas

prouvé que l'action a été commise méchamment. Convenait-il au *recorder* d'arguer de l'insensibilité de l'accusée, relativement à l'état de souffrance de ses maîtres? Tout homme de bon sens qui aurait entendu ce reproche en aurait induit que l'accusée était la seule personne de la maison qui n'eût pas ressenti les effets du poison. Cependant le contraire avait été attesté par la déclaration du chirurgien. En réfléchissant sur l'état de souffrance qu'elle avait elle-même éprouvé, est-il convenable que le magistrat ait pu lui faire un tel reproche? Fenning avait tellement souffert qu'elle n'était pas guérie lorsqu'elle parut, le 23 mars, devant le magistrat. Celui-ci, bien convaincu que le mauvais état de la santé de l'accusée exigeait encore des soins, fit venir le geolier de la prison de *Bridewell* avant de décerner le mandat d'arrêt afin de savoir de lui s'il avait une chambre pour une malade.

» Entendit-on tous les témoins qui pouvaient éclairer les jurés? je ne le crois pas. Le premier chirurgien qui administra des secours aux malades ne fut point assigné. La famille Turner sembla même, dans ses dépositions, taire le nom de cet officier, quoiqu'il lui eût donné des preuves de son zèle et de son expérience? Gadsden était-il le seul clerc de M. Turner qui dût être entendu comme témoin? Etait-il constant que personne n'eût pu approcher de la pâte en l'ab-

sence de Fenning? cette fille n'avait qu'un seul moyen d'établir cette possibilité, c'était en prouvant qu'elle s'était trouvée dans l'obligation de s'éloigner de sa cuisine. Or, elle soutint constamment que le 21 mars, jour de l'empoisonnement, elle l'avait quittée pour recevoir une voiture de charbon; elle ajoutait que, pendant ce tems, quelqu'un avait pu se glisser auprès du foyer, et semer une poudre sur la pâte. Telle fut la déclaration de l'accusée; mais madame Turner affirma sur serment que le charbon n'avait pas été livré ce jour-là; une autre servante déposa comme sa maîtresse.

» *Elisa déclara de plus qu'elle avait été* longtems occupée dans la cour; que durant tout ce tems la farine et le levain étaient restés à découvert dans la cuisine. « Y étant rentrée, ajou-» tait-elle, j'y trouvai un clerc, Thomas King, » et je lui demandai ce qu'il y venait faire.

» Dieu me garde, *ajoute-t-elle en rapportant* » ce fait, de vouloir incriminer Thomas King; je » n'ai d'autre intention que de faire voir qu'on » a pu entrer dans la cuisine en mon absence. » Cette seule déclaration eût dû déterminer le *recorder* à entendre Thomas King comme témoin.

» La conduite de ce magistrat ne fut aucunement celle que doit tenir un juge qui s'estimerait heureux de trouver un innocent au lieu d'un coupable : on en demeura encore plus convaincu par quelques autres circonstances du procès.

» Le *recorder* refusa d'entendre quelques témoignages; il interdit la parole au père de l'accusée devant la cour; il détourna M. Turner de signer le placet par lequel Elisa Fenning recourait à la clémence du prince-régent.

» Il y a plus, s'étant trouvé à cette époque chez M. Turner, il n'entendit qu'avec impatience la proposition que lui fit un chimiste de l'éclairer par quelques expériences essentielles.

» La réponse que fit ce magistrat aux observations de l'un des jurés, qui s'efforça d'obtenir un sursis, n'est pas moins remarquable :

» Je suis surpris, dit-il, qu'un simple individu puisse présumer assez avantageusement » de lui-même pour opposer sa seule opinion » à celle de douze jurés et de deux à trois » juges. La raison pour laquelle on éprouvait » un si vif intérêt en faveur de l'accusée ne » provenait, ajouta-t-il, que de ce que Fenning » était une jolie fille; mais pour lui, il se disait » si parfaitement convaincu de la culpabilité » d'Elisa, qu'il n'entrevoyait aucun moyen » possible de différer l'exécution. »

« Parmi les démarches qui furent faites auprès du chancelier, on ne doit pas omettre les détails qui furent donnés au sous-secrétaire-d'état, en l'absence de ce ministre, par M. Gibson, devant M. J. B. Sharp, M. Ogle, M. Blatwaite et M. Aberdour. Après avoir entendu le fait de la bouche de M. Gibson, M. Beckiet lui dit que

la justice exigeait qu'il se rendît, le soir même, chez le *recorder*; il fut de plus convenu, avant de se quitter, qu'ils s'adjoindraient une autre personne. A huit heures, en effet, M. Gibson et M. J. B. Sharp se transportèrent au domicile de ce magistrat, chez lequel M. Beckiet les avait déjà devancés. Voici, mot pour mot, la déclaration faite au *recorder* par M. Gibson :

« A la fin du mois de septembre ou d'octobre, » autant que je puis m'en souvenir, M. Turner » le jeune vint chez moi, il nous parut être » dans un état d'aliénation mentale. Frappé du » désordre de son esprit, je le priai de passer » dans une chambre qui servait de comptoir; » j'eus soin de l'y retenir jusqu'à ce qu'un autre » *gentleman* de la maison eût pu avoir le tems » de se transporter au domicile de M. Turner » père. Durant cet intervalle, ajouta M. Gib- » son, le jeune Turner ne cessa de battre la » campagne; ses discours étaient ceux d'un » furieux. « Mon cher Gibson, disait-il, au nom » de Dieu, ne me quittez pas, ne me laissez » pas en liberté, car si j'en jouissais, je » me porterais à quelque attentat; *je me dé-* » *truirais moi-même aussi bien que ma femme.* » Je dois trancher ma vie et la sienne; je le » dois et je le ferai, à moins qu'on ne m'en ôte » les moyens. Ainsi donc, mon bon ami, assu- » rez-vous bien de ma personne; il y a quel- » que chose en moi qui l'emporte sur ma rai-

» son, et me *dit* que je dois faire cela. Je le » ferai, si *l'on n'en prévient pas* l'exécution. » M. Gibson assura le *recorder* qu'un témoin pouvait attester, comme lui, la vérité de cette étrange circonstance, et il insista sur la nécessité d'un sursis. Le *recorder* écouta tout, et douze heures après cette déclaration Elisa *Fenning* fut exécutée.....

» Depuis l'instant que cette infortunée fut arrêtée jusqu'au dernier moment de sa vie, elle protesta constamment qu'elle était innocente du crime dont on l'accusait. Dans le placet qu'*elle présenta* au prince-régent pour obtenir sa grâce, *Élisa disait*, en terminant : « La sup- » pliante, sur sa foi la plus sacrée, n'a rien » à confesser concernant l'accusation dirigée » contre elle, elle est tout-à-fait innocente du » crime pour lequel elle est condamnée. »

» Dans la pétition qu'elle adressa au suprême chancelier de la Grande-Bretagne, elle s'exprimait : « Je proteste devant Dieu et de- » vant les hommes que je ne suis pas coupa- » ble du crime dont on m'accuse, quoique » j'éprouve des difficultés insurmontables pour » prouver mon innocence. »

» Lorsqu'elle vit, le 21 juillet, son nom compris parmi ceux qui composaient la liste fatale des condamnés qui devaient subir leur sentence, elle reçut ce coup avec fermeté. Le 26 suivant, elle écrivit à son père, à ses frères,

qu'elle était *assassinée*. Le ministre du culte l'ayant invitée à pardonner à ceux qui avaient déposé contre elle, elle répondit : « Je leur par- » donne tout, hormis l'outrage qu'ils ont fait » à mon innocence. »

» La veille de son exécution, elle lut et pria depuis quatre heures du soir jusqu'à huit. A neuf, elle se coucha. Quelqu'un ayant témoigné le désir de la voir, le geolier la trouva dormant d'un profond sommeil : elle ne s'éveilla qu'à quatre heures du matin. Après qu'elle se fut habillée, on remarqua qu'elle remit sans trouble à chacune des femmes qui l'entouraient une boucle de ses cheveux, pour se conserver dans leur souvenir. Le ministre, sur l'invitation des shérifs, s'étant rendu auprès d'elle, elle lui parut complètement résignée : l'ami qui, vers les six heures, vint pour la consoler et la fortifier dans ses derniers momens, la trouva plus abattue. Elle était assise sur un banc, le coude appuyé sur la table. Cet ami lut avec elle des passages de la *Bible* jusqu'à sept heures. Son trouble parut s'accroître; elle dit d'une voix altérée : « Ce qui se passe autour de moi » me semble un rêve. »

« Son ami l'ayant laissée seule pendant un peu de tems, elle mit les vêtemens avec lesquels elle devait souffrir le supplice. Aussitôt qu'il fut rentré, ils prièrent de nouveau. Fenning le faisait avec ferveur et joignait les mains en levant

les yeux vers le ciel. « Continuez de prier, » lui dit-elle; quant à moi, il m'est impossible » de parler. Croyez, toutefois, que je m'unis » à vous de cœur. » Après quelques instans d'un profond recueillement, elle ajouta : « Je » quitte la vie sans regret; mais il est cruel de » mourir innocente et si jeune. »

« Elle priait encore lorsque l'exécuteur vint frapper à la porte. « Etes-vous prêt, lui de- » manda cette infortunée en souriant? » Au moment qu'il s'en allait, elle ouvrit sa croisée et dit adieu aux autres prisonniers qui étaient aux fenêtres, et leur envoya des baisers. Bientôt après la nature reprit son empire; mais sa fermeté revint presque aussitôt. Toute apparence d'agitation avait disparu; sa constance ne se démentit même pas à l'instant où le bourreau lui attacha les mains. Aucune larme ne coula de ses yeux; on n'aperçut pas le plus léger tremblement sur ses lèvres, ni la moindre altération dans ses traits.

» Le chapelain de la prison vint alors à elle et lui dit : « Je vous adjure, au nom du Dieu tout- » puissant devant lequel vous allez paraître, de » déclarer ce que vous savez sur le crime pour » lequel vous allez souffrir. » D'une voix distincte et claire elle lui répondit : « Devant Dieu, » je meurs innocente. »

» Elle monta ensuite sur l'échafaud avec courage. Son pas était vif, mais non précipité.

Après que le ministre se fut éloigné d'elle pour s'adresser aux autres patiens, on la supplia encore d'un ton touchant et amical de confesser son crime, si elle était coupable. *Je suis innocente*, répliqua-t-elle avec une surprenante énergie. L'exécuteur essaya de rabattre sur ses yeux plusieurs bonnets, qui se trouvèrent trop courts. Pour parer à ce contre-tems, il recourut à une cravate de mousseline, mais s'apercevant encore qu'elle ne remplissait pas ses vues, il tira de sa poche un mouchoir dont la malpropreté choqua vivement les yeux d'Élisa. « De grâce, » ne me mettez pas ce mouchoir, dit-elle. » Elle conjura le ministre de lui obtenir cette faveur; il fallut se conformer à l'usage. La plate-forme tomba presqu'au même moment; elle éleva ses bras, qui s'abaissèrent aussitôt, et elle mourut.

» Le corps de Fenning fut livré à son père; mais l'infortuné vieillard ne l'obtint qu'en payant quatorze shellings et demi qu'il fut obligé d'emprunter. Le cadavre ayant été déposé dans sa maison pendant quelques jours, il fut enterré le 31 suivant dans le cimetière de *Saint-Georges-le-Martyr*. On remarqua qu'une foule de peuple s'était rassemblée pour assister à l'inhumation.

» Puisse cette fille un jour, dit en terminant mon compagnon, ne pas servir d'objet de comparaison à la célèbre et malheureuse servante de Palaiseau! »

Nous sortîmes de *Newgate*, en proie aux réflexions les plus tristes et les plus pénibles.

— N° XVII. —

LE PARC DU RÉGENT.

Illo sæpè loco capitur consultus amori,
Quique aliis cavit, non cavet ipse sibi.

OVIDE.

Le plus expert en amour s'y trouve pris lui-même, et ne sait pas profiter des avis qu'il donne aux autres.

UN matin, ayant une visite à faire dans *Portland-Place*, et n'ayant pas trouvé la personne que je comptais y voir, je résolus de me promener dans le parc du Régent *, et d'y parcourir une nouvelle brochure que je venais d'acheter dans *Bond-street*. A peine y étais-je entré que je fus devancé par un homme déjà d'un certain âge, qui marchait fort vîte. Il semblait très-impatient, et un sourire qui annonçait la satisfaction de lui-même le rendait presque ridicule. Il paraissait dire : « Voyez, j'approche de la

* Ce parc a environ trois milles de circonférence. Il offrira dans quelques années, aux personnes qui habitent au nord et au nord-ouest de Londres, des promenades très-agréables, si elles sont rendues publiques. On a conçu l'idée de le faire traverser par le canal de *Paddington* pendant l'espace d'un mille et demi.

soixantaine, mais qui s'en douterait? je suis vraiment bien pour mon âge et j'offre encore des attraits à la jeunesse et à la beauté. »»

Tout en paraissant m'occuper de ma lecture, je jetais les yeux sur lui à la dérobée, et je l'examinais de la tête aux pieds. Ses traits, ses manières, faisaient reconnaître un homme de qualité, mais sa physionomie n'annonçait aucun sentiment. « C'est pourtant quelque rendez-vous qui l'amène ici, me dis-je à moi-même, et cependant pas un grain d'amour n'anime ce vieux tronc; il paraît plus intéressé qu'intéressant; son encens doit brûler pour Plutus plutôt que pour la déesse des Grâces, et son amour doit être à la hausse ou à la baisse, comme les effets publics, suivant le thermomètre de la fortune. Il est arrivé à grands pas, c'était calcul. Maintenant il ralentit sa marche, c'est modération; il sourit et se parle à lui-même, c'est jouissance anticipée. »

Tandis que je faisais ces réflexions, je vis arriver une jeune personne de seize ans. Je la reconnus, malgré le voile épais qui lui couvrait le visage : c'était une riche héritière. Un amant était pour elle une chose toute nouvelle, et les complimens d'un vieux lord ruiné lui avaient tourné la tête. Je vis que je ne m'étais pas trompé en soupçonnant qu'il s'agissait d'un rendez-vous. Le vieillard s'approcha de la jeune fille, et cherchait à lui faire la cour; mais il

était évident qu'il jouait un rôle étudié, et pour lequel la nature ne le favorisait pas d'une seule inspiration. Ce couple mal assorti me rappela les vers où Virgile décrit le supplice inventé par Mézence. :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis, etc.

Mais qu'y faire? je ne pouvais l'empêcher.

Comme un vieillard amoureux est ridicule! On croit voir l'ombre d'un Cupidon que le dernier rayon du soleil couchant alonge insensiblement en lui donnant une forme grotesque, et qui bientôt s'évanouit tout-à-fait. C'était une bonne leçon, et je me promis bien de ne jamais jouer le rôle d'amant.

Je les avais à peine perdu de vue, que je vis arriver un jeune homme à la fleur de l'âge. Ses joues brillaient du vermillon de la nature, mais rendu plus vif par le feu du désir; le sang roulant avec violence dans ses veines les faisait gonfler, et tendait tous ses muscles; sa marche était irrégulière, ses yeux étincelaient; il jetait des regards inquiets de côté et d'autre; je vis qu'il craignait d'être arrivé trop tard. Il m'aperçut bientôt, et me lança un coup d'œil de compassion qui semblait dire : « Pauvre vieillard! que viens-tu faire ici! tu es quelque philosophe glacé; ce n'est pas toi que je cherche, tu devrais bien me laisser le champ libre. »

Je m'écartai sans affectation, mais sans le

perdre de vue : je remarquai qu'il consultait sa montre trois fois par minute. Sa petite canne s'engagea dans une haie, il la brisa, en jeta les morceaux loin de lui d'un air de colère. Il était clair qu'il était tourmenté par l'inquiétude et l'impatience. Enfin, un équipage s'arrêta dans *New-Road*, en face du Parc. Une dame en descendit, renvoya sa voiture, agita en l'air son mouchoir blanc, et entra dans une allée de traverse. Il courut la rejoindre, ils disparurent alors à mes yeux. Elle paraissait avoir environ trente-cinq ans, et le jeune homme semblait en avoir à peine vingt. « Encore un couple mal assorti! » pensai-je. Mais ce mouchoir blanc n'est pas un pavillon qui annonce une trève; c'est le signal d'un engagement, peut-être d'un engagement qui doit durer toute la vie; mais combien de tems ce jeune homme sera-t-il fidèle à ses drapeaux? »

Absorbé dans ces réflexions, je ne vis pas une jeune et jolie femme, simplement mais élégamment vêtue, qui passait près de moi. Je la heurtai sans le vouloir; elle tressaillit, et laissa tomber une lettre qu'elle tenait à la main. Je m'empressai de la ramasser et de la lui présenter. Elle tremblait, en la recevant, comme la feuille agitée par l'ouragan, qui est souvent le précurseur d'une tempête. Elle baissa son voile sur des yeux qui brillaient comme des diamans, et s'éloigna précipitamment. Je la suivis de

l'œil, sans penser davantage à la brochure que je tenais à la main : un livre vivant était ouvert à mes méditations. Je l'examinai avec attention. Elle semblait combattue par le devoir et la passion, partagée entre le désir et la crainte flottant dans le doute et l'incertitude. Elle lut et relut la lettre qui contenait sans doute un rendez-vous. « Pauvre créature! me dis-je, voilà peut-être le premier pas que tu fais hors des sentiers du devoir; celui qui doit causer ta ruine va sans doute arriver! Que ne suis-je ton père ou ton frère! Que n'ai-je le droit de t'offrir mes avis et ma protection! »

En ce moment elle s'arrêta, parut faire quelques réflexions, leva les yeux au ciel, reprit la lettre qu'elle avait mise dans son sein, la déchira en mille pièces, et sortit du parc avec précipitation.

« Bravo! m'écriai-je à haute voix, ne pouvant contenir ma satisfaction; te voilà sauvée; la raison a triomphé; persiste dans ta résolution, et puisses-tu être toujours à l'abri des piéges d'un séducteur! »

A peine avais-je fini cette oraison jaculatoire, que je vis arriver un être pétri de ridicule et d'affectation, qui, armé d'une lorgnette, semblait chercher quelqu'un dans l'allée qu'elle venait de quitter. Il avait l'air d'un de ces roués endurcis, dans le cœur insensible desquels l'habitude de se livrer à de criminelles

passions n'a laissé aucune trace d'honneur, de pitié et de remords. Il me parut d'abord humilié, déconcerté: enfin son orgueil parut souffrir beaucoup en ne découvrant pas l'objet qu'il cherchait. « Oui, oui, vieux renard, dis-je en moi-même, *la colombe est envolée*. Tu as perdu ta proie, et si tu t'adresses à moi pour en retrouver la voie, j'aurai soin de te dépister. » J'eus le plaisir de le voir attendre inutilement une heure entière, et je ris de bon cœur en le voyant partir d'un air d'humeur et de mécontentement. Je crois que j'aurais voulu être chien pour pouvoir mordre ce méprisable reptile. « Voilà du moins une victime de sauvée, m'écriai-je! » Des renseignemens que j'eus ensuite me prouvèrent qu'effectivement l'innocence, pour cette fois, avait échappé aux piéges de l'intrigue et de la séduction.

J'étais si enchanté de la fin de cette aventure, que *j'oubliai mon livre que j'avais placé* sur une barrière; je partis sans songer à le reprendre. *J'y pensai* pourtant au bout de quelques instans; je retournai sur mes pas, et une dame bien mise, les yeux à demi-baissés, ayant un air de modestie qui me charma, voyant que j'avais l'air de chercher quelque chose, s'avança vers moi, et me demanda si le livre qu'elle tenait à la main ne m'appartenait pas. Je lui répondis que je l'avais oublié sur une barrière près de laquelle je m'étais arrêté quelque tems,

et elle me l'offrit en me faisant une révérence pleine de grâce, mais qui me parut un peu étudiée: *C'est* quelque actrice, pensai-je, et je *pris le* volume que me présentait un bras élégamment arrondi.

Après que *je lui eus fait mes* remercîmens, « Monsieur, me dit-elle avec un air de timidité, votre air honnête et votre âge (j'aurais voulu qu'elle se dispensât de parler de ce dernier point) encouragent une femme jeune et sans expérience (ce n'est donc pas une actrice, pensai-je) à réclamer vos bontés et à vous demander une grâce.

» — *Parlez, Madame*», *lui dis-je*, et je commençai à croire que c'était une mendiante, quoiqu'elle fût assez bien mise pour repousser cette idée.

« — Je suis venue ici, continua-t-elle, pour y trouver une sœur infortunée qui a mécontenté *mon père en se mariant sans son consentement*, de sorte qu'il ne veut voir ni elle, ni son mari, et qu'il lui a défendu de jamais se présenter devant lui. Je lui ai apporté quelques secours dont elle avait grand besoin; car ces jeunes mariés sont fort à la gêne. (Ce n'est donc point une mendiante, pensai-je, et cette idée me fit plaisir.) Mais ne voulant pas rentrer dans la ville avec ma sœur, je l'ai laissée partir, et je n'ai pas été plutôt seule qu'un impertinent est venu m'insulter par des propos

que je n'oserais vous répéter. Je crains à tout moment de le voir reparaître, car il ne s'est éloigné que lorsqu'il vous a vu.

» — Faites-moi la description de sa personne, lui dis-je, car je crus que ce pouvait être le roué que je venais de voir ; mais tout ce qu'elle me dit ne lui convenait nullement.

» — Seriez-vous assez bon, ajouta-t-elle, pour me permettre de vous accompagner jusqu'à ce que nous soyons rentrés dans la ville ?

» — Sans doute, belle dame, et j'espère que vous me ferez l'honneur d'accepter mon bras. La vieillesse sert de protection par elle-même, et vous me trouverez prêt à vous défendre, si le cas l'exige. » Elle me remercia de la manière la plus grâcieuse.

« Vous mériteriez, ajoutai-je, un cavalier plus jeune, plus élégant, mais vous n'en pourriez trouver un plus honnête, un plus sûr. »

Une inclination de tête grâcieuse me paya de ce compliment.

« Monsieur, me dit-elle, un service enchaîne la reconnaissance, et la reconnaissance conduit à l'estime. »

» — Fort bien, pensai-je; il commence à faire nuit, et elle me suppose dix à douze ans de moins. »

» — Cela est possible, lui dis-je, d'un ton sentimental qui ne m'est pas très-habituel ; mais le rosier ne s'attache pas à l'orme dépouillé de ses feuilles et battu par les vents.

» — Il est vrai, me répondit ma belle compagne, mais l'orme antique qui n'est pas encore flétri, peut offrir un abri au rosier, qui peut croître sous sa protection, et jouir avec gratitude de son ombre hospitalière.

» — Oh! oh! pensai-je encore, serait-il possible qu'elle eût conçu pour moi quelques dispositions favorables! »

» Je me nomme Marie Mortimer, continua-t-elle; mon père, M. Montagu Mortimer, est un homme respectable, mais un peu sévère, de sorte que je n'ose vous inviter à m'accompagner chez lui. Mais si vous voulez y venir, *Harley-street*, n° 9, demain à midi, maman, dont le cœur est sensible, et qui n'ignore pas mes rendez-vous avec ma sœur, aura bien du plaisir à vous offrir ses remercîmens du service que vous me rendez.

» — Des remercîmens! m'écriai-je (ses doigts appuyés sur mon bras me faisant éprouver une vibration qui mit en déroute mon sang-froid et ma prudence ordinaires) je n'en mérite aucun, mais je me ferai un honneur de cultiver la connaissance d'une jeune dame si aimable. »

Mes yeux rencontrèrent les siens en prononçant ces paroles, et leur langage muet augmenta encore le trouble de mes sens.

Nous étions alors dans *Portland-Place*, et j'aurais voulu en être à une lieue. Je devins

taciturne, et je ne songeai plus qu'au regret d'avoir à la quitter si tôt. Nous arrivâmes au coin de *Harley-street*. J'étais incapable de proférer un seul mot. Je baisai comme une relique sacrée sa main couverte d'un gant, et elle me quitta en me disant du ton le plus aimable : « A demain ! »

J'éprouvais en ce moment ce que je n'avais pas éprouvé depuis plus de vingt ans. « Sont-ce les rendez-vous dans le parc du Régent qui me troublent ainsi? me demandai-je. — Non, me répondit une voix secrète, ce sont les accens flatteurs de la belle que tu viens de quitter. » Je commençai à être surpris d'avoir pu vivre si long-tems dans le célibat. Serait-il possible que cette aventure opérât une si grande révolution dans mes sentimens? Je relevai ma cravate, je songai à mes cheveux commençant à grisonner; mais qu'importe? n'a-t-on pas trouvé l'art d'en changer la couleur.

J'arrivai à ma porte, et la voix de ma belle inconnue retentissait encore à mon oreille. Il était trop tard pour songer à m'habiller et à aller dîner chez un ami où j'étais attendu. Que faire? envoyer une excuse, prétexter un indisposition, et aller dîner solitairement chez Long, voir s'il me resterait assez de présence d'esprit pour observer les travers et les ridicules des animalcules à la mode qu'on y rencontre tous les jours, et finir ma soirée par aller passer une

heure ou deux à l'Opéra anglais pour y continuer le cours de mes observations.

J'écris d'abord une lettre d'excuse. « John, une *bougie*. » Il me l'apporte ; je cherche la chaîne de ma montre pour prendre mon cachet, elle avait disparu, ainsi que la montre à répétition qui avait appartenu à mon père. Je mis la main dans ma poche, j'y découvris un autre vide. Je donnai ordre à mon domestique d'aller s'informer si M. Montagu Mortimer demeurait à *Harley-street*, n° 9 ; on n'y connaissait personne de ce nom.

J'appelai toute ma philosophie à mon aide, et je m'habillai pour suivre le plan que je m'étais formé pour ma soirée. Mais que de sombres réflexions vinrent m'assaillir ! combien il me parut humiliant d'avoir été pris ainsi pour dupe à mon âge. En nouant ma cravate, il me parut que j'avais dix ans de plus. « Quoi de plus sot qu'un vieux sot ! » m'écriai-je plusieurs fois.

Je cachai long-tems cette aventure à toutes mes connaissances ; mais comme elle peut être utile à quelques-uns de mes lecteurs, je me suis décidé à leur en faire part, quoique ce ne soit pas sans rougir.

Le pouvoir des femmes sur mon esprit et sur mon cœur fut terriblement affaibli pendant une quinzaine de jours. « Cependant, me dis-je alors, toutes les femmes ne sont pas un composé d'impostures ; » et reprenant peu-à-peu mes

premiers sentimens, je finis par les regarder encore comme le plus bel ouvrage de la nature, comme le chef-d'œuvre de la création. Au fait, sur qui devait tomber le blâme? sur moi seul. Quel besoin avait un vieillard d'aller épier les rendez-vous des amans? On doit fermer l'oreille aux propos flatteurs de la jeunesse et de la beauté, quand on est arrivé à cet âge tranquille auquel je suis si heureusement parvenu.

— N° XVII. —

UN EMPRUNT.

Ingenuitatem lædis, quùm indignum rogas.
PUBLIUS SYRUS.

C'est s'abaisser soi-même que d'emprunter quelque chose à celui qui n'en est pas digne.

JOUISSANT d'une honnête aisance, et ayant toujours mis beaucoup d'ordre dans mes affaires, il ne m'est arrivé qu'une seule fois, dans tout le cours de ma vie, de demander un service pécuniaire, et de me trouver débiteur d'un autre. Cette circonstance fit sur mon esprit une si forte impression qu'elle n'est pas encore effacée, malgré les années qui se sont écoulées depuis ce tems, et mon exemple ne sera peut-être pas sans utilité pour quelques-uns de mes lecteurs.

J'avais placé quelques centaines de guinées dans une banque de province, d'abord parce que je connaissais un des associés de cette maison, et ensuite parce qu'on me payait un intérêt de mes fonds, ce qui n'est pas l'usage de nos banquiers de la capitale. Des spéculations hasardées amenèrent une banqueroute, et il s'é-

coula un long tems avant que je reçusse pour tout dividende cinq shellings pour livre. Il en résulta pour moi une gêne momentanée et un besoin d'une centaine de guinées; mais j'avais tant d'amis, que je ne doutai pas qu'il ne me fût très-facile de trouver cette somme pour deux mois, époque à laquelle je devais toucher mes revenus ordinaires.

Le sang me monta à la figure en lisant dans la gazette l'annonce de cette faillite. Je toussai, je sifflai, enfin je me frottai les mains en disant : « Il aurait pu m'arriver un plus grand malheur. C'est une leçon qui m'apprendra à ne plus me fier aux banques de province. En me privant de quelques tableaux que j'avais envie d'acheter, en gardant mon vieux cheval que je comptais changer, et en renonçant au concert de souscription, cette perte se trouvera réparée. D'ailleurs, tout ne sera probablement pas perdu; ainsi donc, tout bien calculé, le pauvre diable est plus à plaindre que moi, et je ne dois plus y songer.

» Ce n'est pas à *moi*, ajoutai-je en appuyant très-fort sur ce monosyllabe par un mouvement secret d'amour-propre, ce n'est pas à moi qu'on refusera de prêter une centaine de guinées. » N'ayant pas le moindre doute à cet égard, je n'éprouvai d'autre embarras que de chercher dans la liste nombreuse de mes amis à qui je demanderais ce léger service. J'étais lié avec

des ducs, des lords, des chevaliers, des écuyers, tous riches, et mes droits pour m'adresser à eux étaient une ancienne connaissance, un honneur sans tâche, une réputation intacte; une fortune connue, et leurs protestations d'amitié plus d'une fois répétées.

Je pensai d'abord à lord Valleyfield. Nous avions été compagnons de collége; il avait alors deux frères aînés, et je lui avais cent fois prêté de petites sommes quand il était sous-officier dans la marine, sans grande apparence qu'il pût jamais me les rendre. Cependant ses deux frères disparurent pour lui faire place; ils moururent, l'un de consomption à Londres, l'autre de la fièvre jaune dans les Indes occidentales. Ce double malheur (j'ignore s'il le regarda ainsi) le mit en possession d'un titre et d'une fortune considérable. Il me paya ce qu'il me devait, et m'écrivit de m'adresser à lui si jamais j'avais besoin d'un millier de guinées. Sa lettre, que j'ai conservée, se terminait ainsi: « Je ne fais qu'acquitter en ce moment le matériel de ma dette envers vous, mais celle contractée par la reconnaissance n'en subsiste pas moins; si le compagnon de ma jeunesse, dont l'amitié ne s'est jamais démentie, n'a pas recours à ma bourse, si jamais elle peut lui être utile, je cesserai de le regarder comme le bon camarade que j'ai toujours trouvé en lui. »

En me rappelant toutes ces circonstances, je conclus qu'il suffisait que je lui demandasse ces cent guinées pour les avoir à l'instant même ; mais lord Valleyfield pouvait être à la campagne ; en ce cas, je pourrais m'adresser à sir Richard Rattle, dont le père avait renoncé, à ma prière, à la résolution qu'il avait prise de le déshériter, et que j'avais caché chez moi jusqu'à ce que le vieux baronnet eût consenti à payer ses dettes. Enfin, il me restait Lowelore, à qui j'avais fait gagner 30,000 livres en lui conseillant d'acheter des effets publics quelques jours avant que la nouvelle du traité de paix fût connue, l'ayant apprise peut-être le premier, d'un de mes amis, secrétaire de légation. Je pouvais encore recourir à mon vieil ami lord Loungex, à mon parent Meadows, en un mot, à une foule d'autres personnes à qui j'avais été assez heureux pour rendre quelques services, et à qui je n'avais rien demandé ; mais quel besoin avais-je de préparer une si longue liste ! Les trois premiers auxquels j'avais songé d'abord ne pouvaient être tous absens de Londres, et n'étais-je pas sûr que celui d'entre eux que je trouverais se ferait un plaisir de me tirer d'embarras ?

Je commençai par lord Valleyfield, que je n'avais pas vu depuis quelques années, parce qu'il avait fait un voyage sur le continent, et qu'il était à peine de retour. Je frappai à sa

porte avec confiance, et je demandai au concierge : « Milord est-il chez lui ? — Non, Monsieur, » me répondit-il d'un ton qui me fit presque croire qu'il disait la vérité.

Je *lui* remis ma carte, et je me disposais à me retirer *quand j'entendis la voix* de lord Valleyfield ; il sortait de sa bibliothèque, et parlait à son chien. Il reconnut ma voix, et s'écria : « Je veux être mort, si ce n'est pas mon plus ancien et mon meilleur ami ! » Il accourut à moi, me serra la main cordialement, à ce que je crus... « Est-ce bien toi, me dit-il, mon vieux, mon cher Steady (sobriquet qu'on m'avait donné au collége), mon ancien banquier, le camarade de ma jeunesse ! je suis charmé de te voir. Charmé ! cette expression est trop faible. On est charmé de voir son cheval quand on en a besoin, d'apercevoir la porte de sa maison quand on arrive de voyage, de prendre une prise de tabac quand on en a la fantaisie. Charmé ! ce terme est aussi froid qu'un discours adressé au parlement, qu'une promesse de ministre, qu'un embrassement conjugal. Je suis enchanté, ravi, comblé ! Il en coûtera une saignée à ma cave, qui, par parenthèse, est heureusement bien garnie. Il faut que nous dînions *en catimini*, comme disait ma vieille tante, rien qu'entre nous, afin de pouvoir causer de nos folies de jeunesse, de nos anciennes fredaines, des miennes, c'est-à-

dire. » Et il se mit à rire, satisfait d'avoir montré tant d'esprit.

Le portier restait immobile, et semblait pétrifié d'étonnement en voyant son maître faire une telle dépense de complimens et de témoignages d'amitié. « *Il faut, continua* celui-ci, que je te présente à lady Valleyfield, que je lui dise qu'elle voit en toi plus que mon frère, un ami qui a fait ses preuves dans le moment du besoin. Qui aurait pourtant cru, il y a vingt ans, que le pauvre sous-officier de marine deviendrait un jour le lord comte de Valleyfield? »

En parlant ainsi, il passa son bras sous le mien, et me conduisit dans sa bibliothèque. « Alonzo, dit-il à un valet espagnol, allez dire à Milady que je la prie de venir ici sur-le-champ. » Le domestique se retira. « De par Dieu, continua-t-il, il faut que je lui montre en une seule personne deux choses qu'on ne trouve pas tous les jours, *un véritable ami* et un homme d'esprit, *rara avis in terris*. Hé! hé! mon vieux, tu vois que je n'ai pas encore tout-à-fait oublié mon latin. Le fait est que j'étais assez paresseux dans ma jeunesse, et je le suis bien encore un peu aujourd'hui. Cependant, j'adresse quelquefois à la chambre haute un discours de cinq minutes, car je ne dis que ce qu'il faut.

» Mais assieds-toi donc, Steady. Aucune visite ne pouvait me faire plus de plaisir que la

tienne : je le dis, parce que c'est la vérité, et je ne me pardonnerais pas si je pensais autrement. Te rappelles-tu le jour où tu vins lever l'embargo qu'on avait mis sur ma chétive personne dans une auberge de *Plymouth* ?.. Tu vas voir Milady. Ce n'est pas une beauté, non, mais une riche héritière, excellente femme; cela vaut son pesant d'or, n'est-ce pas? Hé ! hé! hé!

» Mais la voici. Embrasse-la, mon vieux; que diable! embrasse-la donc. C'est un second moi-même, Caroline ; le vieil ami dont je vous ai tant de fois parlé ; un homme comme on n'en voit pas. Embrassez-le et allez-vous-en; j'ai tant de choses à lui dire! Dites au cuisinier français qu'il tâche de se surpasser aujourd'hui : il nous faut un dîner fin. Vous irez à l'Opéra avec votre amie de province, et mon vieux et moi nous irons vous rejoindre pour le ballet, si nous ne sommes par trop... » Milady prit un air grave. *Je dis alors que je n'étais pas grand buveur*, et que je serais prêt à prendre le café à son premier signal. « Comme tu voudras, reprit le pair, liberté entière : tu boiras de l'eau, si tu le veux ; je ne demande que ma bouteille et ta compagnie. Ah! çà, ma chère, vous pouvez aller à vos affaires, et à sept heures et demie nous nous reverrons.

» C'est une excellente femme, répéta-t-il pendant qu'elle se retirait, et nous vivons aussi heureux que peuvent l'être des époux de qualité.

Je ne la gêne nullement ; mais je veux vivre à ma fantaisie, et elle ne me contrarie en rien. Tu sais quelle vie je menais autrefois ? Te rappelles-tu la petite grisette aux grands yeux noirs ? et le jour où j'ai brisé les fenêtres du vieux juif ? Diable ! je suis moi-même riche comme un juif, mais il n'y a rien de juif dans mon humeur ; je fais tout en *milord*, comme on dit en France. Mais, voyons, dis-moi donc quelque chose, à ton tour. »

Cette dernière phrase me soulagea, car à peine avais-je eu le tems de placer quelques mots, tant il parlait avec volubilité, et je commençais à craindre de ne pouvoir lui faire part du sujet qui m'amenait chez lui. Je saisis l'occasion qu'il m'offrait, et sans beaucoup de circonlocutions je l'informai de la perte que j'avais faite, et du besoin que j'éprouvais d'une centaine de guinées. « Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, lui dis-je tandis qu'il caressait son chien : je connais votre amitié, et je suis sûr que vous vous ferez un plaisir de m'en donner une preuve en cette circonstance. »

Il prit sur-le-champ l'air d'un homme contre lequel on vient de tirer un coup de feu qui ne l'a pas atteint. Il chassa son chien en lui donnant un grand coup de pied ; il souffla comme une baleine, et sa surprise fut telle que sa respiration en fut interrompue quelques secondes. Quand il recouvra la parole, il parut fort em-

barrassé, et me dit enfin en balbutiant : « Je serais un ingrat si j'oubliais les services que vous m'avez rendus, et si je ne désirais pas trouver l'occasion de vous en rendre à mon tour. La somme qu'il vous faut n'est qu'une bagatelle, votre demande est juste et raisonnable; rien de plus simple, rien de plus naturel; vous auriez le droit de me regarder comme un misérable, si je vous refusais. » Ici, il fit une pause, toussa deux ou trois fois, me regarda en face, comme s'il eût attendu que je lui répondisse. Mais je gardai un profond silence, prévoyant ce qui allait suivre.

« Il faut pourtant que vous sachiez, continua-t-il, que j'ai commis une imprudence, une grande imprudence. J'ai avancé à un ami une somme considérable dont il avait besoin pour les dépenses de son élection, de sorte que j'ai épuisé mon crédit chez mon banquier. En outre, j'ai fait des améliorations à mes domaines, et, en ce moment, je ne sais véritablement où prendre de l'argent pour payer tout ce que je dois. Cependant, d'ici au dîner je réfléchirai..., je verrai ce que je puis faire, car je désire vous obliger avant tout. Par Jupiter! s'écria-t-il avec un air d'étonnement bien joué en regardant à sa montre, il est trois heures! qui l'aurait cru ? Comme le tems passe vîte avec un ami! Il me serra encore la main, et m'adressant un sourire dont je reconnus la

fausseté : « Mon cher Steady, me dit-il, au revoir; croyez que je ferai tout pour vous..... tout ce qu'il me sera possible. Je vous attends pour dîner, ne l'oubliez pas; adieu. »

Cet *au revoir*, cet *adieu*, n'avaient rien d'engageant. Le ton dont ils furent prononcés semblait dire : « Que je suis charmé d'être débarrassé de toi! quel fardeau de moins pèse sur moi! »

Il y avait à peine un quart d'heure que j'étais rentré chez moi, quand on me remit le billet suivant :

« Mon cher et ancien ami, la franchise est » une vertu, et *j'en manquerais si* je tempori- » sais avec vous. La sincérité est la meilleure » politique. Je vous dirai donc de bonne foi que » je ne puis disposer de cette chienne de somme. » Au surplus, je suis sûr qu'un homme comme » vous a cent bourses à sa disposition, et cela » me *console; car, sur mon honneur, je suis* » désespéré de vous refuser.

» Tout à vous. VALLEYFIELD.

» *P. S.* Lady Valleyfield vient de se trouver » indisposée, de sorte que nous sommes forcés » de remettre à un autre jour le plaisir de vous » recevoir. »

Ce jour n'est pas encore arrivé, et je n'ai pas besoin de dire que si j'avais reçu une invitation je ne *l'aurais pas acceptée*. Mais j'étais

bien convaincu que je n'aurais pas cet embarras. Voilà pourtant ce camarade de collége, cet étourdi sous-officier de marine! il était étourdi quand il n'avait à penser à rien; prodigue, quand il n'avait pas un sou à lui, et il ouvrait sa bourse à tout le monde quand elle était vide!

Dire que je ne me trouvai pas trompé, blessé, humilié, ce serait vouloir déguiser la vérité. Je sens encore en ce moment l'impression que fit sur mon cœur la conduite de lord Valleyfield: les années qui se sont écoulées depuis ce tems n'ont pu l'effacer. Cela fit époque dans ma vie; dès ce moment, je conçus de l'humeur contre le genre humain; un germe de misantropie s'introduisit dans mon esprit. Depuis lors je soupçonnai partout de la dissimulation et de la fausseté.

Je résolus pourtant de voir le baronnet. J'avais sur sir Richard des droits encore plus forts. Il devait toute sa fortune au crédit que j'avais eu sur l'esprit de son père; il ne pouvait l'avoir oublié.

Je me rendis donc chez lui dès le lendemain. Les deux battans de sa porte s'ouvrirent pour me recevoir; le portier et les laquais me saluèrent avec respect, et l'on me fit entrer sur-le-champ dans le cabinet du baronnet.

Il y était assis d'un air content de lui-même, tenant en main un pamphlet politique,

et ayant une centaine de lettres éparses autour de lui. « Plaignez-moi, mon cher ami, me dit-il, d'être écrasé de besogne comme je le suis. Les affaires du parlement, les soins qu'exigent mes domaines, la vigilance continuelle qui est nécessaire pour empêcher mes agens de me voler, les invitations fréquentes que je reçois de mes nombreux amis, tout cela ne me laisse pas un moment de liberté. Je suis obligé de me faire celer sans cesse, sans quoi je ne pourrais suffire à tout. Mais je me mépriserais moi-même si je n'étais pas à tous les instans aux ordres d'un ami à qui je dois tant. Vous me regardez peut-être comme un courtisan; il faut bien l'être un peu de manière ou d'autre; mais quand il s'agit d'honneur et de devoir, je suis aussi franc qu'un marin, et je vais droit mon chemin. J'ai dit à toute la ville, je m'en fais gloire, et je vous devais cette justice; j'ai dit à toute la ville que j'aurais été ruiné sans vous, et que c'est à votre intercession que je dois toute ma fortune. Qui m'a sauvé des Philistins? C'est vous. Qui a calmé la colère de mon père? C'est encore vous. J'ai bien des défauts, sans doute; mais je ne connais l'ingratitude que de nom, et je serais un infâme si je pouvais vous oublier ou vous négliger un seul instant. »

Il fit venir tour-à-tour une demi-douzaine de domestiques, contremanda ses chevaux, et me parla de plusieurs affaires qu'il avait dans

la matinée, mais qu'il retardait pour avoir le plaisir de me conserver plus long-tems.

« John, *dit-il* à son valet de chambre, dites au cocher que je n'aurai besoin de ma voiture qu'à six heures. Vous permettez, mon cher ami : je ne sortirai qu'à six heures et demie; mais il est toujours en retard, et il faut que je sois rentré à sept heures et demie. Je n'ai besoin que d'une heure pour m'habiller, et je veux donner à Monsieur toute la matinée. Eh! John, ne manquez pas de dire au portier qu'il ait soin de remarquer Monsieur; je suis toujours au logis pour lui; il peut entrer dans ma chambre à coucher, arriver au milieu du dîner, venir à minuit, quand bon lui semble, en un mot, c'est un ami privilégié. A propos, pardon, mon cher ami, mais je m'occupe de quelques détails domestiques pour être ensuite tout à vous. Le nouveau valet d'écurie ne peut me convenir; il est lent comme un cheval de fiacre, et lourd comme un cheval de brasseur. Dites à l'intendant de le congédier, et de chercher quelque jokey, comme celui que j'avais à Brighton.

» Et maintenant, mon cher ami, serez-vous assez indulgent pour excuser mon impolitesse? Je n'ai vraiment pas un moment pour m'occuper de mes affaires personnelles. Je voudrais presque que la chambre des communes fût au diable; j'en suis sorti hier fort tard, fatigué,

exténué ; l'opposition nous a donné un mal ! C'était un coup monté ; mais nous l'avons emporté. J'ai été obligé de rester jusqu'après le scrutin, quoique je fusse invité à dîner chez un prince russe. »

En prononçant ces paroles, il prit un air d'importance et continuant sur le même ton : « Je m'attends, dit-il, à être invité à dîner à *Carlton-House* * la semaine prochaine. » Il se trompait, car il ne le fut point.

« Mais, dites-moi, mon cher ami, est-ce à votre amitié seule que je dois cette bonne visite, ou serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre quelque service? Si cela était, parlez, disposez de moi ; vos moindres désirs seront des ordres. Je parle peu.... (Il mentait, car il est d'une prolixité insupportable) mais je ne dis que ce que je pense, et je sais agir au besoin. Je le répète, je n'ai pas oublié les services que vous m'avez rendus, et je vous le prouverai quand vous m'en fournirez l'occasion. Il est des gens qui se laissent éblouir par la fortune, par le rang qu'ils tiennent dans le monde ; mais, Dieu merci! je ne suis pas de ce nombre. J'ai une maison montée sur le plus grand ton, et de quoi la soutenir ; un bill pour la formation d'une nouvelle route vient de doubler la valeur de mes propriétés ; vous jugez bien que je l'ai appuyé de tout mon crédit. Elle passe au beau

* Palais du prince régent.

milieu de mon domaine, et elle en prend précisément les plus mauvaises terres, qui m'ont été très-bien payées. J'ai toujours soin d'avoir une année de mes revenus en coffre.... (cela n'est pas malheureux pour moi, pensai-je); c'est une précaution qui m'a paru sage. Que peut-on désirer de plus? Eh bien! avec tout cela, je n'en suis pas moins tel que vous m'avez toujours connu, le cœur sur la main... Un peu moins extravagant, pourtant : j'ai appris à connaître la valeur de l'argent, je sais que c'est à lui que nous devons toute notre importance.

» Mais je m'aperçois que je parle toujours; c'est que je suis si ravi de vous voir, que je ne pense qu'à vous l'exprimer. » Je le remerciai. « Dans quel monde nous vivons! continua-t-il : il y a quelques années, j'étais déshérité, sans ressources; aujourd'hui, grâce à vous, je suis à la tête d'une fortune brillante qu'un heureux hasard vient de doubler, tandis que j'ai vu s'écrouler des colosses dont l'ombre m'éclipsait autrefois. Dick Rochemond est ruiné, et a été obligé de passer en pays étranger; les biens de notre ancien lord-lieutenant sont en saisie réelle, et le pauvre Philimore est en prison pour dettes. Mais parlez, mon cher ami, que j'aie le plaisir de vous entendre à mon tour. »

Je trouvais dans son ton et dans ses manières je ne sais quelle insolence qui me déplaisait beaucoup : c'était l'effet de trop de prospérité.

Je commençai pourtant mon histoire, et la lui contai en peu de mots. Mais quelque courte quelle fût, elle parut longue au baronnet. Il me regardait comme un homme jouissant d'une fortune honnête, et il avait raison. Il croyait tellement à ma prudence et à mon expérience qu'il croyait impossible que je me trouvasse jamais dans quelque embarras pécuniaire, et en cela il avait tort. Pendant ma courte narration, sa physionomie changea plusieurs fois : j'y voyais tour-à-tour la surprise et le mécontentement, l'avarice, l'orgueil, l'embarras et l'hypocrisie.

Tantôt ses yeux me disaient : « Puis-je croire une pareille chose? » *tantôt :* « *Quel sot de n'avoir* pas mieux veillé à son argent! » Un instant après : « Lui prêterai-je cette somme? » Mais l'avarice lui disait tout bas : Qui sait si sa fortune ne recevra pas quelqu'autre échec? Garde ton argent, c'est ton meilleur ami, c'est à lui que tu *dois ton importance dans le monde.* » Enfin, l'impatience fut la dernière expression que je remarquai dans ses traits; d'où je conclus que les trois minutes qu'avait employées mon récit lui avaient paru un siècle. Je prévoyais dès-lors un refus, je commençais déjà à le mépriser ; mais j'étais curieux de savoir à quelle excuse, à quel artifice il aurait recours après toutes les offres de services qu'il venait de me faire.

Il employa une ruse à laquelle je ne m'at-

tendais guère. A peine eus-je cessé de parler, qu'il partit d'un grand éclat de rire. Alongeant l'index et le levant sur une ligne parallèle à son nez : « Cela ne prendra pas, mon cher ami, s'écria-t-il : vous êtes fort adroit; mais cela ne prendra pas. Je vous connais, vous étudiez le genre humain ; vous êtes un malin compère, vous vous êtes dit à vous-même : je veux voir de quelle étoffe est fait ce baronnet, si son cœur est vraiment reconnaissant; je lui demanderai de l'argent, c'est la pierre de touche de l'amitié. Mais ce n'est pas moi que vous attraperez ainsi. Ne vous vois-je pas sourire ? Convenez que vous avez voulu m'éprouver ? C'est bien vous qui êtes homme à placer vos fonds d'une manière si peu solide! vous à qui je connais plus de prudence et de bon sens qu'à qui que ce soit! Vous êtes le dernier qui donneriez dans un semblable piége ! Non , non , l'histoire de la banque de province ne prendra point. Mais, parlons d'autre chose. Voulez-vous dîner avec moi aujourd'hui? J'ai nombreuse et bonne compagnie, une réunion de talens et d'esprit , des hommes de lettres , des femmes auteurs , des étrangers de distinction , des membres du parlement, je ne sais qui. Vous, avoir besoin d'argent! Ah! ah! ah! diablement bien joué! Ah! vous voulez m'en donner à garder! je vous le revaudrai. Une banque de province faire banqueroute, fort possible ; mais, vous, y avoir

placé vos fonds! Non, non. Eh bien! dînez-vous avec moi? »

Je gardai un moment le silence, réfléchissant s'il n'était pas possible qu'il crût véritablement que je n'avais voulu que mettre son amitié à l'épreuve, et avant que j'eusse tiré mes conclusions : « Allons, allons, continua-t-il, au diable la banque de province, n'y pensons plus, et parlons du dîner. » Je pris alors un air très-grave; et je l'assurai que ce que je lui avais dit était la vérité pure, et j'ajoutai qu'il ne pouvait douter de ma véracité; que s'il avait pu croire un moment que je plaisantais, il devait maintenant être convaincu du contraire; mais que, si ce n'était qu'un prétexte pour me refuser, une telle conduite était indigne de lui, et que j'étais le dernier homme avec lequel il dût recourir à un tel subterfuge.

Je vis qu'il était frappé comme d'une commotion électrique. Il réfléchit, se mordit les doigts, baissa les yeux à terre, et me fit signe de garder le silence tandis qu'il consultait l'oracle caché au fond de son cerveau; enfin, au lieu de marcher droit au but, il fit un nouveau détour, et se soulagea en vomissant des imprécations contre les banquiers. C'étaient des scélérats, des brigands! Quelle honte d'abuser de la confiance d'un homme comme moi! mais quelle crédulité de ma part! Elle était inouie, inconcevable; je méritais presque ce qui m'arrivait.

« Tout cela peut être vrai, lui dis-je ; mais il s'agit de savoir si vous voulez ou non me prêter cent guinées ? »

La physionomie du baronnet changea encore une fois, et son expression devint plus fausse que jamais. La modestie, la confusion, le regret, se peignaient en même tems sur son visage ; il semblait déchiré par un combat intérieur entre le devoir et l'amitié, entre l'inclination et la justice. Incapable de soutenir cette lutte : « Croyez-moi, mon cher ami, me dit-il avec un ton et des regards étudiés, jamais je ne me suis trouvé dans une circonstance si pénible. Il faut que je perde l'estime de l'ami qui m'est le plus cher, ou que je viole une obligation solennelle, contractée dans un moment où je ne pouvais prévoir ce qui m'arrive si malheureusement aujourd'hui. Je ne ferais qu'obéir aux désirs bien sincères de mon cœur en vous aidant à sortir de l'embarras momentané où vous vous trouvez, si je pouvais le faire sans manquer à un autre devoir qui n'est pas moins impérieux. D'un côté, la reconnaissance me presse de vous rendre service ; de l'autre, une circonstance cruelle me lie les mains et m'empêche d'agir comme je le désire si vivement.

» J'ai pris quelques instans, comme vous l'avez vu, pour réfléchir sur cette affaire ; je l'ai examinée sous tous ses points de vue ; j'ai cherché les moyens de remplir mes obligations en-

vers vous sans violer un vœu solennel que j'ai fait il n'y a pas très-long-tems, ce que je regrette bien vivement aujourd'hui. (Il soupira en ce moment et me regarda fixement pour voir si j'ajoutais foi à ses discours.) Mais j'ai la douleur de reconnaître que je ne puis le faire sans m'exposer aux reproches de ma conscience, et vous seriez le dernier homme du monde à me le conseiller. »

Il fit une nouvelle pause. Il regardait cet argument *ad hominem* comme décisif, et cherchait dans mes yeux quelque marque d'approbation, ou du moins de pardon; mais je restai impassible, et ne fis pas même une inclination de tête.

Se fiant sur son éloquence, il continua ainsi : « Je vais vous expliquer franchement et brièvement cette fâcheuse affaire : j'ai prêté mainte et mainte fois de l'argent à nombre de personnes qui n'ont été nullement exactes à me le rendre à l'époque convenue; et plusieurs même ne me l'ont jamais rendu. Dernièrement encore, je prêtai une somme considérable à un homme que je ne vous nommerai point, et je perdis non-seulement mon argent, mais mon ami. L'ingratitude la plus noire accompagna le refus qu'il fit de me payer; dans un accès de rage je fis le serment, le serment solennel, répéta-t-il d'un ton théâtral, de ne jamais prêter un shelling à qui que ce fût. C'était une im-

prudence : j'en ai le plus grand regret ; mais qu'y puis-je faire ? Si je puis vous servir en toute autre chose, vous n'avez qu'à parler. »

Je lui répondis que j'avais souvent remarqué qu'un ami qui vous refuse un bon office est toujours prêt à vous rendre tous les services dont vous n'avez nul besoin ; mais que je ne doutais pas (je commençais pourtant à en douter un peu) que je trouvasse un grand nombre d'amis ayant le pouvoir et la volonté de m'obliger.

« Si vous en trouverez ! s'écria-t-il, saisissant vivement cette idée, je pourrais vous en citer mille.

» — *Il vaudrait mieux m'en nommer un*, lui répliquai-je ; mais épargnez-vous cette peine. » Je me levai alors et lui souhaitai le bonjour. Il essaya un moment de me retenir, mais ses instances étaient faibles et contraintes : il était trop charmé de me voir partir.

Mes lecteurs peuvent se figurer les excuses dont ce refus fut accompagné, les regrets répétés qu'il me témoigna, l'espérance qu'il m'exprima que notre amitié n'en souffrirait pas. Il me pressa vivement de revenir, à sept heures, dîner avec ses *dilettanti ;* j'avoue que je trouvai un certain plaisir à refuser. Je le quittai cependant avec une apparence de sang-froid.

Le dernier regard que nous nous adressâmes peignait une humiliation réciproque. J'avais commis une *imprudence ; j'étais* humilié de

m'être exposé à un refus, et il ne l'était pas moins par la crainte que je n'eusse découvert sa bassesse, sa mauvaise foi et son ingratitude. Je crois que dans le premier moment nous nous serions tous deux envoyés au diable de bon cœur; mais le ressentiment est pour moi comme l'huile qu'on jette sur l'eau : il s'arrête à la surface, et ne pénètre pas jusqu'au cœur.

Le mauvais succès de cette seconde visite ne me détourna pourtant pas de faire une dernière tentative sur le négociant Lowelore; mais je m'y décidai plutôt par l'envie de connaître les hommes que par l'espoir de réussir.

J'avais quitté le baronnet en souriant de dépit, et j'étais absorbé dans mes réflexions que je me trouvai dans la Cité sans m'en apercevoir. Toutes les figures que je voyais alors autour de moi semblaient n'être animées que de l'amour de l'argent, ne rêver qu'aux moyens de s'en procurer. Si deux personnes s'arrêtaient pour causer ensemble, chacune paraissait vouloir lire dans les yeux de l'autre, et y chercher les moyens de faire avec elle ce qu'on appelle une bonne affaire. Les uns marchaient les mains dans leurs poches pour se mettre en garde contre l'adresse de certains spéculateurs; les autres se promenaient les bras croisés dans les environs de la Bourse, exclusivement occupés de leurs calculs financiers et commerciaux. On

reconnaissait, dans ceux-ci, les traits fixes et invariables d'un capitaliste intéressé; dans ceux-là, la physionomie mobile et rusée du profond spéculateur. On voyait ici l'homme qui calcule tous les événemens, toutes les chances; là, celui qui épie toutes les circonstances dont il peut tirer profit, les nouvelles politiques, le prix des denrées dans tous les pays, et les embarras que les autres peuvent éprouver.

A droite, j'étais coudoyé par un usurier tellement pressé de joindre sa victime, tellement absorbé dans sa dévotion à son idole favorite, qu'il n'avait d'yeux que pour son intérêt; à gauche, j'étais pressé par un homme hors d'haleine, craignant d'arriver trop tard à un rendez-vous pour affaires d'argent, ou pour payer un billet sur le point d'être protesté. Je voyais d'un côté l'avarice et l'oppression dans un char doré; de l'autre, la misère à pied et presque en guenilles, calculant ce qu'elle pourrait épargner en faisant son dîner, dans une gargotte, d'une langue de mouton et d'un verre d'eau.

Quel contraste, cependant, entre la Cité et le quartier occidental de Londres! Là, on ne songe qu'à l'argent; on se pousse, on se heurte, on se coudoie; tout est rumeur, agitation, tumulte, ici, l'on ne voit qu'aisance, nonchalance, affectation; on se promène, on cherche à tuer le tems, on lorgne les belles, et la bourse est souvent aussi vide que la tête.

Au moment où je faisais cette dernière réflexion, j'arrivai chez mon ancienne connaissance. Je me proposais de lui faire ma demande d'un ton très-dégagé, pour en diminuer l'importance et rendre plus léger le poids de l'obligation. Je voulais, d'ailleurs, rester le moins long-tems possible dans l'incertitude. La contrariété m'avait aigri; je n'étais pas sans fierté, je savais que mon embarras n'était que momentané, et je résolus, si j'éprouvais encore un refus, de m'en venger sur tout le genre humain. Je n'ai pas tenu parole, et je m'en applaudis; mais je fis vœu de ne jamais demander un emprunt à un ami, et je l'ai scrupuleusement observé.

Je trouvai mon homme entouré d'un grand nombre de commis, dans tout l'appareil de la prospérité, et bouffi de toute l'importance de l'orgueil commercial.

Tout cela ne produisit aucun effet sur moi. Je sentais la supériorité que me donnaient une éducation libérale et des idées que le génie du commerce n'avait pas rétrécies. Je m'adressai donc à lui d'un ton assez décidé, et lui dis que je désirais lui parler en particulier. « Avec plaisir, me dit-il; je suis toujours à vos ordres, vous regardant comme un de mes meilleurs amis.

» — Fort bien, lui répondis-je en passant avec lui dans une pièce voisine de son bureau;

mais je ne viens pas aujourd'hui pour vous indiquer le moyen de gagner trente mille livres sterling.

» — *Oh!* oh! dit-il, on ne peut pas s'attendre tous les jours à de pareilles choses; mais je n'en suis pas moins charmé de vous voir.

» — En deux mots, lui dis-je, j'ai besoin de cent güinées, et je viens vous les emprunter.

» — Comme vous voyagez vîte, mon cher ami! s'écria Lowelore; savez-vous que cent guinées se gagnent difficilement et se dépensent bien vîte? Je vous assure que c'est une somme dans le siècle où nous vivons. Mais, dites-moi, vous faut-il cette somme en marchandises ou en argent, en un billet à terme ou en un bon à vue sur mon banquier? Je suis tout disposé à vous servir. Je vous laisse même le choix des sûretés que vous devrez me donner, soit une hypothèque sur vos biens, soit une simple traite appuyée d'une signature solide, indépendamment de la vôtre. Nous aurons ensuite à régler les intérêts, car vous savez que dans le commerce l'argent ne dort jamais, et nous en retirons quelquefois vingt à vingt-cinq pour cent. »

Je le remerciai de ses offres libérales, mais je l'assurai que rien de tout cela ne pouvait me convenir. « J'ai besoin, lui dis-je d'un ton ferme, de cent guinées pour deux mois, sur ma simple reconnaissance, au taux d'intérêt légal. »

Il m'avait témoigné jusque là une civilité servile, mais alors, levant la tête, mettant les deux mains dans ses poches, et prenant un air de fierté et d'effronterie : « Et ce n'est pas moi qui vous les fournirai, s'écria-t-il ; ce serait jeter son argent que de le prêter de cette manière ; mon capital serait mort pendant tout ce tems. Je ne comprends pas comment un homme du monde, un homme de bon sens, peut faire une pareille demande, et je ne conçois pas plus comment, avec votre fortune, avec votre expérience, vous pouvez avoir besoin d'une pareille somme. Vous m'avez rendu une fois un bon office qui ne vous coûtait rien ; j'en ferais autant pour vous de tout mon cœur. C'est tout ce qu'un homme a droit d'attendre d'un autre. L'amitié n'a rien de commun avec les affaires, avec un emprunt. »

Il termina ainsi son discours, sur lequel je pris la liberté de faire quelques commentaires qui ne durent pas le flatter ; j'eus peut-être tort, mais j'étais piqué au vif. Je lui rappelai sa basse origine, les secours pécuniaires qu'il avait reçus d'un de mes oncles quand il était jeune et pauvre, les obligations qu'il avait à plusieurs personnes de ma connaissance ; en un mot, je l'accablai de tout les reproches qu'il méritait, et je le laissai confus, outré, et ne le revis plus depuis cette époque.

En retournant chez moi, je réfléchis que puis-

qu'il me fallait absolumcnt cent guinées, il valait mieux me laisser duper par un étranger que par un faux ami qui, tout en me pillant, prétendrait me rendre service. Je me rendis donc chez un usurier connu, je lui payai vingt pour cent d'intérêts, et n'eus d'obligation à personne. Cependant le défaut de générosité de mes trois soi-disant amis m'avait rendu un véritable service en m'apprenant à les connaître; mais je ne crois pas leur en devoir des remercîmens.

L'aventure que je viens de rapporter a eu une grande influence sur le reste de ma vie. Depuis cette époque, je suis devenu prudent, méfiant même; j'ai beaucoup observé; je me suis fait une solitude au milieu de la foule, et je suis resté taciturne au milieu du bruit et du tumulte de la société. Mais ce que j'ai gagné en expérience, je l'ai perdu en plaisir. Tel est, je le crains bien, le sort ordinaire des hommes; mais je dois avouer que je n'ai plus eu du genre humain une aussi bonne idée qu'auparavant. Je voudrais savoir où trouver les cœurs animés de cette générosité dont on parle tant, et les amans et les amis désintéressés dont on nous trace les portraits dans tous les romans.

— N° XIX. —

LE COUREUR DE FORTUNE.

Il sait employer tour-à-tour, avec adresse, deux cordes à son arc, l'intérêt et l'amour.

BUTLER.

On a dit que la vie était un songe, un drame (puisque le monde n'est qu'un théâtre), et quelques-uns *l'ont regardée comme un jeu.* Sous le premier point de vue, nous sommes tous des somnambules, entourés d'incertitude et d'obscurité, cherchant à tâtons notre chemin dans le monde; ayant l'esprit obscurci par des fantômes et aveuglé par l'intérêt; dormant en sécurité, *bercés par des rêves trompeurs, nous* laissant attirer par des plaisirs imaginaires, et ne nous éveillant à la voix de la sagesse et de la raison que lorsqu'il est trop tard. Sous les deux autres, nous ne sommes que les acteurs d'une pièce dans laquelle nous ne pouvons choisir notre rôle, ou des spéculateurs dans un jeu où nous ne savons ce que nous risquons.

Comme je n'aime point à envisager le mauvais côté des choses, je ne considérerai *ici* les hommes que sous ce *dernier point* de vue,

c'est-à-dire comme occupés d'un jeu dont le principal objet est leur intérêt ou leur amusement, et je les diviserai en coureurs de plaisirs, coureurs d'honneurs, coureurs de places, et coureurs de fortune ou de femmes, ce qui est à peu près la même chose, quoique la femme ne soit considérée par eux que comme un accompagnement à la fortune, accompagnement qui leur paraît même souvent fort peu harmonieux.

Le coureur de plaisir, qui n'a pour but que le feu follet de la jouissance, mérite à peine une pensée. Les jours de son été, dans le jardin de la vie, sont biens courts; ses goûts sont passagers. *Il voit bien des fruits qu'il voudrait* cueillir, mais ou un nuage, ou l'obscurité du soir, les dérobe à sa vue, ou le froid de l'hiver vient les flétrir; ses désirs s'éteignent; son appétit est rassasié, il n'éprouve plus qu'ennui, dégoût et lassitude; les regrets et les maladies *succèdent; enfin l'insecte n'existe plus*, ses jours sont écoulés.

Le coureur d'honneur *n'est* autre chose qu'un reptile. Il rampe sur les traces d'autres insectes, et cherche en vain à suivre le papillon dans son vol; il règne aussi peu de tems, il est encore plus méprisable que le premier. Assez souvent, c'est le cousin fatigant qui, attiré par l'éclat du pouvoir, vient y brûler ses ailes et reste condamné à croupir jusqu'à la fin de sa vie, ou qui perd *tout-à-fait l'existence*, consumé par le feu dévorant de l'ambition.

Pour ne pas nous arrêter plus long-tems sur ces diverses variétés, nous passerons sur-le-champ au coureur de fortune, dont la carrière est plus longue et exige plus d'activité, quoiqu'il ne mérite pas moins de mépris, et qu'il soit plus coupable que les autres. Il a en vue un objet substantiel. Un vil intérêt, une cupidité sordide, le tiennent toujours éveillé. Il ne court point au hasard ; c'est un chasseur à l'affût qui guette sa proie. Ne songeant qu'à s'en emparer, il est constant, froid, artificieux, patient et intrigant. La beauté ne peut fondre les glaces de son cœur ; nul charme ne peut distraire sa raison de ses calculs favoris. Il commande au plaisir, enchaîne les passions, ne se laisse éblouir ni par l'éclat, ni par la mode ; il ne songe qu'au solide, et ne s'inquiète ni de la difformité, ni de la bassesse, ni de la dégradation. Une femme riche, vieille ou déshonorée, laide ou infirme, sans naissance ou sans éducation, a toujours des attraits pour lui, tandis que la beauté pauvre se flétrit dans son lit modeste, et qu'il l'écarte avec le pied, s'il la rencontre sur son chemin marchant vers le temple de la Fortune.

Je ne puis concevoir un caractère plus vil et plus méprisable, et cependant nous voyons, dans la capitale et aux eaux, des milliers de gens affichés comme coureurs de fortune, publiquement connus pour être à la piste d'une femme

riche, assidus tour-à-tour près de toutes les héritières qu'ils découvrent, dansant avec elles, les flattant, les trompant, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'une d'elles devienne leur proie.

M. Flutter, après avoir dissipé sa propre fortune, a fait ce métier pendant vingt-quatre ans, et a eu depuis dix, comme il le dit lui-même à qui veut l'entendre, le bonheur d'enterrer successivement deux femmes riches, et de n'en avoir eu aucun enfant qui puisse l'embarrasser; et quoiqu'il ne soit plus jeune, quoiqu'il n'ait plus rien qui puisse plaire, il en cherche maintenant une troisième; car il n'a ni assez de générosité pour solliciter la main de la femme qui n'est riche que de ses vertus, ni assez de sensibilité pour se marier par amour.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que M. Flutter et ceux qui lui ressemblent dirigent toujours tous leurs efforts pour s'emparer de l'affection de l'innocence et de la beauté; et quand après les informations qu'ils prennent ils reconnaissent que la fortune de celle à qui ils ont fait la cour ne répond pas à leur ambition et à leur cupidité, ils abandonnent la malheureuse fille, la livrent sans pitié aux chagrins et aux regrets, et la laissent exposée au mépris public; car une fille trahie de cette manière conserve en vain une vertu sans tache : la médisance ne la montre pas moins au doigt comme une amante oubliée, délaissée,

dont le mariage a été rompu, tandis que le coureur de fortune est assez barbare pour chercher à faire naître le même intérêt dans un autre cœur, le sien n'étant susceptible ni de pitié, ni de remords.

L'anecdote suivante, dont M. Flutter est le héros, peindra sous des couleurs assez frappantes les gens de ce caractère. Après la mort de sa première femme, dont la figure semblait avoir été jetée dans un moule d'Ethiopie, il fit un voyage de découvertes, comme ceux qui cherchent à trouver une mine d'or. Ayant appris qu'il y avait dans le nord de l'Angleterre *une riche héritière dont je tairai le nom*, et qu'elle possédait un beau château, des terres et une somme considérable dans les fonds publics, il parvint à faire connaissance avec elle, jeta ses filets sur-le-champ, et crut avoir enveloppé l'oiseau qu'il convoitait, une jeune personne *aussi jolie que spirituelle.*

Il dansait avec elle dans tous les bals, l'accompagnait dans toutes ses promenades, soupirait auprès d'elle, lui adressait des vers amoureux; il était infatigable dans ses attentions, et il n'attendait pour lui demander sa main que des informations encore plus précises sur sa fortune. Il n'oublia pas, en lui faisant la cour, d'avoir recours à la flatterie. Il faisait sans cesse l'éloge de ses attraits, lui disait qu'une *blonde* était *l'objet de son idolâtrie, que des yeux*

bleus, comme les siens, valaient seuls tout un empire. Enfin, n'ayant plus de doute sur la valeur de sa fortune, il résolut de faire la grande attaque. Un jour qu'il se promenait avec elle, après l'avoir accablée de ses complimens ordinaires, et en avoir fait même au cheval qu'elle montait, il lui dit qu'il avait vu son château, qu'il était digne d'une telle maîtresse, et que le comble du bonheur pour lui serait d'être son berger dans ces bosquets paisibles, et de passer sa vie dans la retraite avec celle qu'il adorait.

Heureusement pour la jeune personne, elle avait eu assez de bon sens pour ne pas laisser surprendre son cœur par des soins intéressés. Elle partit d'un éclat de rire, et l'informa que le château, les bois et la fortune dont il était si passionnément épris appartenaient à une de ses cousines, qui portait le même nom, et que, quant à elle, elle ne possédait pas un arpent de terre au monde. M. Flutter devint muet de surprise. Il hésita, balbutia, dit qu'il se trouvait indisposé, lui demanda la permission de se retirer en lui disant qu'il reviendrait le lendemain, et ne reparut jamais devant elle. Un mois après, il épousa la cousine, jeune personne contrefaite, très-brune, ayant de petits yeux noirs, qui donna dans le piége quoiqu'elle eût été avertie par sa parente, et qui ne survécut que trois ans à cette heureuse union.

Ce serait un grand bonheur dans la société,

au moins pour le beau sexe, si ces alchimistes en amour étaient marqués au front de manière à être évités par les femmes et méprisés par les hommes. M. Flutter est pourtant recherché et considéré à Bath; il y passe pour un homme habile dans l'art de plaire. Il dit qu'il a épousé sa femme au teint noir parce qu'elle avait conçu pour lui un attachement qui avait excité sa pitié, et qu'il était devenu amoureux de la propriétaire du château à cause de la force de son esprit; il voulait probablement dire de ses murailles. Un tel homme n'obtiendra jamais mon estime ni ma confiance.

— N° XX. —

LES ELECTIONS,

ET

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Ambitiosis precibur petere.
TACITE.

Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
BOILEAU.

QUEL spectacle offrent les élections ! Jamais je n'oublierai ce que j'en ai vu. Je me laissai persuader *une fois*, *par un de mes amis*, d'être témoin des démarches qu'il faisait pour assurer la sienne; mais c'est bien la dernière scène de ce genre à laquelle j'assisterai de ma vie. J'y observai pourtant un mélange de sérieux et de comique, d'intrigue et de bassesse, de merveilleux et de ridicule. Il faut qu'on trouve un grand charme à être membre du parlement, pour qu'on s'abaisse, dans l'espoir de réussir, à la *flatterie*, à l'adulation, à la cajolerie, aux caresses, *vis-à-vis de gens qu'on* méprise au

fond du cœur. Il n'existe pas dans le monde un caractère plus affable, plus accomodant, que celui d'un candidat; mais après avoir joué un rôle si pénible, il serait ridicule de s'attendre à le lui voir continuer une fois qu'il est arrivé au but.

Dans l'occasion dont je parle, la vivacité était portée à l'excès entre les deux candidats, et *John Bull* était encore plus brutal que de coutume. Cependant l'un des candidats était si souple, qu'il regardait une pierre qu'on lui jetait comme une marque frappante de l'estime de *John Bull*, et il serrait la main de misérables couverts de guenilles dégoûtantes, comme s'ils eussent été ses meilleurs amis. Les anecdotes particulières de famille, les défauts personnels, les vices cachés, même les malheurs essuyés, en un mot, tout ce qui pouvait offrir un sujet de sarcasme ou de reproche contre l'un des candidats, était soigneusement recueilli par l'autre, et répandu dans le public afin d'exposer son antagoniste au ridicule ou à l'animadversion.

Telle était mon ignorance en pareille matière, que je déclamai contre une telle conduite, comme étant indigne des représentans d'une grande nation, comme imprimant une honte et une tache indélébiles sur le peuple chez lequel se commettaient de pareils excès. Mais on m'informa que tout cela se faisait conformément aux anciens usages; qu'une tête cassée ou un chien

mort reçu à la figure n'était, en pareil cas, qu'une plaisanterie ; enfin, que les élections étaient le carnaval, ou, pour mieux dire, les saturnales des Anglais ; car, dans le premier cas, on ne se permet les insultes que sous le masque, et elles sont, par conséquent moins offensantes pour celui qui en est l'objet; au lieu que, dans le second, on les fait à visage découvert, parce qu'elles sont autorisées par l'usage, et en quelque sorte un privilége consacré par une charte.

L'un des candidats devint un véritable catéchumène pour les constituans qui devaient l'élire, et l'on ne pouvait voir sans rire comme il répondait en enfant docile à tous ceux qui se chargeaient de le catéchiser. Mon ami, cependant, prit une marche plus facile, parce qu'il connaissait le caractère des électeurs, ayant déjà été une fois leur représentant. Il est vrai qu'il avait laissé passer sans opposition le bill sur les grains, mais il avait pris la liberté de faire quelques objections sur la suspension de l'*habeas corpus*; et comme il n'avait ni place, ni pension du gouvernement, il pouvait se montrer tête levée. Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir un homme fier et indolent s'humilier de toutes les manières, et se démener avec une activité sans bornes pour parvenir à son but. Sa mémoire me parut aussi prodigieuse; il connaissait le nom de chacun, son état, sa

fortune, son caractère, ses faibles, et il mettait tout à profit.

« Vous voilà donc, Thomas, dit-il à l'un; comme vous avez bonne mine! vous avez donc secoué votre fièvre? — Oui, oui, répondit Thomas, elle m'avait secoué assez long-tems. — C'est bien, Thomas, je vous en félicite; donnez-moi la main. » Et il serra la main la plus sale que j'eusse jamais vue, encore couverte du fumier qu'il venait de répandre sur la terre. « Hé bien! continua-t-il, vous êtes toujours dans les mêmes sentimens politiques : vous tenez toujours au parti d'Orange? — Oh! oh! dit Thomas, j'ai eu des offres bien plus avantageuses de l'autre côté; et puis, je crois que nous n'avons pas trop à nous louer des gens du roi : ils sont trop fiers; ils regardent le pauvre comme la boue qui est sous leurs pieds. — Fi donc! fi! mon cher Thomas, » dit mon ami; et le tirant à part, il eut avec lui une conversation de deux ou trois minutes que je n'entendis pas, mais ils se séparèrent très-contens l'un de l'autre, car ils se serrèrent encore une fois la main, et Thomas, en le quittant, lui dit d'un air réjoui, en appuyant ses points sur ses côtés : « Comptez-y; vous pouvez y compter. »

Il rencontra ensuite un vieillard : « Hé bien! l'ami Barnacle, j'ai été bien fâché d'apprendre la perte que vous avez faite de vos bestiaux (il l'avait apprise par hasard l'instant d'aupara-

vant); vous auriez dû m'écrire à ce sujet; mais je vous communiquerai un plan que j'ai conçu pour vous faire réparer vos pertes. A propos, combien avez-vous de fils qui ont le droit de voter? — Quatre, Votre Honneur. — Et comment vont-ils? — Fort mal, Votre Honneur, fort mal; il y a le plus jeune, dont je ne puis rien faire. — C'est dommage, mon cher Barnacle; mais je crois que je pourrais le faire entrer dans l'école Bleue, et les deux aînés suffiraient pour conduire vos affaires. — Sans doute, Votre Honneur. — Et il me semble que Jack... — Il se nomme James, Votre Honneur. — Oui, c'est James que je voulais dire; il me semble qu'on en pourrait faire un bon commis de l'excise. C'est un fin matois, hein? — Bien vrai, Votre Honneur; je vous réponds qu'il a le nez long. — Eh bien! nous y songerons. Quant à Bob... — Bill, Votre Honneur. — Oui, Bill, comment puis-je être assez distrait!..... Enfin, je crois que Bill remplirait parfaitement une place dans un bureau. — Il écrit comme un savant, Votre Honneur. — C'est ce qu'il faut. Mais, à propos, père Barnacle, prenez-vous toujours autant de tabac qu'autrefois? — Oui, Votre Honneur; je l'aime autant que je l'aimais, mais il est diablement cher. — Donnez-m'en une prise; je vous en enverrai par mon domestique une livre de qualité supérieure que je vous ai apportée tout exprès de Londres. —

Grand merci! Votre Honneur. — Ainsi, vous irez voter demain avec vos quatre garçons. — Oui, oui, Votre Honneur, nous n'y manquerons point. » Après quoi mon ami acheta une livre de tabac commun, et la lui envoya comme s'il l'avait apportée de Londres.

Il arrêta ensuite un jeune homme assez proprement vêtu : « C'est vous, John? est-ce que vous êtes hors de place? — Oui, Monsieur. — Et avez-vous déjà voté? — Non, Monsieur. — Fort bien. Vous savez que je suis candidat. Je m'occuperai de vous trouver une place. — Monsieur, *je suis las du service* (ce drôle était un laquais hors de condition), je voudrais une place dépendante du gouvernement. — C'est bien comme cela que je l'entends, mon cher John. »

En le quittant, mon ami fut abordé par une vieille femme qui lui reprocha avec aigreur d'avoir manqué à ses promesses, d'avoir voté contre les intérêts de son pays, enfin, qui lui déroula une longue liste de tous les péchés dont elle l'accusait d'être coupable par action ou par omission. Il supporta l'orage avec courage et patience, et il réussit tellement à l'amadouer à force de douceur et d'adresse qu'elle lui promit en s'en allant de déterminer son fils à voter en sa faveur.

« Mon bon Monsieur Shambles, dit-il à un autre, pourquoi n'êtes-vous pas venu me

voir, la dernière fois que vous avez été à *Smithfield?* * — Parce que votre coquin de valet, François, m'a fermé la porte au nez, Votre Honneur, en me disant que vous n'étiez pas visible. — L'impertinent! je le chasserai, Monsieur Shambles. *Jamais il ne sait distinguer mes amis des importuns qui viennent m'ennuyer.* Et comment se porte votre seconde femme? Charmante femme, sur ma foi! — Hé! hé! Votre Honneur. — Et votre fils? votre fils unique, je pense, un beau garçon aussi, ma foi! qu'en faites-vous? — J'avais dessein de lui faire apprendre l'anatomie, d'en faire un docteur; mais il préfère *être ministre. Cela m'est égal.* Il fera son chemin, car j'ai quelques milliers de livres à son service. — Et moi, j'ai quelque crédit pour le faire avancer dans l'Église. Qui sait si nous ne le verrons pas un jour évêque? Parle-t-il bien? — Comme un livre, Votre Honneur. Il *nous fait quelquefois un brin de discours* sur les affaires du parlement, et toujours dans votre sens, Votre Honneur. — Bravo! Shambles : mais pourquoi ne pas en faire un avocat? Je pourrais lui donner un coup d'épaule de ce côté. Il deviendrait peut-être lord-chancelier. » Le vieux boucher fut si charmé des rêves d'ambition dont mon ami le berçait, qu'il nous quitta en lui promettant de le servir de tous ses moyens, et en jurant que si son voisin, qui avait promis

* Marché où l'on vend les bestiaux à Londres.

sa voix aux bleus *, ne leur manquait pas de parole, il le ferait arrêter pour le paiement du mémoire de la viande qu'il lui avait fournie.

Nous nous rendîmes alors chez un maître d'école qui avait sept enfans, que mon ami métamorphosa en autant de chérubins et de petits archanges, et en faveur desquels il s'épuisa encore en promesses. Il finit par donner une guinée à chacun d'eux; mais ce n'était pas un acte de corruption, car il était clair que les pauvres enfans n'avaient pas le droit de voter; pendant cette distribution généreuse, le père avait eu le bon esprit de se détourner pour causer avec moi.

L'heure nous appelait aux *hustings*. ** En

* Chaque candidat choisit une couleur, et distribue des rubans et des cocardes à ses partisans.

** On appelle ainsi une espèce de tréteaux élevés ordinairement en plein air, où sont placés ceux qui sont chargés de recueillir les voix, et d'où les candidats et leurs amis haranguent les électeurs et la populace à l'ouverture et la clôture de chaque séance. Les élections anglaises sont des champs de bataille où chaque parti s'assomme dans l'espoir de triompher; les curieux y deviennent souvent acteurs malgré eux, et rarement ils échappent à de vigoureux coups de poing. Il y a quelques années, chacun des candidats livrait à la disposition de son parti cinq ou six voitures traînées par de riches attelages, chargées de cochers et de laquais à brillantes livrées. A la fin de ces élections, ces voitures n'étaient plus que des coffres brisés; les cochers et les laquais

nous y rendant, je demandai à mon ami s'il avait assez de crédit pour tenir toutes les promesses qu'il venait de faire.

« Non, certainement, me répondit-il; mais nos médecins guérissent-ils toutes les maladies auxquelles l'homme est exposé? sauvent-ils la moitié de leurs malades? peuvent-ils les soulager tous? Non, sans doute. Je ne puis pas davantage servir ces braves gens, mais je puis leur donner ce que le médecin ne refuse même pas à celui qu'il a condamné intérieurement, l'espérance. » Je compris alors combien ces promesses étaient solides.

Mon ami ne déploya pas moins d'adresse sur les *hustings*. Il sollicitait de toutes parts, tirait avantage de tout, remerciait ses amis, faisait politesse à ses adversaires. « Mon cher Monsieur, disait-il à quelques-uns de ceux-ci, quoique vous ayez promis votre suffrage à mon antagoniste, je me flatte que vous n'oublierez pas que vous avez droit de donner deux voix, et que vous m'avez promis (ou fait espérer) que j'obtiendrais la seconde. » Il employa cette ruse de guerre à l'égard de plusieurs votans, et cet

avaient disparu, les chevaux étaient exténués de fatigue et de faim. Pendant le tems des élections, ces carrosses changeaient à chaque instant de maîtres, c'est-à-dire de triomphateurs; elles ne se reposaient jamais qu'à la porte des tavernes, des cabarets ouverts et défrayés par les prétendans à la représentation nationale. Dans les bourgs, les choses se passent moins tumultueusement.

esprit de paix et de conciliation lui valut plusieurs voix.

Lorsque la séance fut terminée, je lui demandai s'il n'était pas fatigué et dégoûté de cette besogne. « Plus que je ne saurais vous le dire, me répondit-il; mais c'est une épreuve à laquelle il faut se soumettre. Heureusement, cela n'arrive guère que tous les sept ans. »

Sans doute, c'est une épreuve, et c'en est une par laquelle tout le monde n'est pas propre à passer. Il faut avoir un front imperturbable, et être bien convaincu que le succès ne peut s'acheter que par trop d'humiliations.

Avant de quitter le bourg où se faisait l'élection, pour pouvoir juger de la différence des opinions, je me rendis dans un cabaret ouvert aux partisans de l'autre candidat. Comme je ne portais ni rubans, ni cocarde, que je n'étais ni électeur, ni habitant du comté, je ne pouvais être en butte à l'animosité d'aucun parti. J'y trouvai une assemblée nombreuse, occupée de discussions politiques. Un artiste vétérinaire en était le président, et un maçon haranguait les auditeurs. Je perdis la plus grande partie de son discours; mais un marchand de poison contre les rats, qui se trouvait près de moi, m'assura que c'était un habile politique et un grand orateur.

Je l'entendis pourtant s'écrier avec feu : « Nous sommes ruinés, Messieurs, ruinés par

la couronne, par l'Église, par l'aristocratie et par la prépondérance des gens en place. L'intolérance, le fanatisme, la superstition, les priviléges de la royauté et l'influence du clergé nous conduisent à notre perte. N'avons-nous pas autant de bon sens que nos sénateurs et nos évêques? Notre jugement ne vaut-il pas celui de nos prédicateurs et de nos législateurs? Le livre de l'instruction n'est-il pas ouvert pour tous ceux qui savent lire? Et pourquoi, vous et moi, ne saurions-nous pas interpréter les lois aussi bien qu'un chancelier ou un archevêque? (*Grands applaudissemens.*) N'avons-nous pas les *mêmes droits? (Ecoutez! écoutez!)* faut-il qu'on nous mette un éteignoir sur l'esprit, une muselière sur la bouche? (Non! non!) Pourquoi donc ne serions-nous pas tous en état de représenter nos concitoyens sans être de la noblesse ou du clergé? » (Applaudissemens prolongés.)

« J'ai dans l'idée, dit un bon fermier écossais qui était venu s'établir dans ce pays, que nous ne serions pas tout-à-fait aussi bons législateurs que l'honorable membre qui vient de parler se l'imagine. Croyez-vous, compère Brickdust, que le laquais du duc bâtirait une maison aussi bien et aussi vîte que vous? Non. Et pourquoi? parce que vous avez étudié votre métier. Mais ne faut-il pas aussi que le ministre étudie la religion, et le législateur *les lois et la politique*? Je crois

que la plupart de nous feraient aussi mauvaise figure dans la chaire ou à la tribune qu'un taureau dans un concert, ou un ours dans un bal. » Ici des cris tumultueux interrompirent l'orateur, et il ne lui fut plus possible de se faire entendre.

Je quittai cette assemblée, très-convaincu de la justesse des raisonnemens du fermier, et regrettant qu'on l'écoutât si défavorablement. Je pris des renseignemens sur son caractère, et j'appris que c'était un homme d'une excellente conduite, et qui avait gagné une petite fortune. Il ne passait pas pour orateur, on ne goûtait pas ses principes, mais on lui demandait des avis dans toutes les affaires un peu importantes, et l'on se trouvait bien de les suivre. La plupart de ceux qui étaient réunis en ce lieu n'avaient rien à perdre et étaient grands partisans d'une réforme; mais Sandy avait coutume de dire qu'il ne savait pas jusqu'où elle pourrait aller, et si elle ne réformerait pas la petite fortune qu'il avait eu tant de peine à amasser, et à laquelle il avait travaillé si long-tems.

J'oubliais de dire que cette assemblée se nommait *les amis de la constitution*. Les mots : *Liberté et discussion* étaient écrits sur la porte, et le premier article du réglement était que chaque membre paierait trois pences (6 sous) pour droit d'entrée et pour l'usage d'une pipe chargée de tabac. Ce fut ma première et ma der-

nière visite à une société de cette espèce, qui ouvre le champ à tant de réflexions diverses.

En rentrant à Londres, je ne voulus pas passer devant la maison d'un de mes amis, absent depuis quelques mois, sans m'informer s'il était de retour. Je le trouvai. Nous nous embrassâmes, et je lui demandai des nouvelles de sa santé. « Elle est assez bonne, me répondit-il, eu égard aux circonstances. — De quelles circonstances parlez-vous? — Oh! mille choses : une multitude d'affaires, une correspondance étendue, mille lettres à lire et auxquelles il faut répondre, je ne sais combien de papiers à examiner; des amis à obliger, etc., etc. »

« Cela est bien singulier! pensai-je : le fils d'un commerçant, riche, stupide, paresseux comme une marmotte; qu'est-ce que tout cela veut dire? »

Je m'assis en face de lui, et jetai les yeux sur un journal tandis qu'il était appuyé sur la hanche gauche, le pied droit en avant, la tête un peu inclinée vers moi, semblable à une des mauvaises statues de nos places, tenant une lettre de la main droite et ayant la gauche dans le gousset de son pantalon. Tout-à-coup il se leva, se mit devant une glace, prit une attitude étudiée, fit le geste de présenter à quelqu'un la lettre qu'il tenait, la laissa tomber sur la table, mit la main droite dans son gilet, et resta devant moi comme un portrait de grandeur naturelle suspendu à une muraille.

« Que diable avez-vous donc! » lui demandai-je. — « A l'ordre, à l'ordre! » répondit Stephen en se regardant toujours dans la glace.

« Quelle mouche le pique! » me dis-je à moi-même. Je me souvins d'avoir entendu dire que Luc, son grand-père, de son vivant marchand de lard, laissa en mourant une fortune honnête à son fils Roger, et que celui-ci s'étant associé en commandite avec un riche banquier, devint très-opulent, et n'eut d'autre héritier que ce Silly Stephen. Pourquoi donc celui-ci semble-t-il compter les étoiles en plein midi?

Je repris le journal tandis qu'il regardait d'un air de satisfaction un monceau de lettres qui étaient près de lui. Trouvant quelques paragraphes intéressans je les lus à voix haute, et il me fit l'honneur de m'écouter, toujours devant la glace, et dans une autre attitude étudiée; mais je reconnus bientôt qu'il n'agissait ainsi que pour avoir occasion de pratiquer les différentes manières dont on exprime dans le parlement l'approbation ou l'improbation. Quant ce que je lisais lui déplaisait, il toussait et frappait des pieds : quand il en était satisfait, il s'écriait : « *Ecoutez! Ecoutez!* »

« Sur mon honneur, lui dis-je, il me semble que vous êtes si occupé et si peu en état de m'entendre en ce moment, que je vous souhaite le bonjour. » Je m'échappai au même in-

stant, le laissant toujours en face de la glace, et en descendant l'escalier je l'entendis crier : « *L'ordre du jour!* »

Je rencontrai sous le vestibule un ancien domestique. « John, lui dis-je, je crains que votre maître ne soit pas bien. Sa tête *n'est* pas dans son état ordinaire, et l'on dirait qu'il a perdu la raison. Quand nous étions ensemble en pension à *Charter-House*, il était fort silencieux; mais, à présent, il ne fait que parler, et ne tient que des discours sans suite et incohérens !

» — Oh! oh! me dit l'honnête John, ce n'est qu'*un peu de joie et de fierté; il est arrivé* hier du comté de *Cornouailles*, et, depuis ce tems, il ne fait que ranger les chaises dans le salon comme si c'était un jour d'assemblée; il entre, il sort, s'étudie à s'asseoir avec grâce, se lève et se rassied encore, frappe du pied, tousse, *change d'attitude* devant le miroir, crie : « *Oui, non, écoutez, à l'ordre!*..... »

» — Mauvais symptômes! m'écriai-je.

» — Ce n'est pas tout, reprit John. Ce matin, il prit une feuille de papier et écrivit son nom une cinquantaine de fois pour se faire une belle signature. Ensuite il sonna; quand j'arrivai, il me fit asseoir dans un grand fauteuil, et prenant un rouleau de papier blanc, il me le présenta en marmottant quelques mots dont je n'ai entendu que celui de *mémoire*, et cepen-

dant je suis sûr d'avoir payé hier tous les mémoires de la semaine dernière. Alors il me dit de retourner à mon ouvrage, et je m'en allai; mais ayant eu quelque sorte pitié de lui, je revins sur mes pas et j'ouvris la porte pour lui demander à quelle heure il voudrait dîner. « *Quand on aura demandé la question préalable*, » me répondit-il.

» — La chose n'est que trop sûre, John; il a perdu l'esprit.

» — Je l'ai cru de même, répondit-il en riant malignement : j'ai cru que mon maître était véritablement devenu fou. Mais ce n'est pas cela : *il n'est devenu que membre du parlement.* Il a été dans le Cornouaille, il a acheté un bourg*, et avec le bourg la voix de tous ceux qui l'habitent, puis il est revenu au comble de ses vœux. Les lettres que vous avez vues devant lui sont là pour qu'il les affranchisse en écrivant son nom sur l'adresse** et c'est pour cela qu'il s'est exercé

* Il existe en Angleterre un assez grand nombre de bourgs qui ont droit d'envoyer un ou deux membres à la chambre des communes, et dans lesquels il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'électeurs, quelquefois huit ou dix seulement. Ces électeurs sont ordinairement pauvres et dans la dépendance entière du seigneur du bourg. Il en résulte que ce seigneur est toujours maître des élections, et envoie au parlement qui bon lui semble, lui-même ou ses amis. C'est ce que les Anglais appellent *rotten boroughs*, des bourgs pourris.

** Privilége accordé aux membres du parlement bri-

à signer. Ce matin, il a employé tout un cahier de papier à s'écrire à lui-même, pour le plaisir de mettre en grosses lettres, après, son nom, *M. P.* *

» J'ai parlé de ce que je croyais la folie de mon maître au palefrenier de lord Liquorpond, et il me dit de ne pas m'en inquiéter, que ce serait l'affaire de quelques jours. « C'est l'impulsion du moment, me dit-il ; la vanité et la joie le font extravaguer, mais quand il se sera une fois assis dans la chambre, vous verrez qu'il sera muet comme un poisson.

» — Je voudrais qu'il y fût déjà ! m'écriai-je. »

En ce moment, j'entendis sur l'escalier la voix de Silly Stephen qui appelait son domestique, et tandis que j'avançais vers la porte, il s'écria : John, courez après le monsieur qui vient de sortir, et demandez-lui s'il désire faire affranchir quelques lettres. Et vous-même, John, si vous avez à écrire à quelques amis, vous pouver me donner vos lettres et leur dire de m'adresser leurs réponses sous enveloppe, n'oubliez pas, sous enveloppe, à l'adresse de Silly Stephen, *M. P.*, car vous savez que je suis nommé à la chambre.

tannique, qui devrait leur être personnel, mais dont ils se servent amplement pour leurs amis comme pour eux-mêmes.

* Abréviation ordinaire pour *membre du parlement.*

« Juste ciel ! m'écriai-je, en fermant la porte, quelle ressemblance il y a entre la chapelle de Saint-Etienne et l'hôpital de Saint-Luc ! » *

* La chapelle de Saint-Etienne est le lieu où se tiennent les séances de la chambre des communes ; l'hôpital de Saint-Luc est un hospice pour les fous.

— N° XXI. —

PARURE DES DAMES.

Une mode a à peine détruit une autre mode qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui doit céder à une suivante, qui ne sera pas la dernière. Telle est notre légèreté.

LA BRUYÈRE.

« L'HABITANT de la ville de province, grande ou petite, la plus enfoncée dans l'intérieur, l'habitant même du village, a dit récemment un écrivain français observateur de nos mœurs, ne diffèrent en rien par le costume ou les habitudes du citadin de Londres. Partout on retrouve similitude de mœurs, uniformité de mise; tout se confond dans un même système, dans une même couleur, et déjà les différens idiômes, les nuances dans la prononciation qui distinguaient le provincial de l'ouest de celui du nord, s'effacent; ils sont au moment de disparaître. La femme du cordonnier, du boucher, celle de l'artisan d'une paroisse de campagne, sont, comme celles de Londres, des ladys; on les voit, le dimanche, habillées de mousseline brodée qu'un œil exercé peut à peine distinguer des étoffes portées par les dames des *squares*, si ce n'est par de légères différences qui ne sont

même pas à l'avantage de ces dernières. La différence qu'offre la toilette des femmes de *gentlemen*, des ladys, consiste dans plus de négligence, leur fortune leur permettant de renouveler plus souvent leur parure.

» La gaucherie dans la tenue et la manière de se présenter *étant les mêmes*, on aurait tort de chercher à reconnaître les classes, les rangs de la société, dans les manières nobles ou aisées. Généralement, les femmes anglaises, n'importe leur condition, sont dépourvues de grâce, de goût, de ton; on peut dire, à la lettre, qu'une femme anglaise a deux mains gauches. Une couturière, une petite ouvrière à la journée sont, comme la fille *d'un baronnet ou d'un lord*, vêtues de blanc, la tête couverte d'un chapeau de paille ou de velours posé sans grâce, orné, ou plutôt rattaché par un ruban étroit, et disposé avec beaucoup d'économie; toutes ont l'air d'être de la même famille, lorsqu'on les voit dans une promenade *le dimanche. Il en est de même* de la mise des hommes; elle est généralement simple, et depuis que tout le monde porte les cheveux coupés, depuis qu'une coiffure plus élégante et plus soignée ne distingue plus l'homme d'un certain goût, d'un certain rang, il faut bien connaître les habitans pour ne pas commettre de méprises, pour distinguer, à la première vue, le lord, l'homme riche, de l'artisan. Cette espèce de qualité sociale *n'est* peut-

être pas un mal, quoi qu'en disent les orgueilleux partisans de l'ancienne étiquette. Pour mon compte, je ne serais pas fâché de voir la même chose en France. La distinction des rangs effacée par une mise simple qui n'humilie, qui ne choque personne, qui donne à tous *l'air* de l'aisance, de la propreté et de l'honnêteté, donne au bas peuple plus d'estime pour lui-même, l'attache à sa famille, qu'il peut présenter sans rougir. Si, comme je l'ai dit, tout le monde en Angleterre a l'air d'être de la même famille à l'église ou à la promenade, il n'en est pas tout-à-fait ainsi dans les salons; l'orgueil des nobles s'y est *refugié avec plus de véritable tenue* peut-être que chez nous, quand ce sont toutefois de simples assemblées ou des visites, et non pas des après-dîner, encore moins des *rout*. Dans les salons anglais règne un véritable luxe, un luxe bien entendu. A Londres, la tenue des salons caractérise *l'éducation* des personnes bien nées. Les habits des hommes sont toujours de la plus grande fraîcheur; des bas, des culottes de soie, jamais de bottes, de très-beau linge, quelques bijoux, distinguent l'homme comme il faut. Les dentelles de France, la batiste, la soierie, quelques diamans en petite quantité, annoncent la femme riche; l'esprit parcimonieux, naturel à cette nation, lui fait préférer des revenus à l'orgueilleux emploi de capitaux sacrifiés à de pareilles bagatelles.

» Le luxe des maisons riches d'Angleterre n'excite aucune envie dans la basse classe; elle ne le voit jamais, et ce luxe ne fait pas, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, la ruine des gens de la classe aisée, qui, pour satisfaire leur amour-propre et celui de leurs femmes, pour les faire paraître de grandes dames, sont enchantés de les voir affublées de ridicules pierrailles qu'on devrait rougir de porter. Si les Anglaises ne l'emportent pas sur nous pour l'élégance dans la coupe des habits, dans la disposition de leurs vêtemens, si nous jouissons avec une sorte d'orgueil de notre meilleur goût dans ce genre, qui est la première et la plus forte passion d'une femme, la vérité doit obliger tous ceux de nos compatriotes qui ont long-temps vécu en Angleterre, de convenir que le peuple anglais est, à l'œil du voyageur, plus proprement, plus richement vêtu que le nôtre, quoiqu'en réalité il soit bien plus pauvre en habits et en linge. Les plus élégantes femmes de chambre anglaises peuvent emporter tout leur avoir dans un petit carton, sous le bras, tandis que la plus mince de nos servantes ne déménage pas de condition sans se faire suivre par des coffres, où tout n'est pas magnifique, si l'on veut, mais où l'on ne laisse pas de trouver des croix, des boucles d'oreilles d'or, des chemises d'une toile grossière, mais en quantité; des jupes, des déshabillés d'été, d'hiver, etc., etc.; tandis que l'in-

ventaire d'une jolie miss anglaise se compose, presque toujours, d'une chemise sur elle et d'une seconde dans le carton, de deux jupes de bazin, de deux paires de bas de coton, de deux petites robes, une blanche et l'autre de toile peinte, de trois fichus servant alternativement de mouchoirs de poche et de col, de quelques chiffons de mousseline, de quatre tresses de cheveux, d'un petit chapeau qui se renouvelle quand il est sale ou usé, et d'une seule paire de souliers aux pieds, que l'usage de porter des patins préserve de l'humidité comme de la malpropreté. Avec ce léger inventaire, je préfère, je ne balance pas à le déclarer, la mise d'une jeune fille anglaise à la grossière surabondance des vêtemens de nos filles du commun. Il n'est pas, en Angleterre, jusqu'à la fille de basse-cour de la campagne la plus reculée, qui ne vienne, les jours de marché, apporter son beurre et ses œufs élégamment vêtue, comme l'est la fille de ses maîtres, la tête parée d'un petit chapeau, les mains proprement gantées, la jambe couverte d'un bas de coton toujours parfaitement blanc. »

En repassant dans mon esprit cette esquisse fidèle de nos mœurs tracée par un Français, je regrettais qu'il n'eût pas terminé son sujet par le ridicule tableau de la parure de nos grandes dames, dont milady L**** offre à Londres le modèle le plus parfait. J'eus le bonheur de la rencontrer un jour à la promenade. Qu'on

se figure une très-petite femme, d'un embonpoint si excessif qu'elle ressemblait à un baril mouvant plutôt qu'à une créature humaine. Elle était suivie par un laquais d'une taille gigantesque. C'était un colosse accompagnant un pygmée.

Son costume était si mal choisi, qu'il la défigurait complètement. Il était à la mode, mais si ridicule, que si elle eût cherché les moyens de faire rire à ses dépens, elle n'aurait pu mieux réussir. Sa grosse face était enterrée sous un chapeau comparable à la couverture d'un chariot qui aurait pu contenir des vivres pour une semaine, et dans lequel la dame aurait pu entrer tout entière. D'un côté de cette énorme machine, car je ne sais quel autre nom lui donner, s'élevait et retombait très-bas une immense touffe de lilas qu'on aurait pu prendre pour un arbre tout entier suspendu à une enseigne. Sa tête était en outre chargée de gaze, de rubans et d'autres ornemens en trop grand nombre pour que je puisse en faire la description.

Autour de son cou était une collerette si ample et si empesée qu'elle s'avançait circulairement à environ dix-huit pouces de distance, et garnie de tant de dentelles et de broderie qu'on l'aurait prise de loin pour une rangée de beaux chou-fleurs. La projection de son sein, augmentée par le corset serré qui pressait son estomac, semblait un ouvrage avancé destiné à protéger

la place, et qui ne permettait pas d'en approcher à plus de deux pieds, tandis que la courbure latérale de son chapeau ne laissait apercevoir qu'en perspective son visage de pleine lune. Un voile de dentelle couvrait sa poitrine et ses épaules, et lui donnait l'air d'un poisson inconnu pris dans un filet. A un pouce de sa taille commençait une série de plis, de froncis et de garnitures qui se succédaient les unes aux autres, comme les cercles dont un tonneau est relié, et qui ne descendaient pas plus bas que le gras de la jambe.

Elle portait des souliers si étroits, qu'on voyait qu'elle souffrait beaucoup en marchant, et ils étaient attachés par des rubans de soie se croisant sur ses jambes, mais qu'on voyait à peine, parce que la chair rebelle, indignée de ces liens, semblait vouloir les cacher par de gros bourrelets qu'elle formait tout autour. Elle tenait à la main un ridicule en réseau, semblable au sac de nos facteurs de la poste aux lettres, et elle était accompagnée d'un petit chien bien gros, bien gras, bien rebondi, et qui, trottant à ses côtés dans *Saint-James-street*, semblait la caricature de sa maîtresse Elle avait au bas des reins le coussin à la mode; et comme si la nature ne l'avait pas déjà faite assez petite, assez ramassée, elle avait les épaules voûtées et la tête baissée en avant.

Qui peut avoir déterminé cette femme à se

défigurer ainsi ? me demandai-je. Ce ne peut être que la mode ; et voilà encore une conspiration, celle des couturières et des marchandes de modes, pour s'amuser aux dépens de leurs pratiques dans le double sens qu'on peut donner à cette expression. De même que les tailleurs, elles inventent chaque jour de nouveaux costumes ; elles font venir du continent les gravures des modes nouvelles, de manière que, les trois quarts du temps, une femme de qualité qui veut suivre le torrent n'a qu'à choisir entre les caprices de son pays et les fantaisies des contrées étrangères, et contracte des dettes en changeant de parure au *moins* une fois par semaine.

Pour donner un attrait plus puissant à de nouvelles parures, on a inventé un dictionnaire tout entier de mots étrangers. Nous avons des robes *à la Joconde* et *à la turque ;* des coiffures *à la Caroline, à la victime, à la Ninon ;* des *déshabillés du matin* et *de voyage ;* des chapeaux *à l'Egyptienne* et *à la Homberg*, et je ne sais combien d'autres choses. Tout cela fait de Londres un véritable bal masqué, et rend les salons semblables à un théâtre où paraissent des actrices portant des costumes divers, et jouant différens rôles, sans autre but apparent que d'enrichir des couturières et des marchandes de modes.

Mais si cette bigarrure donne un air de carnaval à nos salons, à nos assemblées, à nos spec

tacles ; si la ruine de beaucoup de maris en est la suite infaillible, il en résulte pareillement que nos belles ne consultent pas même leurs intérêts, car la mode qu'elles suivent est toujours la plus nouvelle, mais non pas celle qui leur convient le mieux.

Dans un instant où, mettant en pratique un étrange paradoxe, on prétendait s'habiller sans se vêtir, de pauvres créatures sèches et maigres étaient si chétivement couvertes qu'on frissonnait en les regardant : elles étaient aux regards des omoplates saillantes, des clavicules pointues, des côtes paraissant prêtes à percer la peau ; c'*étaient des squelettes ambulans sur lesquels* un chirurgien aurait pu faire un cours d'ostéologie. Aujourd'hui, il faut de l'embonpoint à nos élégantes : celles à qui la nature n'en a point accordé ont recours à l'art pour s'en procurer. Elles sont surchargées de garnitures et de falbalas *bouffans. Une femme à la mode*, dans sa vaste rotondité, paraît un buste qui sort d'un tonneau, et des jupons qui ne *tombent qu'à mi-jambes* diminuent encore la stature de la petite partie du corps qui reste entre le buste et le piédestal.

Mais tout en déplorant la fureur que mes belles concitoyennes ont de se défigurer ainsi, tout en condamnant l'aveuglement avec lequel elles se soumettent à toutes les absurdités du bon ton, à tous *les caprices de la mode, je ne rejette pas*

entièrement sur elles la faute qu'elles font en ne consultant, pour se parer, ni leur âge, ni leur rang, ni leur taille, ni leur figure. Ce n'est pas seulement l'envie d'imiter lady une telle qui leur fait commettre de telles bévues; ce n'est pas le détail des modes qu'elles lisent dans les journaux qui les décide à les adopter sans réflexion, ce sont principalement les artifices des marchandes de modes qui les font donner dans le piége.

Une des ruses qui leur réussit le mieux est d'avoir parmi leurs filles de boutique une jeune et jolie personne à qui rien ne peut aller mal, et qui, essayant toutes les modes qu'elle présente, prête un charme enchanteur à l'objet le plus hideux. Une femme dont le cœur est ouvert à la vanité s'imagine aisément qu'en se parant du même costume elle se trouvera embellie des mêmes grâces; elle achète une robe de bergère, et quand elle l'a revêtue, c'est une vieille duègne que chacun reconnaît en elle. Une autre voit un bonnet, un chapeau, un turban qui sied à ravir sur une jolie tête; elle l'achète à quelque prix que ce soit, et elle ne pense pas qu'il ne fera que rendre plus remarquables des traits grossiers ou une figure commune. Cependant la marchande et la fille de boutique, avec une impertinente volubilité de langue, vantent, recommandent et portent aux nues l'objet qu'elles présentent jusqu'à ce que la rai-

son de celle qui les écoute ait succombé sous l'influence de leur babil.

Le goût, bien plus que la mode, devrait diriger dans le choix des couleurs; et c'est pourtant un des points sur lesquels les femmes du bon ton se laissent le plus souvent tromper; la marchande de modes ou la lingère, qui n'a d'autre intérêt que de vendre, sait les déterminer à choisir celle précisément qui doit leur être la plus désavantageuse. Ainsi nous voyons la grosse femme d'un alderman, sur le front de laquelle les roses ont établi leur trône en laissant apercevoir quelques boutons d'un rouge vif sur le reste de son visage, prendre des rubans de couleur orange ou coquelicot, qui, ombrageant une figure bourgeonnée, en font un véritable épouvantail; tandis que la dame de qualité, au teint pâle et cuivré, et dont les cheveux sont couleur de chanvre, orne de lis sa chevelure, et choisit une robe citron clair.

Ainsi la douairière, qui par suite de conseils perfides ou intéressés, a acheté une robe décolletée, se place maladroitement à table à côté d'une jeune fille dont le sein le dispute en blancheur à la neige, et dont on prendrait le bras rond et poli pour du marbre de Paros, rend plus sensibles par sa mise mal entendue des défauts que la prudence, la modestie et son véritable intérêt auraient dû lui faire cacher. La beauté n'a pas besoin d'ornemens étrangers; mais il faut le

secours de l'art à la difformité, pour qu'elle ne choque pas les yeux.

Les femmes dont la figure offre peu d'attraits doivent faire choix d'une parure décente, modeste, qui ne force pas les regards à se fixer sur elles. La jeunesse veut *la simplicité*, la vieillesse de la gravité dans la mise, et si le beau sexe, au lieu de consulter une marchande de modes sur sa parure, voulait prendre les avis d'un ami, il ferait dans sa toilette moins de méprises et moins de dépenses.

A l'instant où ces idées se succédaient dans mon esprit, je rencontrai l'épouse d'un nabab récemment arrivé de *l'Inde*, *lady Benarès*, qui se rendait à la cour dans un brillant équipage. Son teint basané, ses dents jaunes, sa taille mal faite, étaient accompagnées d'une soixantaine de plumes, elle ressemblait assez à un volant. Comme je rentrais chez moi, j'aperçus lady Marie, brillante de *simplicité*, de *grâces*, et qui, heureusement pour elle, méprise les folies de la mode et les artifices de ses prêtresses. Je n'ai pas besoin de dire laquelle de ces deux rencontres me fut la plus agréable.

— N° XXII. —

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

No more shall rouse them from their lowli bed.

GRAY'S, Eleg.

Ils ne sortiront plus de leur sombre demeure.

JE formai, il y a quelques jours, le projet de visiter, avec un jeune Français de mes amis, récemment arrivé à Londres, les principaux monumens religieux que cette ville renferme, sur-tout la célèbre abbaye de *Westminster*, qu'à ma honte, je l'avoue, et cet aveu est pénible pour un Anglais, je n'avais pas encore vue.

Le nombre des églises de Londres s'élève à cent cinquante, et à chacune d'elles se rattachent des faits curieux et des anecdotes intéressantes. Je me propose de consacrer, dans le cours de cet ouvrage, quelques chapitres à celles qui sont le plus remarquables sous le rapport de leur origine, de leur architecture et de leurs ornemens; cette fois, je me bornerai à celles qui excitèrent le plus vivement ma curiosité et celle de mon compagnon.

Nous visitâmes d'abord *Saint-Paul*, dont la fon-

dation remonte au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. L'aspect de cette église a quelque chose d'imposant. On est frappé d'admiration lorsqu'en arrivant par *Ludgate* on aperçoit le portique, le fronton, les deux tours, et le dôme immense qu'on voit s'élever derrière. Mais autant la majesté extérieure de cette basilique excite un vif désir d'en contempler l'intérieur, autant on s'en éloigne sans regret après l'avoir considéré. Les yeux ne sont frappés que de son accablante nudité. Les arcades du comble sont enrichies de boucliers, de festons, de chapelets; mais le mauvais goût de ces ornemens ne fait pas regretter qu'on s'en soit montré si avare.

L'église de *Saint-Etienne de Walbrook* produit un effet tout contraire. L'intérieur de ce temple contraste si étonnamment avec celui de *Saint-Paul*, qu'on ne se lasse point de considérer l'harmonie qui règne dans ses proportions. On ne saurait trop louer la grâce et l'élégance de son architecture. L'œil peut facilement tout embrasser à-la-fois, et l'observateur, après avoir été charmé de la beauté de l'ensemble, peut ensuite en examiner les détails sans craindre de voir diminuer son admiration. On ne sait si l'intérieur de cette église ne fait pas plus d'honneur à la délicatesse du goût de l'architecte Wreen, que la beauté extérieure de *Saint-Paul* n'en fait à son vaste génie.

Nous entrâmes, mon ami et moi, dans l'église de *Chelsea*, qui n'a de remarquable que quelques épitaphes curieuses. Une inscription latine, entre autres, porte qu'une femme d'une intrépidité au-dessus de son sexe, sœur du docteur Chamberlayn, et qui mourut le 30 juin 1790, *avait combattu, en habits d'homme*, pendant six heures, contre les Français, à bord *d'un brûlot* que son frère commandait.

Tout près de là nous vîmes, dans l'église de *Batersea*, un ouvrage dû au ciseau de Roubillac, architecte français. C'est un monument élevé en l'honneur du célèbre vicomte de Bolimbroke et de sa seconde femme, *qui était nièce* de madame *de Maintenon*. On y remarque aussi celui d'Édouard Winter. Suivant l'inscription gravée sur ce monument, on y lit que cet officier, servant dans l'Inde, et se trouvant un jour au milieu d'une forêt, y fut poursuivi par un lion. Il se retira sans perdre un moment sur le *bord d'un étang*, où *il attendit le terrible animal; aussitôt qu'il fut à portée*, sir Édouard le saisit entre ses bras, et se précipitant dans l'eau l'entraîna dans sa chute. Ayant réussi par son adresse et son courage à se débarrasser, il fut assez heureux pour se placer sur le dos de son ennemi, et parvint ainsi à le noyer. La même épitaphe porte que, par un exploit digne des tems fabuleux, Winter *combattit seul*, à pied, contre soixante cavaliers *asiatiques*; qu'il

en blessa plusieurs et mit les autres en fuite.

Nous ne voulûmes pas passer devant *Saint-Gilles-Cripple-Gate* sans aller saluer les cendres d'un des plus grands poètes des tems modernes. De son vivant, Milton, persécuté par les Stuarts, se vit réduit à chercher la sûreté de sa vie sous l'appareil même de la mort. Une inhumation simulée fut le moyen qu'il imagina pour se soustraire à la vengeance de la cour et à la fureur de ses ennemis. Sans ce stratagême, l'infortuné poète n'eût jamais composé le chef-d'œuvre que les Anglais, dans leur enthousiasme, élèvent au-dessus de toutes les compositions épiques. *Eh bien! ce même Milton, après sa mort*, eut peine à trouver un tombeau. *En vain* prétendons-nous avoir érigé à sa mémoire un monument dans *Westminster*; il est indigne de ce grand homme. La maison dans laquelle il a cessé de vivre a disparu depuis trente ans, sans qu'on ait fait le moindre effort pour la conserver!.....

Nous ne sortîmes pas de *Saint-Gilles* sans nous être arrêtés un moment devant la tombe d'un des hommes les plus bienfaisans et les plus misantropes qu'on puisse citer : c'est celle de Henri Welby, qui résida durant quarante ans dans *Chiswell-street*, où il mourut, le 16 octobre 1636.

Welby avait vécu jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans dans le comté de *Lincoln*, honoré de ses voisins, chéri par ses amis et béni des pau-

vres qu'il comblait de biens, lorsqu'un de ses frères entreprit de le tuer en lui tirant, pendant qu'il se promenait sur son domaine, un coup de pistolet dont l'amorce manqua. Welby, sans se déconcerter, se précipita sur son meurtrier et le désarma. Resté maître du pistolet, il s'en retourna tranquillement chez lui; mais ayant attentivement examiné l'arme demeurée entre ses mains, il trouva qu'elle était chargée de deux balles.

Cette découverte produisit une telle impression sur lui, que prenant tout-à-coup le monde en horreur, il résolut de le fuir pour jamais. Il n'imita point ces pieux atrabilaires qui allaient s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde : ce fut au milieu de Londres qu'il voulut vivre seul et dans la plus profonde retraite.

Ayant loué une maison assez considérable près de *Cripple-Gate* pour loger sa famille, il ne conserva pour lui que trois chambres de plain-pied. La première lui servait de salle à manger, la seconde de chambre à coucher, et la troisième de cabinet d'étude. Il ne voulut avoir d'autre domestique qu'une servante qui révérait la singularité de son maître, et le regardait comme un saint. Lorsqu'elle disposait la table à l'heure des repas, il se retirait dans sa chambre à coucher; lorsqu'elle nettoyait sa chambre, il se réfugiait dans son cabinet; de telle sorte qu'il était toujours seul. Jamais sa fille, ni son gendre,

ni son petit-fils, ni son frère, ni sa sœur, n'eurent accès dans aucune de ces trois pièces. Il y resta confiné pendant quarante ans, et n'en sortit que pour être porté dans la tombe.

La fidèle Elisabeth, à laquelle il avait confié son ménage, le voyait rarement, excepté dans les cas d'une inévitable nécessité. La mort de cette servante précéda la sienne de huit jours.

Jamais il ne mangea de poisson ou de viande depuis le moment qu'il se fit hermite; sa principale nourriture était du gruau d'avoine; il y joignait de tems en tems, dans l'été, de la salade ou des légumes froids. S'il voulait se régaler, il mangeait le jaune d'un œuf, mais il s'abstenait du blanc. Quant au pain dont il se nourrissait, il prenait toujours la partie du milieu et laissait la croûte. Sa boisson habituelle était de la bière, et il ne buvait ni vin, ni aucune autre liqueur. Quelquefois il se faisait servir des confitures, lorsqu'il pensait que sa santé l'exigeait. Dans d'autres occasions, il buvait du lait aussitôt qu'il était trait : Elisabeth seule avait l'ordre de l'aller chercher.

Du reste, s'il s'imposait la plus rigide sobriété, il voulait que sa famille et ses domestiques fussent convenablement traités ; et, en effet, ils vivaient dans une sorte d'abondance.

Il consacrait une grande partie du jour à la lecture, et faisait acheter tous les livres nouveaux. On s'aperçut, cependant, après sa mort,

qu'il n'avait lu aucun livre dogmatique ou de controverse.

Aux époques de Noël, de Pâques ou de toute autre grande fête, il ordonnait que l'on couvrît sa table comme s'il eût dû traiter un grand nombre de convives. *Aussitôt qu'on l'avait servi*, il mettait une serviette et des bouts de manches; puis, après avoir prié Dieu de bénir les viandes, il les découpait; et le rôt, les oies, les chapons, tout, enfin, était envoyé par morceaux à ceux d'entre ses voisins dont la pauvreté lui était connue. Pour rendre sa libéralité complète, *il y joignait du vin*: c'est ainsi qu'il faisait consister son *bonheur à procurer* du contentement à un grand nombre d'infortunés. Les jours qui précédaient ces fêtes solennelles étaient employés à prendre des informations, par écrit, de l'état d'indigence des familles qui pouvaient avoir des droits à sa bienfaisance.

Un dernier trait de ce singulier personnage mérite d'être rapporté : il avait laissé croître ses cheveux et sa barbe au point que s'il eût paru en public, il eût été un objet de curiosité pour la multitude.

Nous sortîmes de *Saint-Gilles*, mon compagnon et moi, et nous nous dirigeâmes vers l'abbaye de *Westminster*, où nous ne tardâmes pas à arriver. Il n'est pas d'édifice à Londres plus capable d'exciter l'intérêt et la curiosité que cette église, dont l'architecture gothique est

remarquable par la légèreté de ses masses pyramidales, par la hardiesse et la bizarrerie de sa construction.

Ce ne fut pas sans peine que nous découvrîmes *la sonnette du bedeau*. Il accourut gaîment à *notre rencontre*. Ce geolier de la mort, s'armant alors d'un énorme trousseau de clefs, nous ouvrit l'église confiée à sa garde. Un sentiment religieux s'empara de nous à l'aspect de ces vastes nefs destinées à réunir les cendres des rois et des grands hommes, à honorer du même hommage la puissance et le génie; notre pensée *rappela à la vie tous les morts qui peuplaient* cette enceinte, ces *monarques heureux* qui ont gouverné l'Angleterre, ces guerriers fameux qui l'ont défendue, ces poètes célèbres qui l'ont illustrée. Nous les groupâmes, pour ainsi dire, autour de nous; notre émotion était si forte, notre recueillement si profond, que nous n'osions faire un pas dans la crainte de peser sur une cendre illustre; nous nous approchâmes avec respect d'une pyramide sur laquelle étaient gravés les noms de Nicolas Bagneall; ils étaient nouveaux pour moi, quoique Anglais. Je m'empressai de lire l'épitaphe de ce grand homme, qui m'était inconnu; nous apprîmes qu'il *était* mort à l'âge de deux mois, *étouffé par sa nourrice*. Une exclamation de surprise nous échappa malgré nous, et nous cherchions, mon ami et moi, à nous expliquer le *motif* de cette honorable

distinction qui avait porté un enfant de deux mois dans le lieu destiné à la sépulture de ses rois, lorsque nos yeux s'arrêtèrent involontairement à la vue d'un tombeau d'une élégante simplicité, sur lequel était écrit, en lettres d'or: *Mary Hope*. Je ne me rappelai pas l'illustration de ce nom, qui ne figure dans aucun des fastes glorieux de l'Angleterre. L'épitaphe m'instruisit que Mary Hope était née à *Brokall*, dans le comté de *Northampton*, et qu'elle était morte à l'âge de vingt-cinq ans, fort regrettée par son mari marchand de Londres, à qui elle avait laissé trois fils, Charles, John et Williams. Cette fécondité est un singulier titre à l'honneur de reposer à côté des dépouilles mortelles de Shakespeare, de Thomsom ou de Pitt. Notre surprise redoubla lorsque le bedeau, nous montrant du doigt le tombeau du directeur de la monnaie, Henri Purcell, celui de l'écuyer John Conduct, et une grande quantité d'autres monumens qui couvraient de leur faste des cendres obscures, nous apprit que pour dix ou douze guinées tout le monde avait le droit de se faire enterrer à *Westminster*; que ce qui rendait cet honneur-là si précieux n'était point le voisinage des morts célèbres, mais le prix de la sépulture, qui, dans cette abbaye royale, était le double de celui des églises plébéiennes de Londres. « Le prestige de grandeur et de noblesse dont jusqu'ici j'avais été environné, me dit

mon compagnon, s'évanouit; je ne vois plus qu'une vieille nef ornée de tombeaux de marbre d'une médiocre exécution. *Westminster* n'est pas à mes yeux plus respectable que Saint-Pierre-aux-Bœufs ou Notre-Dame-du-Haut-Pas, à Paris, et je *m'indigne contre Voltaire*, qui le premier s'est si maladroitement avisé de faire honneur aux Anglais d'un sentiment si noble et si élevé pour la mémoire de leurs grands hommes. »

Je fus un peu confus, je l'avoue, de cette boutade dirigée contre mon pays; mais la justesse de cette observation me ferma la bouche. Nous parcourûmes alors les *églises* avec autant de curiosité, mais avec *moins de* respect. Cependant l'aspect du tombeau de Shakespeare nous rendit une partie de notre admiration. La figure en pied de ce grand homme est pleine de vie; il est représenté dans ce moment de l'inspiration, et semble rêver au monologue d'Hamlet: *To be, not to be*; c'est un des beaux ouvrages de Schœmakers, qui l'a exécuté d'après les dessins de Kent. Pope et lord Burlington ont acquitté par ce monument la dette de leurs concitoyens. En Angleterre, le gouvernement reste presque toujours étranger à ces actes de reconnaissance nationale. La plupart des hommes célèbres enterrés à *Westminster* ont obtenu des tombeaux de la piété de leurs amis. Les honneurs du mausolée sont une charge de plus que le prince laisse à ses sujets, et ce n'est pas celle qu'ils acquit-

tent avec moins d'exactitude et de splendeur ; peut-être la vanité y entre-t-elle aussi pour quelque chose : car le nom du fondateur est souvent placé, sur la tombe, à côté du nom de celui qu'elle renferme ; l'un des deux est quelquefois gravé *en lettres d'or*, et ce n'est pas toujours au défunt que l'on accorde cette brillante distinction.

Nous payâmes un tribut d'admiration au buste de Milton, qu'on aperçoit à peine, qu'aucune inscription ne fait remarquer; aux mausolées d'Addisson, de Prior, de Cowley, de Richardson. Mon ami reconnut avec plaisir, parmi tant de grands génies, ce *caustique Saint-Evremond*, dont nous avons fait un lord, et qui vint chercher à la cour de Charles II des plaisirs qu'il ne trouvait pas à celle de Louis XIV. Le bedeau vint nous demander un scheling (six pences) pour nous expliquer tout ce que nous voyions; *il nous avait laissé le tems de voir, il fallut* prendre celui de l'entendre. La race des *cicerone* est la même partout; elle pullule en Angleterre. Il n'y a pas de pays au monde où chacun sache mieux tirer parti de ce qu'il possède; le charlatanisme national attache un revenu considérable aux plus petits emplois.

Quelques personnes attirées comme nous par la curiosité, se groupèrent autour du vieux bedeau, qui nous récita tout le *nécrologe* anglais avec *l'imperturbable assurance* qu'il avait

acquise par quarante [illegible]
que.

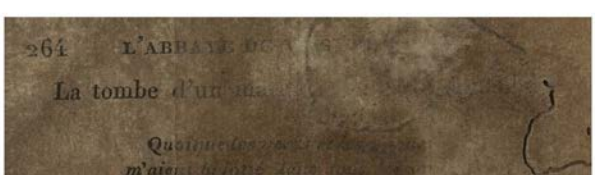
Les tombes r[illegible]
des grands hom[illegible]

d'autres, garnissent la nef; celles-là sont renfermées dans des chapelles particulières autour de la partie supérieure de l'église. Chaque chapelle est renfermée par une grille, ce qui donne au concierge l'occasion de lever à chacune d'elles un nouvel impôt sur la curiosité des étrangers. Je ne ferai pas la description de ces tombes si illustres jadis, aujourd'hui si inconnues; de toutes ces épitaphes fastueuses de tant de seigneurs et dames de la cour, l'honneur et l'ornement de l'Angleterre il y a six cents ans; dont le tems, après avoir détruit la valeur et les grâces, use maintenant les éloges sur le marbre, d'où ils commencent à s'effacer; mais je ne puis passer sous silence un monument singulier qui se trouve dans la chapelle de Saint-Erasme: c'est le tombeau d'un comte d'Exeter, chevalier de l'ordre de la Jarretière et conseiller privé du roi Jacques. Ce noble seigneur, marié deux fois, avait fait construire un vaste mausolée pour réunir sa dépouille mortelle à celles de ses deux épouses. La première, Dorothée Newil, fut enterrée à la droite de son mari, qui, quelques années après son second mariage, vint occuper le milieu du sarcophage. La dernière place restait libre; mais la seconde comtesse d'Exeter,

Françoise Bridger, de l'illustre famille de Chandor, ne voulut jamais consentir à prendre la gauche dans sa dernière demeure ; elle aima mieux se faire enterrer dans une église plus modeste ; mais en même tems elle exigea, pour sa satisfaction personnelle, que son respect pour l'étiquette fut consigné sur le marbre. C'est, en effet, une des vertus comprises dans l'éloge qui surcharge sa tombe.

Un grand nombre de chapelles offrent, à côté des souvenirs les plus glorieux pour l'Angleterre, des contrastes dont les monumens anglais présentent de fréquens exemples. Le burlesque touche au sublime, et à côté d'un mot spirituel le hasard a placé plus d'une niaiserie. Grands et petits sont tourmentés de l'orgueil de survivre dans la mémoire des hommes ; les uns veulent perpétuer le souvenir du rang qu'ils ont occupé, les autres sont fiers d'attester sur leur tombe l'inutilité de leur vie et l'obscurité de leur naissance. Quelques-unes de ces inscriptions sont remarquables par leur singularité, telles que celles-ci :

L'anathème prononcé contre Jérusalem
ne s'est jamais accompli pour moi,
car tu vois ici pierre sur Pierre.
Quoique jeune,
sa jeunesse n'a pu le protéger contre la mort.
La vie est une toile d'araignée,
et la mort un balai qui nous enlève tous.



mais quoique je sois ici à l'ancre avec beaucoup d'autres de notre flotte, j'espère la lever un jour et rejoindre mon amiral Jésus-Christ.

Dans la chapelle de Henri V, le tombeau de ce prince est orné du casque et de l'épée qu'il portait à la bataille d'Azincourt; ils sont disposés en forme de trophée. Les yeux de mon ami se fixèrent avec une sorte d'effroi sur cette épée si *fatale aux Français*, lorsque le bedeau, poursuivant son office de *cicerone*, vint nous tirer des plaines d'Azincourt et du quinzième siècle pour nous montrer, dans un coin de la chapelle, de petits modèles de charpente de l'invention de Wreen, exécutés pour la coupole d'une halle aux blés. *Notre respect pour l'abbaye de Westminster* ne put tenir contre un pareille bizarrerie. Pourquoi et comment ce modèle se trouvait-il dans la chapelle de Henri V? quel rapport peut-il exister entre Wreen et le vainqueur d'Azincourt? entre un tombeau et une coupole?..... Des singularités du même genre devaient bientôt se rejoindre en plus grand nombre.

Les Anglais ont un goût particulier pour les

représentations de figures de cire; ils regardent ce moyen de conserver et de perpétuer la physionomie d'un personnage célèbre comme l'un des plus certains. Les chapelles de *Westminster* sont remplies de ces sortes de curiosités, renfermées dans de grandes cages vitrées où la poussière et la fumée, pénétrant de tous côtés, viennent décolorer les traits et faner les atours de la reine Elisabeth, de la reine Anne et du roi Guillaume. Auprès des tombeaux de nos rois, la vanité a élevé une succursale enfumée de Curtius. Une réunion de ces modèles de cire, que nous nommons *wax-figures*, se trouve dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Parmi les personnages curieux de cette collection, on distingue lord Chatam, revêtu de sa robe du parlement et coiffé d'une large perruque poudrée à blanc. Ce grand ministre, ainsi costumé, approche de la caricature. Le même ridicule s'est attaché à la statue du général Monk. Mais ce qui passe toute espèce de bornes en ce genre, c'est la figure de cire d'une duchesse de Richmond, dame d'honneur de la reine Anne, qui, non contente de se faire représenter dans ses habits de cérémonie, en brocart d'or, a exigé que l'on fît percher sur l'index de sa main gauche un perroquet empaillé, objet de ses affections particulières.

La magnifique chapelle de Henri VII, que les Anglais regardent comme une des merveilles du monde, est à la gauche du chœur; c'est un mo-

plus difficile. Vingt degrés de marbre conduisent à ce caveau, dont l'entrée est fermée par une grille de la plus grande richesse; le tombeau de Henri et d'Élisabeth son épouse s'élève au centre de l'édifice. Ce monument est entouré d'une balustrade de cuivre dont la ciselure est très-soignée. Parmi plusieurs autres tombeaux qui environnent celui de Henri VII, et qui sont placés dans les chapelles ou bas-côtés, on remarque ceux *d'Édouard VI*, *de Louis Stuart*, duc de Richmond; de Jean Scheffield, duc de Buckingham. Au nord de l'église, on aperçoit la statue de la reine Elisabeth et celle de l'infortunée Marie Stuart. La mort a réuni ces deux reines, que la jalousie avait séparées pendant leur vie. A peu de distance sont les restes de la reine Marie. Jacques Ier, Charles II, Guillaume III, la reine Anne, George II, reposent aussi dans cette chapelle. Le général Monk a sa place dans la sépulture des rois. Les deux côtés de la chapelle sont garnis de stalles de fer sculpté, surmontées des bannières et des armes des chevaliers de l'ordre du Bain. C'est là que se tiennent les grands chapitres de cet ordre, et qu'on procède à la réception des chevaliers. A l'éclat moderne d'une des armures, à la fraîcheur

d'une de ces bannières sur laquelle on reconnaît les couleurs et les armoiries du duc de Wellington, à la place qu'elles occupent dans la chapelle, on s'aperçoit que la réception du noble duc est la dernière qui ait été faite.

Si l'on ajoute aux objets que je viens de signaler le fauteuil vermoulu dans lequel se placent les rois d'Angleterre le jour de leur sacre, fauteuil qui servait autrefois au couronnement des rois d'Ecosse, et que le peuple regardait comme le *palladium* de cet ancien royaume, on aura une idée de ce que renferme de plus curieux l'abbaye de *Westminster*. Il faut pourtant y ajouter deux monumens. L'un, plus fastueux que noble, fut érigé à la mémoire de Williams Pitt par le parlement; la simplicité en est un peu orgueilleuse; le corps de ce ministre fameux est déposé sous une des dalles du pavé de la nef; il n'est distingué de la foule que par les lettres *W. P.*, qu'on découvre à peine. L'autre a été élevé, par les soins du roi Georges III, à l'infortuné major André, qui périt dans une *hazardous entreprise*.

Je savais qu'à sa mort l'amiral Nelson, l'un des plus grands hommes de la moderne Angleterre, avait témoigné le désir d'être renfermé dans le mât de son vaisseau, et enterré dans l'abbaye de *Westminster*; nous fîmes plusieurs fois le tour de l'église, et n'y pûmes découvrir le tombeau de l'amiral. Le bedeau, qui s'aper-

çut de not[illegible] embarras, [illegible] nous an-
nonçant q[illegible] [illegible] des der-
nières vol[illegible] [illegible]
miral Nelson a été exilé de la demeure sépulcrale des rois. Le gouvernement qu'il défendit cinquante ans, le pays qui s'honore de le compter parmi les héros qui l'ont le plus illustré, l'Etat qui lui doit une partie de sa jeune gloire, ont méconnu le vœu du grand homme : ils ont porté ses cendres dans l'immense solitude de *Saint-Paul.*

— N° XXIII. —

LES CLUB DES NABABS. *

Ils n'ont d'autres affaires que de manger, ils sont nés pour la digestion.

LA BRUYÈRE.

COMME je descendais un jour *Saint-James-street*, j'y rencontrais un de mes amis qui avait fait dans l'Inde ce qu'on appelle une fortune *monstrueuse*. Sa personne ne l'était pas moins, quant à l'embonpoint; sa face offre la couleur d'une guinée, et ses lèvres sont bleu de ciel.

« Avez-vous été dans l'Inde? me demanda-t-il. — Jamais, lui répondis-je, étonné de cette question. — C'est bien dommage! — Pas du tout : je n'ai ni perdu mon tems, ni gagné une maladie de foie. — N'importe, c'est grand dommage. Vous auriez pu être élu membre du club des Nababs, et il n'en existe pas un pareil dans Londres. »

Je le priai de me donner quelques détails sur cette société unique : « Ce club, me dit-il, se compose d'hommes riches qui ont été dans l'In-

* On donne, à Londres, le nom de *nababs* à tous ceux qui ont fait fortune dans l'Inde.

de. On y fait des dîners consistant en tout ce qu'on peut trouver de plus rare et de plus recherché, et où tout est apprêté à l'indienne. — La cuisine anglaise et française me suffit. — Nous avons quatre cuisiniers. — *Un seul ne serait-il pas assez?* — *Non, vraiment. L'un* est pour la tortue, l'autre pour la soupe nommée *malacatawney*, le troisième pour les ragoûts au *curry*, et le dernier pour le surplus. »

Alors il me parla de *houkars*, de *chillums*, et de beaucoup d'autres choses aussi inutiles pour moi qu'elles m'étaient inconnues, puisqu'elles avaient rapport à l'art de fumer, que je ne pratique *jamais, comme je le lui dis* : « Tant pis ! me répondit-il. — Notre salle à manger est entièrement ornée de vues de l'Inde. — Je ne porte pas les miennes si loin. — Nous ne sommes servis que par des domestiques nègres. — J'en aimerais autant de blancs, et je les préférerais même *pendant les chaleurs*. — *Toute la magnificence orientale y est déployée*. — Le luxe a peu d'attraits pour moi. — Mais la compagnie la plus choisie..... — Ah! cela doit certainement être pris en considération. »

J'appris alors, en le questionnant, que cette société se composait de vieux épicuriens, brûlés dans les Indes, et dont le goût était difficile en proportion que leur palais était usé; que chaque dîner coûtait cinq guinées par *tête;* qu'on y mangeait en *silence*, et *qu'après le* repas on

dormait une heure ou deux pour calmer l'effet des nombreuses libations *. Mon ami m'engagea à devenir membre de ce club, dans lequel il me

* Dans aucun pays du monde on ne sacrifie à Bacchus avec autant de ferveur qu'en Angleterre. Les premières classes ne le cèdent, à cet égard, aucunement aux classes inférieures. En janvier 1814, le prince-régent fit au duc de Portland l'honneur d'être le parrain d'un de ses fils. Il y eut, à cette occasion, un grand festin au château de *Bellevaire*. La maison contenait plus de 200 personnes qui prirent part aux réjouissances. Une citerne de punch fut dressée dans une des pièces du château. Bientôt toutes les issues de cette résidence présentèrent l'image d'un fort pris d'assaut. La plupart des convives tombèrent dans tous les passages, et ne commencèrent à donner des signes de vie que le lendemain. Les appartemens et les antichambres offraient le tableau de la plus dégoûtante orgie.

Un écrivain français qui a vécu long-tems en Angleterre a fait en ces termes le tableau d'un vice plus particulier aux Anglais qu'à tout autre peuple : « L'ivrognerie est presque érigée en vertu en Angleterre ; il serait difficile de calculer à quel degré cette intempérance vicie les mœurs de la nation, à la dépravation desquelles la manière resserrée dont vivent les familles dans leur intérieur vient encore ajouter sa funeste influence ; depuis la classe la plus misérable jusqu'au marchand, la famille, toujours très-nombreuse, n'a qu'une chambre à coucher. Cinq ou six personnes, quoique de sexe différent, reposent ordinairement dans le même lit ; les plus jeunes avec le père et la mère ; là, aucune espèce de décence n'est observée. Le chef de la famille, toujours ivre le dimanche, et souvent plusieurs jours de la semaine, donne à ses enfans l'exemple du cynisme le plus effronté. »

Ce tableau est outré ; on trouve en Angleterre comme en tout autre pays, au sein d'un grand nombre de fa-

dit qu'il était question de recevoir des associés honoraires, ajoutant que dans la prochaine séance on devait proposer l'admission d'un grand voyageur, c'est-à-dire d'un grand brodeur d'histoires, d'un homme doué d'une imagination fertile, ayant l'art d'embellir considérablement les faits qu'il raconte. Sa réception paraissait devoir souffrir d'autant moins de difficulté, que l'amusement qu'il procurerait aux convives par ses récits faciliterait considérablement la digestion.

Que de plaisirs réunis à-la-fois! un dîner coûteux, une société silencieuse, un bouffon, des nègres pour *vous servir*, des vues de l'Inde pour vous récréer les yeux, une épaisse fumée de tabac et un sommeil paisible! Dans la bonne ville de Londres, il suffit qu'une chose soit étrangère pour qu'elle plaise; un club oriental, une société transatlantique, une tabagie allemande, la *Vénus hottentote et les Jongleurs indiens*, tout ce qui est coûteux, tout ce qui vient de loin, est sûr d'y réussir. Mais de tous les châtimens qu'on pourrait m'infliger, celui que je regarderais comme le plus terrible serait d'être condamné à dîner à grands frais et silencieusement dans une atmosphère de fumée.

Il est certain que les sujets de conversation doivent y être en très-petit nombre, et d'un

milles respectables, des exemples de toutes les vertus privées et sociales.

intérêt encore moindre ; peut-être quelques détails secs et arides sur un voyage fait sous un soleil brûlant à Bénarès ou à Bencolen, ou une grave discussion sur certaines matières de cuisine ; le tout entremêlé de phrases semblables à celles-ci : « Gouverneur, encore un peu de *calipash*, s'il vous plaît. — Encore un verre de punch à l'arack. — Le *curry* n'est pas assez chaud. — Le vin n'est pas assez frais. — La pipe du nabab est vide. — La cravate du commissaire-général est si serrée, qu'elle l'étranglera si vous ne l'éveillez. »

Les clubs composés d'une classe d'hommes particulière *ne devraient pas* avoir d'associés étrangers : la place des hommes du monde n'est point parmi eux ; et, cependant, nous voyons des jeunes gens à prétentions, de grands enfans, s'empresser de faire partie d'un club asiatique ou africain, et se rendre malades pour le *plaisir de fumer* d'une manière nouvelle et de se gorger de mets étrangers. D'où vient ce goût pour les objets de luxe de l'Orient, de l'Occident et des autres parties du globe ? c'est qu'ils sont rares, qu'ils viennent de loin, et qu'on ne peut se les procurer qu'à grands frais.

Les réunions où l'on prétend avoir un secret, et où il n'en existe aucun qui mérite d'être connu, sont encore un moyen d'attraper l'argent de jeunes fous qui, avec un peu plus de goût

et de jugement, pourraient devenir membres de sociétés littéraires, savantes, philosophiques; de celles dont le but est d'encourager la vertu, la morale; qui perfectionnent en nous le goût de la poésie, de la musique; qui nous fortifient dans la connaissance des langues, et, par-dessus tout, qui nous inspirent la bienveillance et nous font connaître les règles du savoir-vivre. De telles réunions, même quand elles sont accompagnées d'un dîner, ont un but utile. Mais que peut-on gagner avec le tyran ou l'esclave de l'Inde ou de l'Afrique? Son argent? Il n'en est nullement prodigue.

Quant à *moi*, *je me déclare philanthrope*, cosmopolite, ami de l'humanité, citoyen de l'univers; l'Europe civilisée est mon club. La société de tout homme honnête et instruit, n'importe quel pays l'a vu naître, est celle que l'on doit préférer.

— N° XXIV. —

UNE MATINÉE A LONDRES.

Le char léger d'un fat qui vole, en un instant,
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

DELILLE.

Je passais un jour dans *Pall-Mall*, et j'étais vis-à-vis de *Carlton-House*, quand je rencontrai lord Random, qui m'assura qu'il avait à me parler, et m'invita à monter dans son cabriolet. « Venez, me dit-il; la chaleur est trop grande pour qu'on puisse marcher : je n'ai rien à faire, je vous conduirai où il vous plaira, et autant vaut que vous me teniez compagnie que de vous livrer solitairement à vos pensées. »

J'acceptai sa proposition. L'affaire dont il voulait m'entretenir était le futur mariage de lady Marie, dont on commençait à parler dans le monde, ou, pour mieux dire, il n'avait à me parler d'aucune affaire ; mais il était seul, désirait avoir compagnie, et me voyant dans son cabriolet, il profita de cette occasion pour chercher à tirer de moi tout ce que je pouvais savoir sur ce projet d'hymen. Il n'y réussit pourtant point; mais puisque je me trouvais avec lui, et

que j'étais moi-même découvré, je fus curieux de voir comment il passerait sa matinée, me promettant du moins une promenade agréable.

Nous nous arrêtâmes d'abord chez Fribourg, où lord Random *goûta* (expression bizarre) toutes les espèces de tabacs de sa boutique; il examina aussi différentes sortes de cigares et de tabacs à fumer, et fit ses provisions pour son nez et pour sa pipe. Pendant tout ce tems, le lord parlait si haut qu'il fit assembler la foule autour de la boutique. Nous y restâmes environ vingt minutes; puis, retournant sur nos pas, nous traversâmes *Pall-Mall* et *Saint-James-street* avec autant de rapidité que si la mort nous eût poursuivis.

Au coin de *Bennet-street*, il s'arrêta pour causer quelques minutes avec une de ses connaissances; à quelques pas plus loin, il fit une autre halte à la porte d'un cordonnier. Il appela le garçon, sans descendre de cabriolet, lui reprocha de ne pas lui avoir envoyé les bottes qu'il lui avait demandées, ayant toujours le verbe si haut que les mendians et même les passans s'attroupèrent de nouveau autour de nous.

Nous suivîmes ensuite *Piccadilly* jusqu'à *Dower-street*, rencontrant à chaque pas quelques personnes qui le saluaient et à qui il fallait rendre le salut; nous nous arrêtâmes chez Morton, armurier. Tous les fusils et tous les pistolets de la boutique passèrent par les mains de lord

Randon; il examina la poudre, vit du plomb et des balles de tous les calibres, vanta son adresse comme tireur, cita plusieurs de ses prouesses à la chasse, se donna force éloges, et remonta en cabriolet sans avoir rien acheté. J'étais resté muet pendant tout ce tems, n'étant pas tenté de prendre part à une pareille conversation. Nous retournâmes alors au grand galop dans *Pall-Mall*, le lord ayant oublié, me dit-il, d'entrer un instant chez Scott, son tailleur. Nous étions restés une heure chez Morton; et présumant d'après ce qu'il venait de me dire qu'il ne ferait pas une si longue visite au tailleur, je le laissai descendre seul, pour ne pas m'exposer une seconde fois à l'ennui d'entendre d'insipides propos, et espérant que ce serait un motif pour qu'il revînt plus promptement. Je me trompais : il y passa aussi une heure; mais je ne restai pas sans occupation pendant ce tems : son cheval était si vif et si impatient, que je fus obligé de le faire marcher d'un bout à l'autre de la rue pendant cinquante minutes, attendant ma délivrance et n'osant perdre de vue la porte du tailleur.

Il revint enfin, me fit quelques excuses, et nous prîmes le chemin d'*Oxford-street* en passant par *Bond-street*, où nous fîmes trois pauses pour serrer la main de quelques-uns de ces oisifs qui n'ont de métier que celui de se promener tous les jours dans cette rue, depuis deux

heures jusqu'à cinq. Notre destination, dans *Oxford-street*, était chez un artiste vétérinaire à qui lord Random avait confié le soin d'un cheval. Il m'engagea à venir le voir et à lui dire ce que je pensais de sa maladie. J'alléguai mon ignorance, mais cette excuse ne fut pas reçue : je fus obligé de descendre, et, à dire vrai, je ne me souciais pas d'être forcé de me promener en cabriolet dans *Oxford-street* ainsi que je l'avais fait dans *Pall-Mall*. Nous allâmes donc voir le cheval malade, auquel milord parut donner beaucoup d'attention. Assis sur la mangeoire, le lord commença une dissertation sur l'*anatomie du cheval*, sur les *maladies* auxquelles il est sujet, sur les moyens curatifs à employer, et il paraissait s'y connaître à fond. J'eus donc le bonheur d'entendre converser savamment sur le farcin, la gourme, les éparvins, jusqu'à ce que le lord, ayant fait sonner sa montre, s'aperçut qu'il *était six heures ; nous* sortîmes de l'écurie les vêtemens imprégnés de vapeurs fétides qui nous *donnaient* une odeur de palefreniers.

Il était un peu plus de deux heures lorsque je l'avais rencontré dans *Pall-Mall*. Nous en avions donc employé près de quatre à ces visites intéressantes. « J'avais dessein de faire une promenade dans le Parc, me dit-il alors, mais je m'aperçois qu'il est trop tard : il est tems que je retourne chez moi pour ma toilette. Où

voulez-vous que je vous descende? — Où il vous plaira, » lui répondis-je; car j'étais ennuyé de perdre ainsi mon tems. Je mis donc pied à terre au coin d'*Old-Bond-street*, et il partit à droite pour se rendre dans *Berkley-Square*.

Je vous demande, mon cher Lecteur, quelle utilité j'ai retirée de la société de sa seigneurie? quel amusement sa conversation m'a procuré? quel avantage j'ai trouvé dans une promenade, par un soleil brûlant, au milieu de tourbillons de poussière et dans un cabriolet découvert? *Mais c'est ainsi que plus d'un lord en use avec ses connaissances; leur sotte vanité leur persuade qu'un homme qui n'est pas titré doit se trouver très-honoré de la perte de son tems*, en se montrant dans un équipage orné de somptueuses armoiries surmontées d'une couronne de comte ou de marquis. Ces gens, qui aiment à être entourés de complaisans et de flatteurs, enchaînent à leurs côtés quelque victime pour écouter les éloges qu'ils se donnent à eux-mêmes, entendre leurs fades plaisanteries, enfin, les aider à tuer le tems aux dépens de qui il appartiendra. Ils vous conduiront chez Tattersall *, dans *Long-Acre* **, chez vingt marchands et

* Marchand de chevaux qui tient à Londres un manége.

** Rue où se trouvent les selliers et carrossiers les plus à la mode.

fabricans, soit pour y acheter des chiens, des chevaux, des voitures; soit pour tout voir sans rien acheter; mais toujours dans le dessein de vous donner une haute idée de leur importance, et de vous faire sentir combien vous êtes heureux d'avoir pour ami un pair du royaume, et de vous trouver en sa compagnie.

La seule conversation que nous eûmes pendant les quatre heures que nous passâmes ensemble (si l'on peut appeler conversation un tête-à-tête où l'un parle et où l'autre écoute) fut le récit qu'il me fit de la manière dont il avait passé la journée précédente, pour me prouver l'excellence *de sa constitution, qui résistait* à la vie dissipée qu'il menait. En voici à peu près la substance :

« Il s'était levé à trois heures après-midi, avait déjeûné, était allé dans *Long-Acre* voir une voiture de voyage qu'il avait commandée, avait acheté deux épagneuls et était allé visiter son cheval malade; à huit heures, il s'était mis à table avec quelques amis, avait bu avec eux jusqu'à onze, s'était rendu au *Wauxhall*, y avait dépensé vingt livres sterling en mauvais vin de Champagne, était rentré chez lui à quatre heures du matin, avait joui, en fumant une pipe, du souvenir d'une journée si bien employée, et s'était couché après cinq heures. »

Quelle existence! quelle vie utile pour la société! Voilà *pourtant* comme la plupart de

nos gens à la mode passent leur tems, sans en retirer avantage pour eux, sans le rendre profitable à personne ! Être l'ombre d'un grand personnage doit être l'esclavage le plus insupportable : rien ne conviendrait moins à l'indépendance de mon caractère ; car, quoique je convienne que nous dépendons les uns des autres pour les plaisirs de la société, cependant l'espèce de servitude qui vous attache à un autre, uniquement à cause de son rang ou de sa fortune, est dégradante. Il est néanmoins bien peu de nos gens importans qui n'aient quelque compagnon complaisant, une espèce d'ombre, qui *les suit partout, et sur qui ils* exercent leur despotisme, petite tyrannie que les esprits étroits font sentir aux autres. Ces misérables triomphes de la vanité sont indignes non-seulement de la véritable noblesse, mais même d'un homme.

S'il est quelquefois ennuyeux d'accompagner une dame qui court de boutique en boutique, il l'*est cent fois plus* de suivre un grand seigneur dans ses courses du matin. Cette leçon ne fut pas sans utilité pour moi : j'ai grand soin, depuis ce tems, de ne plus me laisser prendre à pareil piége. Si ma complaisance pour le beau sexe me porte encore quelquefois à perdre en sa faveur quelques matinées, au moins je ne souffre jamais qu'un homme, quel que puisse être son rang, s'amuse à tuer le tems à *mes* dépens.

— N° XXV. —

LES RUES DE LONDRES.

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores.
HOR.

Nos pères valaient moins que nos aïeux, et nous sommes pires que nos pères.

ON a dit avec raison qu'aucune ville du monde ne pouvait donner une idée de Londres; ses grandes et belles rues tirées au cordeau, ses trottoirs élégans et commodes, ses maisons d'une grande propreté, aussi remarquables par leur simplicité que par leur couleur, ornées de jolies petites portes décorées de colonnes et de frontons qui ne sont pas toujours d'un goût exquis, et sur-tout la quantité innombrable de ses magasins, qui semblent servir d'entrepôt général à toutes les marchandises du monde, donnent à la capitale de l'Angleterre un air de grandeur et d'originalité, de richesse et de simplicité qu'on ne trouve nulle part.

Je parcourais hier les trottoirs sans trop savoir où j'allais : tout chemin m'était indifférent, parce que je ne voulais que voir. Je lisais

le nom des rues, je contemplais les enseignes, les étalages; enfin, je faisais le badaud *. En moins de cinq minutes j'arrivai dans *Piccadilly*, poussé et coudoyé par plus de mille personnes qui m'avaient forcé de faire ce chemin plus lestement que *je ne le désirais.*

En sortant de *Waterloo-street* **, grande

* Les Anglais, et sur-tout ceux qui sont nés à Londres, sont aussi badauds (*cockneis*) que les Parisiens; mais il faut leur rendre cette justice, qu'ils ne se livrent à la badauderie que dans leurs courses de plaisirs. Les affaires, chez eux, passent avant tout, et un Anglais qui sort pour son commerce ne conçoit pas qu'il y ait dans *les rues de* Londres quelqu'un de désœuvré. Le matin à dix heures, *et le soir à trois heures* après midi, tout le monde est pressé. Malheur à celui qui ne sort alors que par curiosité! il est impitoyablement froissé par tous ceux qu'il rencontre. Chacun sait se faire faire place à coups de coude, à coups de poing; et comme le tems qu'on emploierait à faire des excuses ne rapporte rien, les Anglais se dispensent d'une civilité qu'ils traitent de superflue, parce qu'elle est gratuite. On a bientôt pris son parti sur cet inconvénient, et l'on finit au bout de quelques jours par se décider à imiter les manières un peu brusques des Anglais affairés.

** Les Anglais ont singulièrement multiplié les souvenirs de cette journée: ils ont élevé une foule de monumens à sa gloire; ils ont des *Waterloo-bridge*, *Waterloo-place*, *Waterloo-street*, *Waterloo house*, etc., etc. Les Français ont donné l'exemple de pareils baptêmes; ils ont des places de Jemmapes, de Fleurus, de Wagram; des ponts d'Austerlitz, d'Iéna; des barrières de Marengo; des rues d'Arcole, de Lodi, de Rivoli, de Cas-

rue à moitié bâtie, qui paraît devoir être composée d'hôtels magnifiques, quoique uniformes, je rencontrai un mien parent, grand observateur de nos mœurs, qui consentit à m'accompagner, autant par goût que par amitié. Après avoir parcouru la belle rue de *Piccadilly*, nous allâmes voir la statue de Bonaparte, sculptée par le célèbre Canova, et qui devait orner, en France, la salle des Maréchaux : elle est placée maintenant dans la partie du vestibule de l'hôtel de Marlborough, destinée aux valets. « Ce manque de goût, dis-je à mon parent, ne fait pas honneur à nos connaissances dans les arts. » Nous continuâmes notre trajet, moi en réfléchissant aux vicissitudes humaines, mon parent en se livrant à la causticité de son caractère, à laquelle chaque passant servait d'aliment. Nous entrâmes un instant chez le pâtissier Hickson; sa boutique est la plus renommée de Londres. C'est le rendez-vous de la meilleure compagnie. Les *flumket*, les biscuits, les tartes, y sont variés à l'infini de forme et de goût ; les gelées y sont passables, les glaces très-médiocres. Dans une salle basse, qui n'a pas toute la propreté anglaise, il y a deux ou trois tables de marbre, autour desquelles on prend place quand on peut. Le bon ton est de manger debout. Là,

tiglione, etc. ; et l'on conviendra que dans ce genre d'illustration la variété est un grand avantage.

l'élite de la noblesse, les courtisans du prince, les dames du palais de la reine, se pressent avidement autour de quelques assiettes de pâtisserie, et se régalent d'une boisson assez insipide, mais fort à la mode depuis quelques années; on la nomme *soda water* (eau de sonde); elle ressemble assez, pour le goût, à notre eau de Seltz, que nos médecins ont mise en faveur chez les gourmands; cette eau de sonde, renfermée dans de petites bouteilles, fait lorsqu'on les débouche le bruit du vin de Champagne, avec lequel elle n'a pas d'autre rapport; elle est fort du goût des Anglais. Quelques dames, par un surcroît de bon ton, ne se donnent pas la peine de descendre de leurs équipages et font leur *lunch* dans la voiture, tandis que les laquais se grisent avec du *gin* chez le marchand de liqueurs et que le cocher caresse les chevaux en lustrant leur poil avec son mouchoir de poche.

Nous terminâmes notre matinée par une promenade au Parc. Je m'aperçus, en y arrivant que mon cousin semblait éprouver une suffocation d'idées et de paroles; et, en effet, à peine eûmes-nous pris le chemin de la grande allée, qu'il me parla en ces termes :

« Vous me vantiez, me dit-il, mon cher parent, les grandes améliorations qui ont eu lieu dans la ville de Londres. (Il y avait vingt ans qu'il n'y était venu, ayant passé tout ce tems dans sa terre.) J'en aperçois bien quel-

ques-unes dans le matériel des choses, c'est-à-dire dans les rues, dans les bâtimens, mais je n'en vois aucune dans les habitans. Au contraire, j'y trouve une détérioration toujours croissante, une démoralisation qui fait tous les jours de nouveaux progrès. Que vois-je dans toutes les rues où je passe, dans tous les lieux publics que je fréquente ? Des êtres qui ne sont ni hommes, ni femmes, ni singes, mais qui semblent réunir en eux les caractères distinctifs de ces trois espèces. On ne savait, de mon tems, ce que c'était qu'un *dandy* *. Nous avions des élégans vêtus de riches étoffes de brocart, de velours, *d'habits brodés, et portant l'épée au côté* comme cela convient à un homme bien né. Il est vrai qu'ils donnaient deux cents livres de gages à un valet de chambre français, qui passait tous les jours quatre heures à faire leur toilette ; mais, aujourd'hui, on en perd six à se faire lacer et serrer dans un corset, à arranger les plis d'une cravate qui vous étrangle comme si vous étiez au pilori, à se faire huiler la tête, à se peindre la figure, et tout cela pour ne pas avoir l'air d'un homme comme il faut. Vous conviendrez que cela est bien étrange ! »

Je lui demandai s'il avait tout-à-fait oublié la poudre *à la maréchale*, la pommade et les odeurs?

« Fort bien, fort bien, me dit-il, mais, au bout du compte, on reconnaissait un homme de

* Nom qu'on donne aux petits-maîtres d'une fatuité outrée.

condition à son costume. Aujourd'hui, sa tête est semblable à celle de son jockey. Ses cheveux ressemblent à une brosse, son visage, enterré dans une énorme cravate bien empesée, est perché sur un cou si roide qu'il ne peut faire un mouvement sans effort; on croirait voir un âne allonger sa tête au-dessus d'un mur d'appui peint en blanc. Si vous portez ensuite les yeux sur la partie inférieure de cet être ridicule, vous apercevez des pantalons qui vous laissent le choix de le prendre pour un Turc, pour un laboureur, ou pour un matelot. Vous ne pouvez faire un pas sans risquer d'être renversé par quelqu'une de ces momies ambulantes dont toutes les jointures sont tellement serrées dans leurs vêtemens qu'il leur faut beaucoup de tems et de peine pour faire une révolution géométrique en se détournant d'un pas de la ligne droite.

» Que dire ensuite de ces dames à énormes chapeaux en appentis qui vous crèvent quelquefois les yeux, ou dont le petit parasol, toujours ouvert, même quand il ne fait ni pluie, ni soleil, accroche et renverse votre coiffure? Leurs yeux, leur nez, leur bouche sont cachés sous l'auvent qui les couvre, et si vous portez les yeux un peu plus bas, vous êtes forcé de rougir à la vue des nudités que vous apercevez. Quelques-unes portent en main, comme nos facteurs de la poste aux lettres, un sac en velours, en satin et en soie, dont elles vous battent

les jambes en passant ; souvent un misérable chien qui les suit vous inquiète en aboyant, et vous devez vous estimer heureux s'il ne vous mord pas les jambes ou s'il ne déchire pas votre habit.

» Combien n'est-il pas indécent de voir le laquais, de la taille d'un grenadier, qui suit sa maîtresse, dominer sur son dos et ses épaules entièrement découvertes, ou, s'il se baisse pour ramasser son gant, avoir, grâce au peu de longueur des vêtemens inférieurs, la vue d'un spectacle encore plus indécent! Tout est monstruosité de nos jours.

» Et vos roués, quelle différence entre eux et nos élégans d'autrefois! Cette production de votre tems est une espèce de race croisée, une sorte de mulet né dans vos écuries. Quelle foule de ces jeunes brutes infeste les rues de Londres! L'un, le corps penché en avant, et se carrant les coudes, se pique de conduire mieux que son cocher sa *barouche* attelée de quatre chevaux ; l'autre, conduisant un *landaw*, les yeux fixés entre les oreilles de son cheval n'est occupé qu'à exciter son ardeur pour redoubler la vîtesse de sa course, et il est très-probable qu'il écrasera quelqu'un, ou qu'il renversera sa voiture ou celle d'un autre. Celui qui mène un *tilbury* est un peu plus modeste ; il a ordinairement plus d'égards pour lui-même et pour autrui. Il a dans son cabriolet son jokey pour

compagnon ; on aperçoit la tête de son ami de cœur, c'est-à-dire d'un basset ou d'un barbet, qui, accroupi entre ses jambes, avertit en aboyant les passans de se déranger, et a en cela plus d'intelligence que son maître.

» Tous ces êtres sont au comble du bonheur et bouffis d'un ridicule orgueil lorsqu'ils peuvent parvenir à être membres du club des jockeys. Souvent ils ont à la bouche un curedent, une paille qu'ils ont ramassée dans leur écurie, ou, pour se donner un air militaire, une cigare allumée dont la fumée semble indiquer qu'il ne se trouve dans l'intérieur de leur tête que vide, vapeur et brouillard.

» Quelquefois vous voyez ces héros de taverne ou d'écurie, placés nonchalamment sur un cheval, fermant un œil et approchant une lorgnette de l'autre, ayant sous le bras un bâton tortu, emblême parfait de leur esprit, et tenant le manche d'un fouet dans leur poche, avec lequel leur main droite est enfoncée.

» D'autres fois, devenant piétons, cinq ou six d'entre eux se prennent par le bras, et entrelacés comme une botte d'oignons ils occupent tout le trottoir, et mettent obstacle à votre marche : zéros rangés l'un près de l'autre, et n'ayant aucune valeur parce qu'il ne se trouve pas un seul chiffre parmi eux, ils vous forcent à leur céder le pas, jettent dans la boue le

vieillard et l'infirme, et font rougir par leurs regards effrontés la femme modeste qu'ils rencontrent, si par hasard ce phénix peut se trouver dans *Saint-James-street*, dans *Pall-Mall* ou dans *Bond-street*.

» Cette espèce d'êtres, que je ne sais comment qualifier, est si considérable, que beaucoup étant forcés par leurs dettes de passer sur le continent, on ne s'aperçoit pas cependant qu'ils deviennent plus rares. Il est vrai qu'on en voit chaque jour paraître de nouveaux qui semblent croître comme des champignons, et qui remplissent toutes les rues de la ville, au grand *détriment des gens raisonnables qui s'y* trouvent encore. Restent-ils dans leur patrie, ils en sont le fardeau; s'ils la quittent, ils sont partout la risée de l'étranger.

» J'ai dans cette classe un mauvais sujet de neveu qui, ayant atteint sa vingt-unième année, jugea à propos de venir me faire ses adieux pour m'annoncer qu'il allait partir pour la France. Je cherchai à l'en dissuader, et comme il me demandait quelles étaient mes raisons pour l'en détourner : « Tom, lui dis-je franchement, ce » n'est pas que je trouve quelque inconvénient » à ce que vous voyiez le monde, mais je crains, » pour l'honneur de mon pays, que le monde » ne vous voie. »

Ainsi se termina la philippique de mon cousin Marmaduke. Je la trouvai un peu sévère; mais

elle peut donner une leçon salutaire aux jeunes fous à pied, à cheval, ou en voiture, qui infestent nos rues, ou qui vont afficher leurs travers sur le continent.

— N° XXVI. —

RAMSGATE ET MARGATE.

On s'attend au passage dans une promenade publique ; l'on y passe en revue l'un devant l'autre, carrosses, livrées, armoiries ; rien n'échappe aux yeux ; tout est curieusement ou malignement observé.

LA BRUYÈRE.

MARGATE est à *Ramsgate* ce que la partie orientale de Londres est au quartier situé du côté de l'ouest *. J'avais souvent entendu accorder la supériorité à la seconde de ces deux villes ; mais je n'en fus bien convaincu que lorsque j'y allai ces jours derniers, pour la première fois de ma vie, avec M. Oldcastle, petit-maître un peu délabré.

* *Margate* et *Ramsgate* sont deux ports du comté de *Kent*, où l'on se rend pendant la belle saison pour prendre les bains de mer ; mais le second est plus fréquenté par la haute société. Le quartier occidental de Londres est celui où demeurent les gens riches et la noblesse, tandis que celui situé à l'est n'est habité que par des ouvriers, des artisans, et sur-tout par les mariniers qui travaillent sur la Tamise, qui en est voisine. *Billingsgate* fait partie de ce dernier quartier, et l'on cite à Londres les femmes de *Billingsgate* comme les poissardes à Paris.

Nous avions d'abord passé quelques heures à *Margate*. Les gens qui arrivent dans l'une entassés dans un bateau à vapeur, et la bonne compagnie qui vient dans l'autre en chaise de poste, offrent le même contraste qu'un ciel pur et une atmosphère chargée de nuages, que la vive clarté du soleil et les ténèbres *d'une nuit obscure*. L'air de *Billingsgate* et du quai de la Tour de Londres semble suivre les premiers voyageurs depuis leur départ jusqu'à leur arrivée, et ils n'ont pas plus de ressemblance avec les gens du bon ton qui se rendent l'été dans les ports de mer fréquentés par la bonne société, que le courtaud de boutique *donnant la main* à une grande dame pour *l'aider à descendre* de sa voiture quand elle arrive à son magasin, n'en a avec l'homme de qualité qui la fait entrer dans la salle de l'Opéra, ou que la révérence gauche du marchand qu'on vient de payer ne ressemble à l'aimable salut de la bonne compagnie, au mouvement de tête grâcieux de la condescendance, ou au tribut respectueux de la *bienséance*.

Ce qui m'amusa le plus, ce fut la rencontre que nous fîmes, à *Margate*, du jeune Dobelman, clerc de mon procureur, qui ayant obtenu un congé de trois semaines, y était arrivé sur un cheval de louage, et avait secoué l'air grave et composé du bureau pour essayer de faire l'aimable. La jurisprudence, la médecine et le commerce sont une triste école pour prendre

un air d'élégance et de légèreté ; cependant leurs adeptes essaient souvent d'en offrir une imitation burlesque.

« Il n'est personne que vous ne connaissiez ici, M. Dobelman, lui dis-je en le voyant à la porte de l'hôtel où nous venions de descendre ; soyez, je vous prie, notre *cicerone*, notre nomenclateur, et faites-nous connaître les gens qui s'y trouvent. » Il parut enchanté de cette demande, et nous sortîmes ensemble. Oldcastle le regardait d'un air de dédain ; mais, quant à moi, j'étais enchanté de sa compagnie. Son procureur avait fait autrefois beaucoup d'affaires pour moi, et j'en avais eu, pendant un certain tems, une fort bonne opinion, quoique j'en aie changé depuis ; ce qui arrivera probablement à ceux de mes lecteurs qui auront occasion de faire connaissance avec les suppôts de Thémis et leurs longs mémoires.

Notre guide entra alors en fonctions, et pour commencer, il nous parla de lui-même. Il nous apprit que se rendant toujours agréable, il était accueilli partout ; que, n'étant pas fier, il faisait bientôt connaissance, et qu'il savait ordinairement en moins de huit jours plus de choses que tout autre n'en pourrait apprendre en quinze.

« Fort bien ! dis-je ; mais, voyons, apprenez-nous les noms des personnages et des beautés célèbres qui se trouvent ici, leur fortune, leur

caractère. Quel est cet homme qui marche en se dandinant, et qui, dans sa lourde allure, semble éprouver le roulis d'un bâtiment pesamment chargé, sur une mer agitée?

» — C'est un gros marchand de grains, répondit le clerc, un homme riche de cent mille livres sterling au moins, fort respectable, et ayant, dans la Cité, la plus grande réputation.

» — Il doit en avoir partout, répliquai-je.

» — Bravo! Monsieur, s'écria Dobelman, voulant jouer l'homme fin et spirituel; la plaisanterie est excellente, exquise, de par Dieu!

» — Et celui-ci dont la figure enluminée semble une lanterne éclairée par le gaz?

» — Oh! c'est un homme du premier *calibre*, un marchand de bestiaux, le *primum mobile* de notre paroisse. Chaque mot qui sort de sa bouche est une sentence dans l'assemblée des marguilliers.

» — Et cet ultrà-élégant dans ce joli *wiskey*, qui est-il?

» — Un gros brasseur... Vous voyez dans cette berline un marchand de vin, et dans cette belle calèche un débitant de liqueurs spiritueuses. Ce boiteux qui sort de la machine à prendre des bains est un gros libraire, et cet homme en noir qui arrive en chaise de poste est un confrère, un procureur, homme de grande considération.

» — Je vois qu'il n'y a ici que de grands personnages, lui dis-je.

» — Pardonnez-moi; la compagnie est un peu mélangée. Par exemple, cet homme monté sur un cheval aveugle est un petit auteur; celui qui sort de cette maison à gauche, un vicaire de paroissse, et ce dernier qui marche d'un air si fier, suivi d'un laquais, n'est autre chose qu'un *espion et un délateur.*

» — Allons, allons, me dit tout bas Oldcastle, laissons-là milord de la plume, je vous instruirai mieux que lui. »

Nous fîmes nos adieux à notre *cicerone.* Quand nous l'eûmes quitté, mon ami s'écria : « Juste ciel! quel misérable assemblage de coquins et de..... — Pas un mot contre le beau sexe, répliquai-je, *pas un seul mot.....* Mais pourquoi les traitez-vous de coquins?

» — Pourquoi? parce qu'ils le sont par goût, par principes, par intérêt, par profession. Voilà un gros marchand de grains qui ruine votre santé en vous vendant pour de la farine du sel, de l'alun et des os calcinés; qui moudrait le peuple encore *plus menu* que *ses grains* pour faire sa fortune par un détestable monopole. Un marchand de bestiaux qui, chargé par sa place de pourvoir aux besoins des pauvres, empoche l'argent qui leur est destiné, et s'inquiète peu qu'ils maigrissent pourvu que ses bœufs soient bien gras. Un brasseur qui vend je ne sais quelle drogue pour de la bière, et qui étant lui-même sans entrailles, se met peu en peine

de ce qu'il fait souffrir aux intestins de ceux qui en boivent. Un M. Medley qui, en vendant ses eaux-de-vie travaillées, règne despotiquement sur les cabarets, dont aucun ne peut s'ouvrir sans sa permission. Un auteur qui habille les pensées des autres et qui les vend comme neuves à ce libraire qui ferme sa porte au mérite modeste, et qui en ouvre les deux battans à l'écrivain d'un roman [illegible] capable d'empoisonner toute la [illegible] tuelle et celles qui lui succéderont. Un [illegible] eur qui vit des misères du genre humain. Mais il ne vous a pas tout montré. Je puis encore vous faire voir l'épicier qui vend des feuilles de ronces pour du thé, le courtier qui spécule sur la baisse du crédit public; des tailleurs, des coiffeurs, des dentistes, une foule d'ouvrières lingères et modistes, dont la vertu est aussi solide que leurs ouvrages; des....

» — Assez! assez! m'écriai-je; je vois combien la société est choisie ici. Je savais que dans tous les ports de mer où la mode attire la foule à cette époque de l'année, la compagnie est toujours mélangée; mais *Margate* l'emporte à cet égard sur tous les autres, et il me suffit de l'avoir entrevu pendant quelques heures.

» J'ordonnai des chevaux de poste, et je repartis pour *Ramsgate*, tout en réfléchissant sur la manière différente dont Oldcastle et Dobelman envisageaient les mêmes hommes. L'i-

gnorance du clerc de procureur faisait son bonheur; mais nous savons tous que quand l'ignorance est un bonheur, c'est une folie d'être sage; et personne n'est plus que moi convaincu de la vérité de cette vieille maxime.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized with financial assistance from
Hemendra Kothari
on 06 November, 2019

(HK)
47797